

**OBJECTION ACCORDÉE !**

**CAT-EVASION**

**OBJECTION ACCORDÉE !**

Romans du même auteur

Un si joli bâton

À travers le temps

La clé sous le dinosaure

Le pont

## AVANT-PROPOS

Si l'héroïne de ce roman porte mon prénom, ce n'est pas un hasard. En effet, Catherine a beaucoup de points communs avec moi. Que ce soit dans sa façon de vivre, de réagir aux injustices. Et surtout dans sa façon de penser, ses incertitudes, ses convictions, ses peurs, son immense besoin de liberté et de solitude. Dans son besoin absolu de créations.

L'article de loi dont il est fait mention est tout droit sorti de mon imagination et, s'il existait dans un quelconque Code Civil de langue francophone, ce ne serait pas celui qui est en cause.

Tout comme le personnage de Me André Rioux n'est que fictif. Si, par le plus grand des hasards, un avocat de ce patronyme s'égarait à lire ce roman, qu'il sache bien que ce n'est pas de lui, personnellement, dont je fais le récit dans ce roman. Merci donc de ne pas m'intenter une procédure en diffamation.

Le personnage de John Raus est, malheureusement, tout aussi fictif. Par contre, si un quelconque John Raus s'égarait à son tour dans les méandres de mes mots, qu'il n'hésite pas à m'écrire.

Ce que l'on ne connaît pas, on peut l'apprendre. Ce que l'on ne vit pas, on peut l'inventer. Ce que l'on entend pas, on peut l'imaginer. C'est la part de magie de l'écriture : donner vie à tous nos rêves.

Copyright © Cat Evasion

ISBN n° 978-2-9817618-4-2 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-5-9 - Pdf

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
interdits

## TABLE DES MATIÈRES

<b>CHAPITRE 1</b> .....	<b>7</b>
<b>CHAPITRE 2</b> .....	<b>41</b>
<b>CHAPITRE 3</b> .....	<b>97</b>
<b>CHAPITRE 4</b> .....	<b>153</b>
<b>CHAPITRE 5</b> .....	<b>183</b>
<b>CHAPITRE 6</b> .....	<b>219</b>
<b>CHAPITRE 7</b> .....	<b>271</b>
<b>CHAPITRE 8</b> .....	<b>329</b>
<b>CHAPITRE 9</b> .....	<b>363</b>
<b>CHAPITRE 10</b> .....	<b>381</b>
<b>FIN</b> .....	<b>395</b>

## CHAPITRE 1

Catherine était ravie. L'entrevue s'était très bien déroulée et elle s'était immédiatement sentie en affinités avec la femme qui l'avait longuement interrogée avant de l'engager sans hésiter, en lui serrant la main avec un grand sourire. Elle avait été désappointée d'apprendre que ce ne serait pas elle son employeur, que ce dernier était en voyage d'affaires encore pour une semaine et qu'elle était son associée, chargée durant son absence de lui trouver une secrétaire, l'ancienne ayant démissionné.

En marchant vers son auto, Catherine se dit: "*J'aurais dû lui demander pourquoi elle a démissionné...*"

\*\*\*

Sa première semaine de travail achevait et elle était heureuse. Tout s'était très bien passé, tant dans la gestion des dossiers en cours que dans les relations amicales qu'elle avait nouées avec les autres employés. Une, en particulier, Solange, avait été adorable envers elle, répondant à ses nombreuses questions de manière efficace, l'aidant à s'intégrer dans ce nouveau bureau qu'elle aimait bien. Elles avaient sympathisé tout de suite.

Elle était en train de faire des photocopies et il lui sembla que le bureau, habituellement bruyant et animé, était devenu subitement silencieux et que l'air ambiant s'était chargé d'électricité. Elle jeta un regard vers l'entrée et aperçut un homme de haute taille qui venait d'entrer. Les cheveux noirs et courts, d'allure soignée et élégante, il avait de beaux traits réguliers malgré l'air renfrogné que lui donnaient ses sourcils froncés et son regard soucieux. Elle s'avança et se planta devant lui. La tête légèrement inclinée, ses yeux bleus levés dans ceux de l'inconnu, un grand sourire aux lèvres, elle demanda d'un ton enjoué :

— Bonjour, monsieur. Bienvenue chez Raus et Champlain, avocats. En quoi puis-je vous être utile ?

Au lieu de répondre, l'homme lui jeta un regard surpris. Ses yeux bruns, presque noirs, la parcoururent lentement des pieds à la tête avant de plonger dans les siens avec intensité. Il plissa ses yeux un instant, eut un sourire narquois et rétorqua :

— Je ne sais pas encore. Je vais y penser.

Sans rien ajouter de plus, sa mallette à la main, il la contourna et se dirigea d'un pas ferme vers le bureau de son employeur. Catherine pivota vers Solange, assise devant son ordinateur. Celle-ci haussa les sourcils en

souriant et répondit par un hochement de tête affirmatif à la question muette de Catherine.

Elle retourna finir ses photocopies et était en train de les classer quand, de son interphone, résonna une voix impérieuse:

— Veuillez vous rendre au bureau de Me Raus avec les dossiers en cours, s'il vous plait.

Catherine sursauta, fixa l'appareil un instant.

— Bien chef... quel accueil chaleureux ! maugréa-t-elle à l'appareil en secouant la tête pendant qu'elle entendait le rire étouffé de Solange.

Elle frappa à sa porte.

— Entrez ! ordonna la même voix impérieuse.

Lorsqu'il la vit, il demeura un instant surpris que la jolie petite femme brune qui l'avait accueilli si gentiment soit sa nouvelle secrétaire et lui fit signe d'avancer.

— Asseyez-vous !

Elle déposa la pile de dossiers sur la chaise proche d'elle.

— Je n'ai pas envie de m'asseoir, monsieur Raus et, bien sûr, le fait de rester debout ne m'empêchera aucunement de vous informer ce qui s'est passé durant votre absence, mais merci à vous de me l'avoir proposé si gentiment.

Interloqué, il leva les yeux vers elle, la regarda longuement et s'amusa de son petit air obstiné et frondeur. Il se renversa contre le dossier de son fauteuil, la dévisageant avec un sourire ironique.

— Très bien. Alors commençons, voulez-vous ? Vous êtes Catherine, n'est-ce pas ?

— Oui monsieur Raus, c'est ça.

— Appelez-moi Maître Raus et non monsieur.

Ses yeux pétillaient et apparemment, il avait l'air de beaucoup s'amuser. Ce qui mit Catherine hors d'elle.

— Avant que je vous appelle Maître, il y aura beaucoup d'eau qui aura coulé sous les ponts, monsieur Raus, rétorqua-t-elle en insistant sur le monsieur.

Il se retint d'éclater de rire. Décidément, il ne s'était pas amusé comme ça depuis longtemps. Et il avait l'impression qu'avec elle, il n'aurait pas fini de sitôt.

— Bien, Catherine. Pouvez-vous, s'il vous plait, m'informer de l'évolution des dossiers en cours ? dit-il sur un ton moqueur et faussement cérémonieux.

Catherine prit le premier dossier, le consulta rapidement et le lui tendit:

— Bon, pour celui-ci, j'ai préparé trois lettres en réponse aux questions qui vous sont posées. L'une par votre confrère, l'autre par un expert et la dernière par votre cliente. Il suffira évidemment de combler les blancs et me dire ce que je dois inscrire. C'est vous l'avocat, pas moi. Si ça vous convient, une fois complétées, vous n'aurez qu'à les signer.

Pendant qu'elle parlait d'un débit rapide et sérieux, il avait ouvert le dossier, parfaitement classé, avait consulté les lettres rédigées dans un excellent français et une tournure de phrase impeccable. Et, ce qui le surprit et le ravit le plus, c'est qu'elle écrivait exactement ce qu'il lui aurait dicté. Il ferma le dossier, le déposa sur le bureau et n'eut pas le temps de dire quoique ce soit qu'elle avait enchaîné avec le dossier suivant. Il le consulta à peine et comprit qu'elle avait, là encore, fait un travail remarquable. Et tandis qu'elle continuait sur le même ton autoritaire, professionnel et apportant un soin méticuleux

aux moindres détails, il avait posé ses coudes sur son bureau et ses mains jointes en un poing fermé sur sa bouche, l'observait avec plaisir, un sourire amusé sur les lèvres. En jetant un regard vers lui, elle s'interrompit d'un coup.

— Est-ce que vous m'écoutez au moins ?

— Je suis tout ouïe, Catherine, répondit-il en se retenant de rire.

— On ne dirait pas, répliqua-t-elle avec un froncement de sourcils. Et en plus, vous avez l'air de trouver ça drôle. Tant mieux pour vous parce que le prochain dossier, croyez-moi il ne vous fera pas rire. Pas du tout. Je continue, donc.

Elle acheva de l'informer sur les tâches faites et à faire sur le dossier en cours et, en prenant le dernier dossier, s'assit enfin et sembla perdre un peu de son insolence et de son assurance. Elle prit une grande inspiration et débita d'une seule traite :

— Pour ce dossier, j'ai dû signer une lettre en votre nom. Votre associée était à la cour, vous étiez absent et le juge exigeait une réponse immédiate. Je lui ai fait donc croire que j'allais vous rejoindre et que je lui ferais part de

vos intentions aussitôt. Quand je l'ai rappelé et comme il exigeait une réponse écrite, je lui ai dit que vous m'aviez dicté cette lettre et autorisé à la signer. Et comme le huissier n'était pas disponible, je l'ai portée moi-même au Tribunal. Je sais que...

John Raus l'interrompit d'un ton sec.

— Vous avez fait quoi ? ! !

Son sourire s'était effacé et son regard s'était durci. Il tendit la main vers le dossier, le prit en lui jetant un regard noir et ordonna d'un ton sombre.

— Sortez !

Catherine se leva d'un bond et se dirigea rapidement vers la porte qu'elle ouvrit, mais avant de sortir, elle se retourna et lui lança, les yeux brillants de colère et de larmes refoulées.

— Lorsque vous aurez pris connaissance de tout le dossier, vous vous rendrez compte qu'il y avait des erreurs et des oublis et qu'à cause de ça votre confrère était bien fondé d'obtenir un jugement contre votre client. Grâce à cette lettre, le juge a ajourné la cause ce qui vous donnera le temps de réparer les dégâts causés par je ne sais qui. Quand vous aurez compris que j'ai agi pour le mieux avec

le peu de temps que j'avais, vous me direz merci !  
Monsieur !

En disant ce dernier mot, elle releva son petit menton d'un air de défi. Et elle sortit en claquant la porte. John sursauta et ne put réprimer un petit rire malgré sa colère. Il se plongea dans l'étude du dossier.

Solange regarda Catherine d'un air catastrophé. Personne avant elle n'avait osé claquer la porte de Me Raus et encore moins lui parler sur ce ton. Elle était en train de mettre de l'ordre sur son bureau avant de s'en aller et, en consultant l'horloge, Catherine s'aperçut avec un soupir de soulagement qu'il était effectivement l'heure de partir. Elle se hâta pour ranger ses affaires et suivit Solange dans l'ascenseur.

— Il est insupportable, cet homme-là ! soupira Catherine, découragée par sa première rencontre. Et dire qu'elle ne l'avait vu qu'une heure. Les journées promettaient d'être mouvementées.

Le lundi, elle entra dans l'édifice avec un peu d'appréhension mais elle fut rassurée en trouvant une note sur son bureau.

"J'ai consulté le dossier. Effectivement, vous avez agi pour le mieux. Merci beaucoup, Catherine. Pourriez-vous, s'il vous plaît, vous assurer qu'il n'y a pas le même genre d'erreurs impardonnables dans les autres dossiers en cours ? Merci. Monsieur Raus" Il avait souligné le monsieur ce qui la fit sourire. Elle consulta son agenda. Il était à la Cour et ne reviendrait qu'en fin de matinée. Elle se plongea dans son travail et était si concentrée qu'elle n'entendit pas la porte d'entrée s'ouvrir. Aussi, elle sursauta violemment lorsqu'elle entendit sa voix tout près d'elle.

— Bonjour, Catherine.

Il était debout devant son bureau, un sourire aux lèvres, une lueur amusée dans les yeux. Elle n'eut pas le temps de répondre que la porte s'ouvrait en coup de vent sur Johanna Champlain.

— John ! Comme je suis contente de te voir ! J'étais désolée de t'avoir manqué vendredi ! Viens dans mon bureau, il faut que tu me racontes ça ! Elle adressa un gentil sourire à Catherine. Bonjour Catherine.

— Bonjour, Maître Champlain, répondit-elle avec un beau sourire qui s'accentua lorsqu'elle entendit le rire étouffé de son patron.

— Alors John, comment trouves-tu notre nouvelle recrue ?

— C'est une perle, répondit John en dévisageant Catherine avec douceur. Une perle rare !

Catherine leva ses yeux vers lui, certaine qu'il se moquait d'elle. Mais quand elle vit l'intensité et la douceur de son regard fixé sur elle, elle se troubla, esquissa un petit sourire et baissa la tête vers le document qu'elle était en train de corriger.

— Allons, viens me raconter tout ça, John ! Johanna l'entraîna dans son bureau où ils restèrent un long moment. Quand John en sortit, il lança un regard vers le bureau de Catherine et l'observa un moment. Elle était encore plongée dans son travail, épluchant un dossier, fronçant les sourcils de temps en temps, cherchant un document, reclassant le tout comme il se devait. Il eut un sourire attendri et entra dans son bureau.

Le gros procès, qui le hantait jour et nuit, venait à échéance dans quelques mois et il commença d'étudier avec soin les documents reçus durant son absence. Malgré sa longue expérience et ses nombreuses plaidoiries, ce procès le stressait plus que tous les autres, beaucoup plus et avec raison. Plongé dans la lecture d'un rapport d'expert,

il eut un sursaut en entendant des petits coups impatients frappés à sa porte.

— Entrez ! ordonna-t-il d'une voix forte.

Catherine croisa le regard de Solange et leva les yeux au ciel avant d'ouvrir la porte. Elle s'avança d'un pas rapide et décidé vers son bureau et y déposa un dossier.

— Comment avez-vous pu laisser passer ça, monsieur Raus ? ! le gronda-t-elle d'un ton réellement fâché.

Il fut aussitôt sur le qui-vive.

— Laisser passer quoi ?

Elle lui montra une lettre restée sans réponse alors que cette dernière était urgente et importante.

— Merde ! jura-t-il, les yeux flamboyants. Pourtant, je suis sûr que je l'ai fait ! Il se tourna vers son ordinateur, consulta les e-mails envoyés, trouva celui qu'il cherchait et le fit imprimer. Il vérifia la date et poussa un soupir découragé. Catherine, pourriez-vous écrire...

— C'est déjà fait, rétorqua celle-ci en lui tendant une lettre prête à être signée. Si ça vous convient bien sûr.

Il la regarda un instant, prit la feuille qu'elle lui tendait, la lut attentivement et eut un sourire amusé en secouant la tête. Il lui tendit la feuille qu'il avait fait imprimer et observa sa réaction pendant qu'elle lisait.

Il s'agissait d'un e-mail qu'il avait envoyé à sa secrétaire, lui demandant de taper une lettre, de l'imprimer et de la signer pour lui. La lettre était déjà écrite par lui, elle n'avait qu'à la retranscrire sur le papier à entête. Catherine était consternée par la similitude de leurs deux lettres qui, à part quelques mots et l'introduction excusant ce long retard, étaient presque identiques. Elle baissa les yeux vers lui, surprise.

— Et pourquoi ne l'a-t-elle pas envoyée ?

— Catherine, même si vous êtes haute comme trois pommes, auriez-vous l'amabilité de vous asseoir afin de m'éviter un torticolis d'ici la fin de la journée ?

Elle allait rétorquer mais il avait dit ça avec tant de gentillesse et de douceur dans la voix et dans le regard qu'elle obéit.

Il s'enfonça dans son fauteuil.

— J'étais en déplacement à ce moment-là et je ne sais pas pourquoi elle ne l'a pas envoyée. Un oubli, sûrement.

Marie-Noëlle était une jeune fille que j'avais engagée en grande partie pour faire plaisir à son père, qui est un de mes amis. J'avais un urgent besoin d'une secrétaire et j'ai voulu l'encourager. Elle voulait apprendre, faisait beaucoup d'efforts mais était aussi très étourdie, comme vous avez pu le voir. J'ai réussi à réparer plusieurs de ses bourdes mais comme j'étais en voyage assez souvent, plusieurs sont passées à travers ma surveillance. Elle a compris d'elle-même qu'elle n'était pas à la hauteur ici, malgré ses efforts, a décidé de changer d'orientation et m'a donné sa démission.

Il s'interrompit, la dévisagea avec douceur et respect en souriant.

— Mais maintenant que vous êtes là, je sais que je n'ai plus de souci à me faire et je me sens infiniment soulagé. Je vous en remercie, Catherine. Vraiment.

Celle-ci, plus émue et troublée qu'elle ne l'aurait voulu, sourit et dit d'un air malicieux.

— Merci, c'est gentil à vous de me dire ça. Mais ne vous attendez pas pour autant à ce que je vous appelle Maître. Monsieur.

John éclata alors d'un grand rire et tout son visage s'illumina. Il secoua la tête en souriant, signa la lettre qu'elle lui avait remise et, en lui tendant le dossier, ajouta d'un air ironique:

— Je m'en doute. Et j'aurai grand plaisir à faire tout ce qu'il faut pour vous l'entendre dire un jour, mais en attendant, merci Catherine. Merci pour tout.

Celle-ci inclina gracieusement sa tête vers l'avant en souriant, se leva et sortit d'un pas léger.

Les jours et les semaines suivantes s'écoulèrent dans une harmonie et un sentiment de paix qui se ressentirent parmi tous les employés présents. John, qui avait un caractère exécrable et emporté depuis le départ de Sophie, semait la terreur parmi le personnel qui ne savait jamais comment l'aborder. Et voilà que ce petit bout de femme avait, semble-t-il réussi à lui redonner le sourire.

John avait délégué une grande partie de ses tâches à Catherine, sachant pertinemment qu'elle s'en sortirait au mieux. Il vérifia de temps à autre qu'elle agissait selon les instructions qu'il lui dictait, puis, peu à peu finit par lâcher prise, heureux de voir qu'elle les suivait la plupart du temps. Les rares fois où elle transgressait ses ordres c'était, il s'en rendit compte avec un sourire ravi et un sentiment

de tendresse grandissant, pour faire mieux, plus vite, plus efficacement.

Catherine ne se départait pas pour autant de ses remarques insolentes, lancées à brûle-pourpoint et avec ce petit air de défi qu'elle lui adressait à chaque fois qu'elle se heurtait à lui sur une question quelconque. Et à chaque fois qu'il pensait à l'une ou l'autre de leurs confrontations, il souriait, le cœur rempli de tendresse et de douceur. Et de joie aussi et surtout, qu'il n'avait plus connue depuis longtemps.

\*\*\*

Un jour, pourtant, il entra dans le bureau fou furieux, lança à Catherine un regard noir et chargé de menaces, marcha d'un pas rageur, sans dire bonjour à quiconque et entra dans son bureau, claquant la porte derrière lui.

Solange sursauta, regarda Catherine d'un air inquiet. Celle-ci, soudain mal à l'aise, haussa les épaules et sourit à son amie essayant de la rassurer d'un air confiant jusqu'à ce que dans son interphone tonne une voix menaçante et lourde de colère:

— Catherine, venez dans mon bureau immédiatement !

Catherine se leva aussitôt et, croisant le regard affolé de Solange avant d'entrer, elle tenta de paraître brave alors qu'elle ressentait une réelle frayeur. À peine eut-elle ouvert la porte qu'elle se sentit saisie par les bras et plaquée contre le mur. John, les yeux noirs et un rictus de colère sur ses lèvres, ses mains appuyées fortement sur ses bras qu'il emprisonnait, aboya d'une voix forte :

— Quand donc apprendrez-vous qui est le maître ici ? !  
! Allez-vous un jour m'obéir ? ! ! Je vous avais donné des instructions pour le dossier Newcastle. Des instructions claires et précises et vous ne les avez pas suivies ! ! Vous n'avez rien fait de ce que je vous ai dit ! !

— J'ai fait pour le mieux, monsieur, cria Catherine aussi fort que lui. La façon dont vous vouliez procéder vous aurait fait perdre du temps. En le faisant autrement, je vous ai fait gagner plusieurs jours, voire des semaines.

— Et qui vous a dit que je ne voulais pas gagner ces quelques jours, voire ces quelques semaines, justement ? !  
! Qui vous a dit que je ne voulais pas mener la procédure ainsi, sciemment ? ! ! Qui a vous dit que justement, je ne voulais pas procéder vite ? ! ! Qui vous a dit que je n'avais pas besoin de ces quelques jours dont vous m'avez privé avec votre arrogance à penser tout savoir et pouvoir tout

gérer ? ! ! Au lieu d'aboyer comme un petit roquet, laissez-moi faire mon travail et contentez-vous de faire le vôtre ! ! C'est compris ? !

— Oui, monsieur, murmura Catherine d'une petite voix, profondément blessée et faisant les plus grands efforts pour refouler ses larmes. Cette fois, son "monsieur" avait été prononcé d'une façon tellement empreinte de chagrin que John, se calmant aussitôt, mesura enfin l'ampleur et la portée de ses paroles.

Avec un effort surhumain, elle réussit à ajouter d'une voix dont elle tenta tant bien que mal de maîtriser le tremblement:

— Sachez, monsieur, que je n'ai jamais eu aucun maître et que je n'en aurai jamais aucun !

Là-dessus, d'une poussée de ses mains sur son torse, elle se dégagea de son étreinte et sortit du bureau. Elle croisa le regard triste et inquiet de Solange qui avait tout entendu et s'enfuit en courant vers la salle de bains où elle s'enferma, laissant enfin libre cours à ses larmes.

Quelques instants plus tard, elle entendit la voix douce de Solange à travers la porte.

— Catherine... Catherine, ouvre-moi.

Solange l'entendit renifler, se moucher et finalement, elle ouvrit la porte et sortit de la toilette où elle était enfermée. Catherine tenta de rassurer son amie en souriant mais son sourire était tellement rempli de tristesse et ses yeux de désespoir que Solange en eut le cœur chaviré. Elle la prit dans ses bras, la serra contre elle et la conduisit vers les lavabos. D'un geste tendre, elle essuya ses yeux avec un linge, lui parlant doucement.

Catherine se ressaisit et dit d'une voix triste:

— Solange, je me rends compte que j'ai mal agi et que j'ai fait une grave erreur. Je crois maintenant que je comprends pourquoi il m'en veut autant, et s'il me renvoie à cause de ça, il aura raison. De toute façon, s'il ne le fait pas, c'est moi qui partirai.

— Jamais ! tonna une voix qui les fit sursauter l'une et l'autre. Solange, devant son regard impérieux, serra le bras de Catherine pour lui donner du courage et s'en alla. Catherine pivota contre le lavabo, essayant de maîtriser les battements affolés de son cœur.

John était devant elle.

— Jamais, je ne vous permettrai de partir, Catherine !

Il appuya ses deux mains contre le comptoir, l'emprisonnant une nouvelle fois. Il était penché sur elle, le regard brûlant.

— Quitte à vous attacher sur votre chaise, je peux vous assurer que jamais je ne vous permettrai de partir !

Devant ses yeux effrayés et brillants de larmes levés vers lui, son regard se radoucit aussitôt et il secoua la tête d'un air désolé et profondément triste.

Et, contre toute attente, il la prit brusquement dans ses bras, la serra fort contre lui.

— Ne me laisse pas Catherine, ne me laisse pas, je t'en prie, murmura-t-il avec un profond désarroi.

Se reprenant, l'air torturé, il murmura:

— Pardonnez-moi. Pardonnez-moi. Pardonnez-moi, répéta-t-il en se dirigeant vers la porte.

Catherine parvint à reprendre son souffle, complètement bouleversée. Elle aspergea son visage d'eau froide, réussit à reprendre le contrôle de ses émotions et se dirigea vers son bureau. Elle tapa un e-mail avant de prendre ses affaires et de partir, non sans avoir embrassé son amie en la serrant contre elle.

— Merci, Solange. Tu es une amie précieuse.

"Je ne vous laisserai pas, monsieur. Mais pour aujourd'hui, je rentre chez moi. Le petit roquet."

Arrivée chez elle, elle sourit en découvrant sa réponse.

"J'adore les petits roquets. Merci Catherine."

Elle passa le reste de la journée sur son ordinateur, faisant des recherches jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle voulait. Elle sourit, rassurée, tapa et imprima un plan d'action visant à réparer l'énorme gaffe qu'elle avait faite et permettre à John de regagner ces précieux jours dont elle l'avait privés.

Comme chaque soir, elle put enfin retrouver, avec ce plaisir et ce bonheur si précieux, le moment où elle prit son crayon et le laissa aller vers un nouveau dessin. Comme souvent, elle ne prêta pas trop d'attention à ce qu'elle faisait, laissant son crayon aller et venir, griffonnant, gommant, reprenant un trait ou un autre. Mais lorsque son dessin fut presque achevé, elle sursauta en se rendant compte que c'était le visage de John et ses yeux qui la regardaient. Elle le cacha aussitôt parmi les autres dessins, bouleversée de ce qu'elle venait de faire sans s'en rendre compte.

Le lendemain, lorsqu'il arriva, elle l'attendait de pied ferme et à peine eut-il poussé la porte d'entrée qu'elle se planta devant lui et lui dit d'un ton autoritaire et sérieux :

— Monsieur Raus, suivez-moi dans votre bureau, s'il vous plait !

Il la regarda, abasourdi, et se mit à rire tandis que Solange essayait de reprendre son souffle après avoir avalé sa gorgée de café de travers.

— Avec plaisir, Catherine, finit-il par répondre avec un sourire heureux.

À peine fut-il installé qu'elle s'assit face à lui et lui tendit son plan.

— Voilà, monsieur Raus, j'ai trouvé un moyen de contourner la grossière erreur que j'ai faite et...

— Catherine, à ce propos...

— Je n'ai pas fini, monsieur Raus. Et en agissant de cette manière, vous pourriez peut-être obtenir ce que vous vouliez malgré mes gaffes et gagner le délai dont vous avez besoin. Qu'en dites-vous ?

Il la regarda un moment avant de commencer à lire ce qu'elle lui avait donné. Au milieu de sa lecture, il eut un

rire amusé, lui jeta un regard complice, poursuivit sa lecture et eut un grand rire heureux.

Elle l'observait d'un air amusé, son regard pétillant de malice, fière de sa trouvaille.

— Alors, qu'en dites-vous ?

Il joignit ses mains sous son menton et la dévisagea longuement, d'un air rêveur et légèrement ironique, ses yeux brillants de tendresse plongés dans les siens.

— J'en dis que si je vous attachais sur votre chaise, je pourrais sûrement arriver à vous faire comprendre certaines choses.

Il vit avec plaisir ses joues rougir d'un coup, son regard s'agrandir, se troubler et se baisser et ses lèvres s'entrouvrir sur une réponse qu'elle fut incapable de prononcer.

— Et en ce qui concerne ce plan d'action, j'en dis qu'il est tout simplement ingénieux. Et je vais donc l'appliquer sur le champ. Et comme je suppose qu'avec votre rapidité de réaction, vous avez déjà une ou deux lettres à me proposer, je l'approuve d'ores et déjà et je suis prêt à y apposer ma signature.

Catherine éclata alors d'un rire clair et joyeux qui le remua au plus profond de lui-même.

\*\*\*

Deux jours plus tard, en la cherchant, il la trouva dans la salle de photocopies, accroupie devant la machine dont elle essayait d'en retirer un papier qui s'était bloqué et l'empêchait de fonctionner. Il l'entendit alors renifler plusieurs fois et comprit qu'elle était en train de pleurer.

— Qu'y a-t-il, Catherine ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle sursauta, tourna rapidement la tête vers lui avant de la détourner aussitôt, essaya de se reprendre et dit d'une voix tremblante.

— La photocopieuse ne marche plus.

Il s'accroupit à côté d'elle.

— Ce n'est sûrement pas ça qui vous fait pleurer, n'est-ce pas ?

— Je ne pleure pas, répondit-elle très vite, en essuyant ses larmes d'un geste rageur.

Il glissa un doigt sur sa joue avec douceur et elle tressaillit à ce contact. Il la fit se relever en lui tenant les bras et comme elle évitait de le regarder, il glissa un doigt sous son menton et releva son visage, l'obligeant à lever les yeux, avant de laisser retomber sa main.

— Alors, qu'y a-t-il ?

— Ma voiture est en panne.

Soulagé que ce ne soit rien de plus grave, John se rendit compte que ça semblait toutefois peser lourd pour elle.

— C'est arrivé sur la route ?

— Non, hier soir quand je suis rentrée.

— Elle est au garage ?

Catherine hocha la tête sans répondre.

— Et c'est grave ?

— D'après la tête du garagiste, oui. Il doit m'appeler aujourd'hui pour me dire quel est le problème et combien de temps ça va prendre. Elle baissa la tête et maugréa pour elle-même. Ça va encore me coûter une fortune ! Je la déteste cette foutue bagnole !

John ne put réprimer un sourire en la voyant retrouver son caractère ombrageux et bagarreur.

— Alors, aujourd'hui, vous êtes venue comment ?

— En taxi.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

Elle le regarda, interdite.

— Pourquoi faire ?

— Je serais venu vous chercher.

— Me chercher ? Savez-vous où j'habite ? C'est loin !

— Oui, justement. Et le taxi a dû vous coûter cher. Donc, ce soir, je vous ramène et demain j'irai vous chercher et on fera comme ça jusqu'à ce que votre auto soit réparée.

— Mais...

— Ce n'est pas une question. C'est un ordre. Et pour une fois vous allez m'obéir, sinon je vous attache aussi dans mon auto.

Et tandis que, rougissante et troublée d'un coup, elle essayait de chasser certaines images de son esprit, il

s'accroupit devant la photocopieuse, réussit à déloger le papier coincé et le ronronnement de la machine reprit.

— Voilà, c'est réparé. Il sourit gentiment. Tout s'arrange, Catherine, ne vous en faites pas.

— Merci beaucoup, monsieur, répondit-elle, soulagée, avec un grand sourire. Et devant ses yeux qui brillaient de joie à nouveau, il se retint à grand-peine de la prendre dans ses bras. Elle s'avança vers la photocopieuse. Avant de sortir, il se retourna :

— Catherine, quand vous aurez terminé, pouvez-vous venir dans mon bureau ? J'ai un problème dans le dossier de Newcastle et j'aimerais que vous m'aidiez à le résoudre.

Elle tourna la tête vers lui, surprise. Puis, elle dit sur un ton moqueur, relevant son menton d'un air de défi.

— Vous avez un problème et vous faites appel à moi ? Je croyais que c'était vous le Maître ici ?

— Oui, Catherine. C'est le cas et ça ne changera jamais. Son regard rivé au sien avec intensité, il ajouta avec douceur: Un jour, vous le direz, petite insolente. Je vous assure qu'un jour je vous obligerai à le dire. Devant la menace sous-entendue de sa phrase, son sourire narquois et ses yeux brûlants, elle détourna aussitôt la tête.

Plus tard, il l'informa longuement de ce qu'il cherchait et répondit à ses questions, se retenant quelquefois de rire devant la naïveté de certaines.

Une fois qu'il lui eut clairement expliqué les points sur lesquels il butait face à la jurisprudence existante, elle le regarda, interloquée.

— Monsieur Raus, si vous qui êtes avocat n'avez pas réussi à trouver, comment voulez-vous que moi j'y parvienne ?

— Ça fait plus d'un an que je travaille là-dessus, Catherine et souvent, à force d'avoir le problème en tête en permanence et de l'avoir devant les yeux depuis trop longtemps, on finit par ne plus trouver de solution. En apportant un regard neuf, il est possible que vous puissiez trouver quelque chose qui me sortira de l'impasse. Si vous ne trouvez rien, ce n'est pas grave, je ferai avec ce que j'ai. Mais j'aimerais que vous essayiez, on ne sait jamais.

Catherine haussa les épaules.

— Bien sûr, je vais le faire, mais ne vous attendez pas à des miracles.

Il sourit largement et dit d'une voix douce:

— Avec vous, je m'attends à tout, Catherine.

Alors qu'elle se levait, il ajouta :

— Ce soir, nous partirons à 17h30 heures. Ça vous convient ?

— Bien sûr, monsieur. Merci encore.

Elle se lança dans le travail de recherche qu'il lui avait demandé. N'ayant jamais fait ça auparavant, elle tâtonna un peu au début mais très vite trouva une méthode efficace et se plongea dans cette nouvelle tâche avec fébrilité et passion. Elle découvrit que ce genre de travail lui apportait un plaisir intense et lui convenait parfaitement. Certains des textes de loi qu'elle devait consulter de temps à autre lui posaient quelques problèmes quant à leur compréhension, mais elle en notait soigneusement la référence pour les soumettre à John.

La voix de Solange la fit sursauter.

— Catherine, laisse ça, c'est l'heure du lunch. Il fait beau aujourd'hui, on va dîner dans le parc.

— Oui, volontiers, un peu d'air pur va faire le plus grand bien à mes neurones.

Alors qu'elles marchaient à travers le parc, Catherine demanda:

— C'était qui la secrétaire de monsieur Raus avant Marie-Noëlle ?

— Sa femme, Sophie.

— Sa femme ? Il est marié ? demanda Catherine avec une pointe de vive déception dans la voix qui fit sourire Solange.

— Il l'était. Elle l'a quittée.

— Il était marié avec sa secrétaire ?

— Non c'est plutôt sa femme qui est devenue sa secrétaire. Mais un jour, elle est partie. Ça fait cinq ans de ça. Évidemment, je ne sais pas pourquoi mais ce que je peux te dire c'est que la pente a été rude à remonter pour lui. Rude et longue. C'est pour ça qu'il part si souvent en déplacements. Il a sauté sur l'occasion quand l'un de ses clients, qui a une grosse entreprise, lui a demandé s'il pouvait faire certains voyages d'affaires avec lui et rédiger sur place les contrats qu'il signait avec d'autres compagnies. Il est resté longtemps sans secrétaire et je peux t'assurer que cette période n'a été drôle pour personne au bureau. Non seulement, on avait deux fois

plus de travail mais quand il était là, c'était comme un volcan en éruption et on était tous contents quand il repartait tant son humeur était exécration et instable. Puis, peu à peu, il s'est ressaisi et a recommencé à être plus présent. Mais il a un tempérament emporté quelquefois, comme tu as pu le voir, d'ailleurs !

Catherine se mit à rire.

— Oui, en effet !

— Mais il a changé depuis que tu es là, Catherine. Ça faisait une éternité que personne ne l'avait entendu rire et ça fait du bien de l'entendre à nouveau, tu peux pas savoir. Tu as apporté beaucoup de bien dans ce bureau, tu sais ?

— Si c'est le cas, j'en suis ravie, répondit Catherine, émue de ces paroles.

De retour au bureau, elle se replongea avec plaisir dans son travail et ne vit pas le temps passer. Silencieux, John l'observa longuement avant de demander :

— On y va, Catherine ?

Elle leva les yeux, étonnée de le voir debout devant elle, le bureau désert. Elle consulta l'horloge avec surprise.

Elle ramassa ses affaires et prit la chemise dans laquelle elle avait classé la jurisprudence à étudier.

— Vous emmenez ça chez vous ?

— Oui, il n'y a rien de confidentiel, je peux, non ?

— Bien sûr que vous pouvez. Mais pourquoi faites-vous ça ?

— Oh... et bien, je n'ai pas fini.

John eut un petit rire et un regard plein de tendresse.

Une fois assise dans l'habitacle étroit et intime de l'auto, Catherine, collée contre sa portière se sentit soudain intimidée. John conduisait en silence, la radio fonctionnait en sourdine. De temps à autre, il jetait un regard à Catherine qui laissait ses yeux errer sur le paysage à travers la vitre, perdue dans ses pensées. Il la vit suivre le vol d'un oiseau d'un air rêveur, un sourire aux lèvres et, à cet instant, son visage sembla irradier d'une telle douceur et d'un tel abandon qu'il en fut profondément ému.

À la radio, une chanson venait de commencer et il vit les doigts de Catherine pianoter en cadence sur ses genoux tandis qu'elle fredonnait les paroles d'une voix presque inaudible. Il monta le volume et se mit à rire lorsqu'elle

tourna la tête vers lui avec un sourire heureux, les yeux lumineux, comme un enfant à qui on vient de faire le plus beau des cadeaux. Il se mit à chanter les paroles et Catherine, avec un rire surpris, continua à chanter avec lui. Lorsque la chanson s'acheva, John baissa le son et lui posa des questions sur ses goûts musicaux, surpris et heureux de se rendre compte qu'ils en avaient plus d'un en commun. Ce moment leur permit à l'un comme à l'autre de se détendre et le trajet se poursuivit dans une ambiance beaucoup plus décontractée. Catherine lui donna les indications pour se rendre chez elle et, passant devant le garage où était son auto, elle dit en fronçant les sourcils :

— C'est ici que se trouve mon auto et il ne m'a pas encore appelé. Ça doit vouloir dire qu'il n'a même pas eu le temps de s'en occuper. Avec tout l'argent que je lui ai déjà donné, il aurait pu au moins me passer en priorité !

— Il n'y a pas d'autres garages dans le coin ?

— Non. Et de toute façon c'était le plus proche pour la dépanneuse. S'efforçant de ne plus penser à cette situation qui lui causait un stress intense, elle ajouta avec un sourire: Au moins, grâce à moi, cet homme-là est riche et donc heureux. C'est bien de rendre les gens heureux, non ?

John, en riant, la regarda avec tendresse avant de reporter son regard sur la route et de dire d'une voix douce:

— Oui, c'est bien, Catherine. Et vous êtes très douée pour ça.

— Merci, monsieur, murmura-t-elle, surprise et émue.

Quelques minutes après, elle ajouta :

— Tournez à droite et ralentissez. Voilà, c'est ici, dit-elle en désignant une petite maison isolée à la sortie du village. Il se gara.

— C'est votre maison ?

Catherine éclata de ce rire spontané et joyeux qui le remua profondément une nouvelle fois.

— Non, elle n'est pas à moi. Je n'ai jamais eu de maison. Ma propriétaire habite en haut et moi en bas. Elle tourna les yeux vers lui en souriant. Merci beaucoup, monsieur.

John prit sa main, la porta à ses lèvres et l'embrassa avec douceur. Au contact de ses lèvres sur sa peau, Catherine sentit un frisson parcourir tout son corps et John le ressentit aussi avec émotion.

— Tout le plaisir est pour moi, Catherine. À demain ?  
8h30, ça vous va ?

— Oui, monsieur, à demain, murmura Catherine en sortant très vite, encore bouleversée de ce contact.

Il la regarda se diriger d'un pas rapide vers la maison, s'arrêter brusquement, se baisser pour caresser un petit chat qu'elle prit dans ses bras, embrassa plusieurs fois et à qui elle sembla parler avant d'ouvrir la porte et d'entrer rapidement.

Lorsqu'elle entendit l'auto manœuvrer pour repartir, elle se rendit compte qu'il était resté là jusqu'à ce qu'elle soit à l'intérieur, comme pour la protéger et cela la toucha énormément.

## CHAPITRE 2

Le lendemain et les jours suivants, Catherine avança de plus en plus dans sa recherche et demeurait perplexe, ayant l'impression de tourner en rond. Il devait y avoir un moyen de sortir de cette impasse et, comme tous les défis qu'elle avait eus à relever dans sa vie, elle s'attaqua à celui-ci avec une hargne et une patience d'autant plus grande qu'elle voulait montrer à John qu'il avait eu raison de lui faire confiance. Elle se rendit compte qu'elle voulait à tout prix lui faire ce cadeau car, plus la date du procès approchait et plus la tension devenait palpable chez lui.

Jusqu'à présent, tout ce qu'elle trouvait qui pouvait appuyer sa cause contenait aussi des arguments pour la défense pour la lui faire perdre. Elle se souvint avoir lu quelque chose qui lui avait paru anodin et elle était sûre pourtant qu'elle pouvait partir de là et remonter un fil. Et plus son esprit s'échauffait, et plus elle était sûre d'avoir raison. Elle entreprit donc de retrouver ce passage si important et lut avec application chaque feuille, son doigt suivant le mouvement de ses yeux de haut en bas.

Aussi, lorsque John sortit de son bureau et qu'il l'appela pour partir, elle leva son index en l'air, sans quitter la feuille des yeux et dit d'un ton autoritaire:

— Attends ! sans même se rendre compte qu'elle venait de le tutoyer. John se retint de rire, s'assit sur une chaise devant son bureau tout en l'observant tandis qu'elle poursuivait sa lecture avec une concentration qu'il lui avait rarement vue.

*"Alors, John, qui est le maître, maintenant ?"* se dit-il en lui même se retenant de rire. Il sursauta lorsqu'elle poussa un cri de joie.

— Ça y est, je l'ai !!

Elle surligna le paragraphe qui l'intéressait et se renversa sur sa chaise, le visage rayonnant et apparemment soulagée. Elle croisa le regard tendre et amusé de John fixé sur elle et lui fit un grand sourire.

Elle se leva, plaça rapidement tous les papiers éparpillés sur le bureau dans la chemise qui était de plus en plus volumineuse, la prit sous son bras et ramassa son sac à main et son gilet.

— On peut y aller, monsieur, si vous voulez.

John se mit à rire.

— Catherine, vous n'allez pas encore ramener ça chez vous, ce soir ? !

— Pourquoi pas ?

— Mais parce que... Vous ne croyez pas que vous travaillez déjà assez pendant le jour ? Dormez-vous au moins la nuit ?

Elle eut un petit rire adorable.

— Ça m'arrive, mais je dois dire qu'en ce moment, c'est plutôt rare.

— Et je peux savoir ce que vous avez trouvé qui vous rend si heureuse ?

— Sûrement pas, monsieur ! C'est une surprise !

Ce soir-là et durant une grande partie de la nuit, excitée par la découverte d'une clé qui lui paraissait imminente, elle travailla longtemps et se coucha seulement aux petites heures du matin, épuisée mais heureuse car elle avait réussi à trouver et remonter le fil qu'elle cherchait. Aussi, quand son réveil sonna le lendemain, elle fut incapable de se réveiller et l'envoya valser d'un geste impatient avant de retomber avec délice dans le sommeil.

Lorsque John arriva et ne la trouva pas sur le bord du trottoir comme d'habitude, il attendit un peu, la pensant en retard et finalement, s'approcha de la maison. Celle-ci était

paisible et silencieuse. Hésitant à sonner, il tourna doucement la poignée de la porte, surpris de ne pas la trouver fermée à clé, et entra sans bruit. L'appartement était petit mais aéré et lumineux et en le parcourant des yeux, il en apprit bien plus sur elle que tout ce qu'il avait pu apprendre depuis ce moment où elle était apparue miraculeusement dans sa vie. Une grande pièce ouverte servait à la fois de cuisine et de salon, un comptoir assez haut en forme de L délimitant les espaces sans les restreindre. Elle avait peu de meubles et ils étaient tous usagés et dépareillés mais le tout créait un équilibre et un espace chaleureux, original, joyeux, un peu bohème et très particulier qui reflétait sa personnalité unique et rebelle, romantique et ardente à la fois. Sur une grande table en bois, encombrée en grande partie par des feuilles à dessins, des boîtes de crayon, de pastels et d'ocres, des tubes de peinture et de grands pots contenant des pinceaux, il eut un sourire attendri en voyant la volumineuse chemise ouverte, dont plusieurs pages éparpillées avaient certains passages surlignés et son ordinateur portable resté ouvert à côté.

Un petit chat vint se frotter contre sa jambe et, en souriant, il se pencha pour le caresser. Comme le chat n'arrêtait pas ses câlins, il supposa qu'il pouvait avoir faim

et en se rendant sans bruit vers le coin cuisine, il aperçut effectivement deux petits bols, dont l'un était rempli d'eau et l'autre vide. Il finit par mettre la main, dans le frigo, sur une boîte de nourriture ouverte et en servit le chat copieusement, lequel poussa un petit miaulement de satisfaction avant de manger goulument.

Toujours sans bruit, il s'avança vers le fond de l'appartement qui ne comportait qu'une salle de bain et une grande chambre illuminée. Et lorsqu'il la vit, couchée sur le ventre, ses deux bras sous l'oreiller, à peine recouverte d'un drap léger, abandonnée dans un sommeil paisible, John, en pénétrant ainsi comme un intrus dans son univers le plus intime, se sentit profondément bouleversé. Il demeura un long moment sans pouvoir bouger, saisi par une émotion et un désir si forts qu'ils lui amenèrent presque les larmes aux yeux. Il eut envie de rester là jusqu'à ce qu'elle s'éveille pour avoir le plaisir de la surprendre. Il eut aussi envie de s'allonger sur elle, d'immobiliser ses mains et de lui faire l'amour jusqu'à la fin des temps. Et il eut envie aussi de parcourir son corps de baisers et de caresses jusqu'à ce qu'elle le supplie de la prendre.

Un petit miaulement le tira de ses fantasmes érotiques et lorsque le chat, après avoir frôlé sa jambe, sauta sur le

lit et s'approcha du bras de Catherine, John pivota rapidement contre le mur à l'extérieur de la chambre. Mais le chat ne parvint pas à la réveiller. Elle émit un petit gémissement plaintif, murmura d'une voix ensommeillée :

— Laisse-moi dormir.... Fais dodo, minou... et elle retira son bras pour enlacer le chat qu'elle caressa d'une main lente et paresseuse avant de la laisser retomber.

En pivotant de nouveau, John, le souffle coupé, vit qu'en bougeant, elle avait repoussé le drap, dévoilant en partie son dos, une fesse ronde et une jambe fine maintenant repliée. Son bras entourait le petit chat roulé en boule qui ronronnait contre elle.

John fit demi-tour rapidement et se hâtait vers la porte quand son regard fut attiré par une pile de dessins sur un coin de la grande table. S'assurant en tendant l'oreille que Catherine dormait profondément, il feuilleta rapidement les dessins, surpris de ce talent dont elle n'avait jamais parlé et touché par l'immense sensibilité qui émanait de tous ces portraits. Quand ses yeux tombèrent sur le portrait qu'elle avait fait de lui, il se sentit blêmir tant l'émotion en lui était puissante. Il le remplaça avec soin, sortit sans bruit, se hâta vers son auto et roula un moment pour essayer de

chasser de son esprit toutes ces images troublantes et remettre enfin les pieds sur terre.

Il ne lui dirait pas qu'il était entré chez elle. Elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir violé son intimité. Il fit demi-tour et se rendit au garage qu'elle lui avait mentionné. Il s'informa de l'évolution des réparations et du coût de celles-ci. Le garagiste essuya ses mains noires de graisse, le jaugea un instant d'un œil méfiant, puis, en voyant l'auto de laquelle il venait de descendre et son costume de marque, il eut un sourire mielleux. Il se dirigea d'un pas lourd vers son bureau minuscule, en ressortit avec une feuille et une calculatrice. Il appuya son gros ventre sur le capot d'une voiture, inscrivant des chiffres, tapant de ses doigts sales et boudinés sur la calculatrice et finit par annoncer un montant d'un air triomphant.

— Elle sera prête quand ? demanda John d'un ton dur.

— Dans deux jours, à peu près. Ouais, deux jours, ça devrait être fini.

— Bien. Vous enverrez la facture à l'adresse que je vais vous donner.

— Ah non, non... Avec celle-là, y a pas de facture. Elle paye comptant pour pas rajouter les taxes. Il eut un regard

lubrique et pervers qui écœura John et le mit encore plus hors de lui qu'il ne l'était déjà. J'y ferais bien payer en nature... rigola-t-il d'un rire gras. Mais son rire s'étouffa net dans sa gorge quand John, fou de rage, le plaqua contre le capot.

— Si vous touchez un seul cheveu de cette femme, un seul, si vous la regardez de trop près, soyez certain que je reviens ici et que je vous fais avaler vos clés à molette une par une, à moins que je vous les foute dans le cul ! !

Le garagiste blêmit, essaya de plaisanter.

— Hé ! M'sieur, je rigolais !

Mais le regard noir de John le fit taire aussitôt.

John se recula, déposa sa carte d'affaires sur le capot de la voiture et ajouta d'un ton lourd de menaces.

— Vous envoyez la facture à cette adresse. Et assurez-vous qu'elle soit détaillée pour le travail exact qui a été fait sur cette auto. Je la ferai vérifier par nos experts et si je pense qu'il y a la moindre escroquerie, le moindre abus que ce soit sur le prix des pièces ou sur votre temps, soyez sûr que j'intenterais des poursuites judiciaires contre vous avec le plus grand plaisir.

Il tourna les talons et démarra en trombe, pendant que le garagiste poussait un grand soupir, se remettant de sa frayeur.

Alors que John entrait dans son bureau, Catherine se réveilla en s'étirant avec plaisir avant de pousser un cri devant la clarté de la lumière qui inondait sa chambre.

— Merde ! cria-t-elle. Elle chercha son réveil, le trouva par terre et, en voyant l'heure, poussa un gémissement. Oh non !

— Maître Raus.

— Bonjour monsieur, je suis désolée, je ne me suis pas réveillée ce matin et...

— Je sais, Catherine, l'interrompit-il d'une voix douce. Je me suis douté que vous deviez être épuisée alors je suis reparti et je ne veux pas vous voir au bureau aujourd'hui. Vous vous reposez. Si vous voulez continuer vos recherches, libre à vous mais vous restez chez vous et je viendrai vous chercher demain matin.

— Mais monsieur...

— Quand donc obéirez-vous sans argumenter, Catherine ? Ceci est un ordre de votre maître et vous devez lui obéir en tout.

Catherine éclata de rire et ce son, à l'oreille de John, était la plus belle des mélodies.

— Ah, au fait, Catherine. Je suis passé par le garage. Un homme aimable et raffiné, votre garagiste ! Votre auto sera prête dans deux jours et j'irai avec vous pour la récupérer. Je lui ai également demandé de me faire parvenir la facture ici, donc en aucun cas vous ne devez vous rendre à ce garage et lui payer quoique ce soit, même s'il vous dit que votre auto est prête. Je doute fort qu'il le fasse, mais je préfère être prudent.

— Mais, monsieur, pourquoi avoir demandé...

— Chut ! On obéit à son maître et on se tait. Allez vous coucher mon petit roquet.

Et alors que le rire joyeux de Catherine résonnait à nouveau dans son oreille, il ajouta tendrement avant de raccrocher.

— Tu vas me manquer, Catherine.

Catherine raccrocha, troublée par sa dernière phrase. Puis, elle sauta de son lit, toute heureuse d'avoir une journée libre, enfila son peignoir et se dirigea vers la cuisine pour préparer du café. Elle s'assura que le chat avait encore de la nourriture dans son bol et fila sous la douche.

Elle passa toute la journée dans sa recherche et fit des progrès énormes. Le fil qu'elle avait cru bon de suivre, lui apportait beaucoup de jurisprudence nouvelle qui allait aider John énormément. D'un coup, elle fut prise d'un doute horrible et le rappela.

— Maître Raus.

— Monsieur, lorsqu'un jugement fait jurisprudence, est-ce que ce sont toutes les conclusions du jugement qui comptent ou une seule partie peut aussi faire l'affaire ?

— Tout dépend de ce pourquoi cette jurisprudence est invoquée. Selon le cas, une seule partie peut faire l'affaire.

— Même si elle est toute petite ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Répondez à ma question, monsieur !

Lorsqu'elle entendit son rire, Catherine eut une bouffée de joie attendrie. Depuis que Solange lui avait parlé de cette partie douloureuse de son passé, son rire résonnait différemment pour elle.

— Et vous à la mienne, répliqua-t-il d'un ton amusé.

— Vous le verrez demain et si je ne me suis pas trompée, je crois que vous allez être content.

— Je serai content de toute façon, Catherine. Bon et maintenant, arrêtez de me déranger sinon je viens vous chercher.

— Je ne vous dérange plus, maintenant que je sais que je n'ai pas fait tout ça pour rien. Et avec un petit rire heureux, elle ajouta avant de raccrocher: À demain, monsieur.

Le lendemain, John fut surpris de la voir d'une humeur beaucoup moins joyeuse. Tout en roulant, il demanda gentiment:

— Vos recherches vous ont causé des problèmes ?

— Non, au contraire.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

— Oui, j'ai une question à vous poser.

— Il me semble que d'habitude, ça ne vous pose pas de problème, dit-il d'un ton moqueur.

Elle l'observa attentivement en demandant:

— Êtes-vous rentré chez moi, hier ?

Il se figea une seconde, tourna les yeux vers elle, surprit son regard fixé sur lui et reporta ses yeux sur la route sans répondre.

Catherine tourna ses yeux vers la vitre sans plus rien dire.

John, dès qu'il put le faire, s'arrêta sur le bord de la route et coupa le moteur. Catherine tourna ses yeux vers lui, surprise.

Les deux mains sur le volant, il sembla hésiter un instant puis pivota vers elle et dit avec la plus grande sincérité et une expression d'inquiétude triste dans ses yeux et dans sa voix qui la toucha beaucoup.

— Catherine, si je vous mens, je sais que vous n'aimerez pas ça et moi non plus et je sais que vous allez m'en vouloir. Et si je vous dis la vérité, je sais aussi que

vous allez m'en vouloir. Alors, je ne sais pas quoi vous répondre.

— Et si vous optiez pour la vérité ? C'est bien ma solution préférée, vous savez. Je déteste le mensonge.

— Et si après, vous ne voulez plus me voir ?

Il avait posé cette question avec tant d'ardeur et de peur à peine masquée que Catherine se sentit bouleversée. Elle dit avec beaucoup de douceur :

— Vous savez, j'ai un adorable petit chat, très mignon, très câlin et très intelligent aussi. Mais il ne sait toujours pas ouvrir le frigo, sortir sa boîte et se servir à manger. Et aussi, il n'a jamais eu de portion aussi généreuse qu'il serait bien incapable d'avalier.

— Donc, en me posant la question, vous connaissiez déjà la réponse ?

Elle eut un petit sourire espiègle qui lui réchauffa le cœur et le rassura aussitôt.

— Oui, Catherine, je suis rentré chez vous. J'ai ouvert la porte, j'ai écouté s'il y avait du bruit. Si j'avais entendu le bruit de la douche, par exemple, j'aurais su que vous étiez réveillée mais en retard et je vous aurai attendu

dehors. Comme je n'ai rien entendu, j'allais m'en aller mais votre mignon petit chat se frottait contre moi et j'ai compris qu'il avait peut-être faim, alors je lui ai donné à manger pour qu'il vous laisse dormir tranquille. Si j'avais su qu'il me trahirait de la sorte, je lui en aurais donné beaucoup moins ! Mais il avait l'air si content !

Catherine éclata d'un rire attendri et John en ressentit un grand soulagement.

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Non, monsieur, au contraire. Je trouve ça très gentil de votre part, merci.

Avec un sourire ému, il redémarrera. Il lui dirait le reste plus tard, beaucoup plus tard, mais il savait qu'un jour, il lui dirait tout et que jamais plus il n'essaierait de lui cacher la vérité pour quoi que ce soit.

Arrivés au bureau, il l'entraîna dans la salle de conférence qui serait plus pratique pour étaler les nombreux papiers de sa chemise qu'elle devait tenir maintenant de ses deux bras tellement elle était remplie.

Il s'assit, l'invita à faire de même mais elle commença à parler tout en marchant. Elle avait une façon de lui présenter les choses qui les rendait claires et très

compréhensibles. Mais ne voyant toujours pas pour l'instant où elle voulait en venir, il l'écouta patiemment.

— ... jusqu'à ce que le dé clic se fasse. Regardez monsieur, elle sortit le premier document du dossier, l'ouvrit à la page voulue et lui montra le paragraphe surligné. Il lut le paragraphe, reprit le document du début, relut le paragraphe et se leva d'un bond.

— Article 2596, paragraphe 2, alinéa 20 du Code civil ! s'écria-t-il sur un ton victorieux.

— Monsieur ! ! ! cria soudain Catherine indignée, en proie à une colère noire, d'un ton si impérieux qu'il se figea aussitôt. Vous le saviez ! ! Vous le saviez ! Et vous ne m'avez rien dit ? ! Alors pourquoi m'avoir fait faire tout ce travail...

Il l'interrompit en plaçant ses deux mains sur ses bras, la regardant avec une joie dans ses yeux et dans son sourire telle qu'elle sentit sa colère s'évanouir aussitôt.

— Catherine, non ! Non, je ne le savais pas ! Non ! Vous souvenez-vous du soir où vous avez retrouvé ce paragraphe ? Vous ne vouliez pas m'en parler en me disant que c'était une surprise. Si vous me l'aviez montré à cet

instant, le déclic se serait fait aussi, plus ou moins vite mais il se serait fait, c'est sûr et certain.

D'un geste très doux, il la fit s'asseoir à côté de lui et poursuivit d'une voix exaltée:

— Lorsque j'étais étudiant en droit, un vieux professeur nous a parlé avec un brin d'ironie de cet article que presque plus personne ne connaît, tellement il est peu utilisé. Mais mon esprit plus que retors l'avait enregistré soigneusement et je me suis promis de ne pas l'oublier et de m'en servir un jour, au besoin. Il agita le document qu'il tenait encore à la main. Ce jugement-là, je l'ai lu et relu mais comme j'en ai lu et relu des dizaines d'autres aussi, avant et après, cette partie si importante m'a échappée complètement parce que j'étais trop pris et trop pressé à trouver une bonne jurisprudence claire et nette dans cette affaire...

Il se tut un instant et la regarda avec tant d'intensité et de d'admiration qu'elle se sentit soudain intimidée et se figea sur sa chaise.

— Catherine, personne à part un avocat chevronné n'aurait pu remonter de ces quelques mots à ce lien vers un article de loi oublié ! Vous avez réussi une performance incomparable ! Et vous, vous, toute seule dans votre coin,

vous avez réussi à force de persévérance, d'acharnement et de travail à remonter jusqu'à faire ce lien. Je ne peux pas vous dire à quel point je suis complètement impressionné de ce que vous avez réussi à faire et en si peu de temps et à quel point je vous admire pour votre... votre... pour tout en fait !

Catherine eut un rire heureux et le remercia avec un gentil sourire.

— Eh bien ! C'est sûrement le plus beau compliment professionnel que j'ai jamais reçu. Merci, monsieur, j'en suis ravie ! répondit-elle avec une inclination douce de sa tête.

Elle se leva.

— Bon maintenant, je continue et n'essayez pas de m'interrompre à nouveau, sinon, je vous jure que aussi grand et aussi fort que vous soyez, je vous balance par la fenêtre !

John partit d'un grand éclat de rire et eut toutes les peines du monde à dire d'un ton sérieux :

— Allez-y, Catherine, je promets de me taire.

— Enfin ! s'écria-t-elle, moqueuse, heureuse de l'entendre rire à nouveau et attendrie de le voir faire du mieux qu'il pouvait pour se retenir.

Elle se concentra un instant, puis, redevenue sérieuse, elle prit les autres documents et commença de son ton professionnel au débit rapide qu'elle prenait quand elle travaillait et qui charmait John autant qu'il l'amusait, à relater son aventure vers ce fameux article qui lui permettrait, il en était sûr maintenant, de gagner sa cause. En jetant un regard vers lui, elle surprit son regard rêveur et rempli de douceur posé sur elle et elle s'interrompit d'un coup.

— Vous n'écoutez rien, n'est-ce pas, monsieur Raus ?

John, sa tête inclinée, accotée sur son poing fermé, les bras appuyés sur la table, ne perdait pas une miette, ni de son discours rapide et concis, ni des mouvements de son corps petit et gracile qui bougeait devant ses yeux, ni surtout du mouvement de ses lèvres qui s'ouvraient au rythme de ses paroles et encore moins de ses yeux, allumés d'une passion et d'une ferveur qu'il ne connaissait que trop bien.

Sans bouger et avec la plus grande douceur, il répondit:

— Oui, Catherine, oui. je vous écoute et je pourrais vous répéter mot pour mot votre dernière phrase.

— Alors ? Quelle est-elle ? lui lança Catherine avec un air de défi, une lueur espiègle dans les yeux.

Avec un ton sérieux, essayant de retenir son rire, John répéta en imitant pour le mieux sa petite voix autoritaire :

— Vous n'écoutez rien, n'est-ce pas, monsieur Raus ?

Catherine, un instant surprise, éclata d'un rire joyeux auquel il se joignit avec le plus grand des bonheurs.

Catherine reprit son sérieux la première, sortit les derniers documents de la chemise et les lui tendit.

— Bon, ça va j'ai compris. Vous connaissez déjà tout ça et on passe direct aux choses sérieuses, c'est ça ?

— Oui, Catherine, quand vous voulez ! répondit aussitôt John d'une voix si ardente et passionnée qu'elle ne laissa aucun doute sur l'ambiguïté de ses paroles. Il se reprit, se redressa prit les documents et se plongea dans leur lecture.

Catherine vint s'asseoir à côté de lui et lisait en même temps.

Silencieux et côte à côte, ils poursuivaient leur lecture commune avec un sentiment d'unité, de complicité et de plaisir comme ils n'en avaient jamais connu, ni l'un, ni l'autre.

En se penchant, Catherine pointa de son doigt un paragraphe qu'elle avait surligné.

— Regardez ça ici. C'est bon pour vous, non ?

En tournant la tête vers lui, elle se troubla en voyant son visage si près du sien. En croisant son regard pénétrant et rempli de tendresse rivé au sien, elle sentit ses joues rougir et il esquissa un sourire plein de douceur et de bonheur. Elle eut une brusque envie d'embrasser ces lèvres, de caresser son visage, d'enfourer les doigts dans ses cheveux et toutes les images qui venaient à son esprit la laissèrent tremblante d'un émoi et d'un désir violent. Elle se recula aussitôt, s'enfonça dans sa chaise pour s'éloigner de lui autant que possible. John, ayant trop peur de ce qu'il pourrait dire à cet instant s'il parlait, mit sa main sur la sienne, lui donna une douce pression avant de la retirer et continuer sa lecture.

— En effet, c'est excellent, Catherine !

Il posa le document sur la table et ses mains à plat par-dessus. Il dit sans la regarder :

— Catherine, dans ce dossier, je n'arrêtais jamais de buter sur quelque chose et je n'arrivais même pas à savoir de quoi il s'agissait. Je l'ai repris de a à z des centaines de fois. Et moins je trouvais et plus ça m'enrageait et m'angoissait. Maintenant que le problème majeur est cerné, je vais pouvoir partir dans une autre direction et monter une défense en béton et ça me donne un soulagement que vous ne pouvez pas imaginer. Il se tourna vers elle. Et ça, c'est grâce à vous ! À vous seule et vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous en suis reconnaissant. C'est comme si j'étouffais et que vous m'avez donné de l'oxygène.

Catherine s'avança vers la table et posa ses bras dessus, sa tête tournée vers lui.

— Monsieur, je sais bien que tous les dossiers sont importants et que vous voulez obtenir gain de cause pour tous vos clients, mais dans celui-ci, mis à part ce que vous venez de me dire et le fait que ce dossier soit énorme et complexe, j'ai l'impression qu'il vous touche plus que les autres. Vous êtes plus nerveux quand vous en parlez,

quand vous dictez une procédure. Est-ce que je me trompe ? Bien sûr, vous n'êtes pas obligé de me répondre.

John lui adressa un sourire tendre.

— Vous êtes tellement surprenante, Catherine ! Vous êtes si pleine de ressources ! Oui, effectivement, vous avez raison. Et oui, je vais vous répondre, parce que vous le méritez plus que quiconque. Il se leva et se mit à marcher à grands pas, demeurant silencieux un moment, comme s'il replongeait dans ses souvenirs.

— J'ai été marié pendant sept ans. Mes beaux-parents, mon beau-père, surtout, étaient contre ce mariage mais Sophie leur a tenu tête. Elle était dans une époque rebelle et voulait leur montrer qu'elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait et sûrement qu'elle m'aimait aussi à ce moment, un peu au moins. Sa famille est extrêmement riche et d'emblée, son père m'a traité comme le petit avocaillon de service, à peine plus élevé dans son idée que son majordome, et encore. Il m'a insulté, humilié, rabaissé de toutes les manières possibles. Et le plus souvent en public, bien sûr. J'ai toujours rétorqué poliment, prenant sur moi en permanence pour ne pas l'étaler même si j'en mourrais d'envie. Peut-être pour défier encore son père, Sophie m'a demandé de travailler avec moi. Elle ne connaissait rien à

ce métier mais avait envie de l'apprendre. Comme ma secrétaire venait de partir à la retraite, j'ai lui ai donc montré les rouages du métier et ça lui plaisait bien. Elle a travaillé avec moi pendant deux ans. Au début, tout s'est bien passé, elle progressait bien mais peu à peu, elle s'est lassée. De plus en plus, elle préférait rester à la maison que de venir avec moi. Elle s'est peut-être lassée d'être toujours avec moi, à la maison comme au travail. Sûrement. Elle n'avait jamais travaillé, n'en a jamais eu besoin et ça ne l'a pas intéressé de continuer. Mais un jour, j'ai compris la vraie raison. J'étais au Tribunal et en sortant d'une salle, je l'ai vue dans le recoin d'un couloir embrasser l'un de mes confrères. Et, à la façon qu'ils le faisaient tous les deux, j'ai compris qu'ils se connaissaient bien. Je suis rentré chez moi et je l'ai attendue. Elle a été surprise de me voir si tôt mais à mon air, elle a compris que je savais. Je n'ai rien eu à demander et elle m'a avoué d'elle même qu'elle me trompait avec lui depuis plus d'un an et qu'elle voulait obtenir le divorce. Je suis parti et, ce soir-là, j'ai erré longtemps avant d'atterrir chez un de mes amis, saoul raide.

"Je suis resté chez mon ami une semaine avant de trouver le courage de retourner chez moi et au bureau. J'avais appelé Johanna qui a reporté toutes les causes où je

devais plaider. Car même si l'attitude de Sophie m'a profondément blessé et que j'ai mis du temps à en guérir, le plus dur était d'affronter mes confrères dont plusieurs étaient au courant. Beaucoup m'ont soutenu et ça m'a aidé énormément, mais d'autres se moquaient de moi, lui le premier, faisant des allusions lourdes et lançant des remarques sournoises chaque fois que j'étais assez proche pour l'entendre. J'étais surnommé le cocu du Tribunal".

En disant ces mots, John eut un petit rire triste et désabusé. Il tourna les yeux vers Catherine et fut profondément touché de voir des larmes briller dans ses yeux, rouler sur ses joues et son visage exprimer la plus douce des compassions.

— Lorsque je suis retourné au bureau, j'ai consulté l'ordinateur de Sophie pour retrouver une lettre et je suis tombé sur une procédure de divorce qu'elle avait préparé elle-même, aussi bien que je lui avais appris à le faire. J'ai vu aussi plusieurs e-mails qu'elle échangeait avec lui depuis longtemps. À partir de ce moment, j'ai fait mon possible pour éviter de plaider dans ce Tribunal et j'ai commencé à faire de nombreux déplacements et ça, ça m'a beaucoup aidé. Quand j'étais loin de tout ça, même si c'était toujours présent, je me sentais mieux. Au bureau, tout le monde m'a épaulé, mais ce sont Johanna et Solange

qui en ont supporté le plus. Non seulement pour le travail mais surtout pour mes humeurs. Johanna m'a fait comprendre que ça ne pouvait plus durer et qu'il me fallait une secrétaire et vite. J'ai alors engagé Marie-Noëlle mais je passais tellement de temps à réparer ses gaffes que je prenais du retard dans tout. Johanna m'a proposé alors de s'en charger et de m'en trouver une bonne et elle m'a déniché une vraie perle. Il se tut un moment, la dévisageant avec tendresse avant d'ajouter: La plus jolie et la plus précieuse de toutes les perles de l'océan.

Catherine, émue, lui sourit avec douceur.

— Vous vous demandez sûrement quel est le lien avec notre dossier ? Eh bien, c'est que Carrington, la partie adverse de Newcastle, n'est rien d'autre que le nom de mon ex beau-père et de son entreprise. Et devinez qui va le représenter ?

Catherine ouvrit de grands yeux et plaça une main sur sa bouche. Elle comprenait maintenant pourquoi ce dossier était si lourd pour lui et pourquoi il voulait le gagner à tout prix. Elle se leva d'un coup, les yeux étincelants de colère et tapa d'un poing rageur sur le bureau.

— Mais vous allez gagner ! Vous allez les aplatir, les étaler et leur faire bouffer de la vermine ! !

Un instant surpris par sa réaction violente, John éclata d'un grand rire heureux qui réchauffa le cœur de Catherine.

— Oui, vous avez raison ! Eux, ils ont peut-être trois avocats à temps plein sur le dossier, mais moi, je vous ai, vous ! Et vous serez à mes côtés, Catherine, pour les voir s'effondrer !

— Avec vous ? Vous voulez que j'aille au Tribunal avec vous ?

— Absolument ! Et ceci est un ordre, donc pas de discussion !

— Mais pourquoi ? Je ne peux rien faire pour vous là-bas...

— Parce qu'avec vous, c'est mieux.

Cette petite phrase prononcée avec tant de douceur et tant de simplicité toucha Catherine bien plus que tout ce qu'il avait pu lui dire auparavant. Parce qu'elle en ressentait l'appel qu'il lui lançait et qu'elle comprit qu'en la voulant à ses côtés, il se sentirait plus fort pour affronter

les démons de son passé, elle lui promit d'une voix douce et rassurante:

— Je serai là, soyez-en sûr. Et si qui que ce soit essaie de vous faire du mal, je lui pèterai les dents à coups de pieds.

Et tandis que le rire attendri de John résonnait à nouveau dans la grande salle, Catherine ajouta, excitée et impatiente:

— On s'y met ?

— Oh oui ! Avec plaisir ! répliqua-t-il, les yeux brillants de tendresse et embués d'une forte émotion.

Pendant que Catherine réglait ce qui devait l'être dans les autres dossiers les plus urgents, John prépara une ligne de combat et de recherches à faire pour parvenir à la victoire. Une fois celle-ci établie clairement, plusieurs membres du bureau, Johanna la première, lui prêtèrent main forte car la date de la première journée du procès arrivait à grands pas.

Ce soir-là, en se garant devant chez elle, il prit sa main dans les siennes et murmura d'une voix profondément émue:

— Merci Catherine, merci pour tout.

Catherine releva son bras et déposa un doux baiser sur la grande main enserrant la sienne.

— Vous me remercieriez quand tout sera fini. Et ils vont payer pour le mal qu'ils vous ont fait, tous autant qu'ils sont, soyez sûr de ça !

— Avec l'adorable petit roquet, haut comme trois pommes mais solide comme cent guerriers qui me sert de bouclier, je suis sûr de ça, effectivement ! rétorqua John avec un regard empli de la tendresse la plus profonde.

— Je ne suis pas un petit roquet !

John glissa un doigt sur sa joue avec douceur.

— Non, c'est vrai, Catherine. En fait, vous êtes un petit oiseau, fragile, fort et sensible qui se déguise en petit roquet pour faire peur à tous ceux qui chercheraient à le mettre en cage et à le priver de sa liberté.

Catherine resta un long moment silencieuse, troublée de voir qu'il avait mis le doigt sur cette partie d'elle si vulnérable qu'elle essayait de cacher depuis toujours.

— Bonne nuit, monsieur, murmura-t-elle en le regardant avec douceur avant de sortir rapidement de l'auto et se diriger tout aussi vite vers son petit nid.

Le lendemain, l'humeur de John durant le trajet lui sembla tristement nostalgique.

— Y a-t-il quelque chose qui vous préoccupe dans le dossier ?

Il la regarda avec tendresse.

— Non, Catherine. Mais aujourd'hui votre auto sera prête, ce soir nous irons la récupérer et même si je suis content pour vous que ce souci soit réglé, je ne peux m'empêcher de penser que je ne ferai plus ce trajet avec vous.

Surprise par cette réponse à laquelle elle ne s'attendait pas, Catherine eut un petit rire léger avant de le rassurer:

— Oh, si c'est ça qui vous inquiète, ce n'est rien, croyez-moi ! Cette foutue bagnole tombe en panne de façon si régulière que je me demande parfois si le garagiste ne lui fait pas quelque faveur pour être sûr de revoir mon argent.

John se figea à ces mots et reprit avec un ton plus léger:

— Alors, je m'arrangerai moi-même pour qu'elle reste inutilisable et lui avec !

Après une journée de travail intense, John se présenta assez tôt devant elle.

— Catherine, on y va. Il faut aller chercher votre auto. Et non, en aucun cas, je ne veux être remboursé. On en a déjà suffisamment parlé. C'est un ordre !

Le garagiste, se dandinant d'un pied sur l'autre les accueillit avec respect et leur dit en quelques mots ce qu'il avait dû réparer.

— Tout est bien détaillé sur la facture que vous avez dû recevoir, monsieur.

— Je l'ai reçue en effet. Et comme tout m'a semblé correct, voici votre chèque. Comme par hasard, le montant de la facture qu'il avait reçue était bien inférieur à celui qu'il lui avait annoncé.

Le garagiste le remercia et se rendit à son bureau pour rédiger le reçu.

— Mon Dieu ! Que lui avez-vous fait ? Il n'a jamais été aussi poli envers moi ! demanda Catherine à voix basse.

John, avec un sourire, se pencha vers elle et dit sur le même ton:

— Je lui ai dit que j'allais lui prendre ses clés à molette.

Catherine eut un petit rire.

— Et ça lui a fait peur ?

— Quand je lui ai dit comment je comptais les utiliser sur lui, oui ! répondit John avec un clin d'œil et un sourire moqueur.

Catherine mit la main sur sa bouche pour atténuer son éclat de rire.

Une fois qu'elle eut récupéré ses clés, elle se tourna vers John.

— Voulez-vous m'accompagner chez moi une minute ? J'ai un cadeau pour vous.

Surpris et ému, John s'étonna:

— Un cadeau ?

— Oui, pour vous remercier de tous ces trajets que vous avez faits pour moi. Et je ne veux entendre aucune protestation ! Ceci est un ordre, monsieur, ajouta-t-elle avec un sourire espiègle.

Il se sentit pris d'un émoi très fort lorsqu'il pénétra chez elle. Le souvenir brûlant de son corps nu et de tout ce qu'il avait ressenti à ce moment le saisit d'un coup et son émotion grandit en la voyant s'activer dans son petit univers. Elle déposa ses affaires sur la table, attrapa le petit chat qui se frottait contre sa jambe avec un plaisir évident, l'embrassa en le câlinant longuement et s'approcha de John.

— Vous vous connaissez déjà mais je vous présente Ouistiti, surnommé Minou la plupart du temps. Il a l'air d'un jeune chat par sa taille mais il a déjà cinq ans. Il est comme moi, il est petit et il ne grandira plus.

John, attendri, sourit à cette remarque et caressa le chat qui se mit à ronronner de bonheur. Catherine le lui tendit et se dirigea vers le coin cuisine. Pendant qu'elle sortait des verres et une bouteille de rosé, John, caressant le chat dans ses bras, s'était approché de la grande table toujours aussi encombrée.

— Vous dessinez ?

— Oui et je peins aussi. Les tableaux sur les murs sont tous de moi.

Si John les avait remarqués à sa première visite et que plusieurs lui avaient plu tout de suite, il n'avait pas eu le temps de les examiner. Aussi, pendant que Catherine coupait quelques tranches d'un gâteau, il fit le tour des murs, gardant le petit chat dans ses bras, s'arrêtant longuement sur chacun. Un en particulier le saisit tant il reflétait de bien-être et d'évasion. Les yeux plongés dans le tableau, il dit d'un ton rêveur.

— J'adore la mer... et celui-ci, je pourrais le regarder à longueur de journée sans jamais m'en lasser, tellement il m'invite à être à cet endroit, à cet instant. C'est magnifique, Catherine ! Vous avez un talent incroyable ! En fait, vous êtes une femme incroyable ! ajouta-t-il en se tournant vers elle.

Penchée en avant, les avant-bras sur le comptoir, l'observant depuis un moment pour guetter sa réaction, elle eut un rire heureux.

— Je suis ravie qu'il vous plaise, celui-là en particulier, vous comprendrez pourquoi bientôt. Venez, dit-elle en se redressant. Elle prit les deux verres dans une main, l'assiette de gâteau dans l'autre et ajouta: Prenez la bouteille, s'il vous plait.

Il s'exécuta et elle se dirigea vers... sa chambre. Qu'elle traversa de son petit pas rapide et décidé jusqu'à une porte fenêtre qu'elle fit coulisser après avoir déposé l'assiette sur sa table de chevet. Reprenant l'assiette, elle se tourna vers lui et lorsqu'elle le vit figé à l'entrée de la chambre, son petit chat dans une main et la bouteille dans l'autre, elle sentit une bouffée de tendresse lui envahir le cœur.

— Je sais que ce n'est pas courant de traverser une chambre pour aller dans le jardin, mais ici c'est comme ça, dit-elle en souriant. Comme il mit un temps à réagir, elle fut prise d'un doute.

— Vous n'êtes pas venu jusqu'ici quand vous avez si généreusement nourri mon chat, n'est-ce pas ?

Son trouble évident et la panique qui traversa son regard un instant lui donnèrent sa réponse.

— Catherine, puis-je utiliser ma carte joker pour vous répondre après le procès ?

— Permission accordée, répondit-elle avec douceur. Venez.

Soulagé, il s'avança vers une terrasse, presque aussi grande que l'était son appartement et devant laquelle s'étendait un jardin très vaste qui s'ouvrait sur un immense

champ de maïs. Le jardin comportait plusieurs grands arbres et était magnifiquement décoré de plusieurs variétés de fleurs. Catherine avait aménagé divers petits coins intimes et accueillants. Sur la terrasse, un long et large banc recouvert de coussins colorés permettait des moments de lecture paisible. Abrisée par un parasol, une table servait pour dîner à l'extérieur et, elle aussi, était encombrée de feuilles à dessins, retenues par un galet, de crayons et de pastels. Accroché entre deux grands arbres, il aperçut un hamac aux couleurs vives et joyeuses et dans un autre coin deux fauteuils entouraient une petite table sur laquelle Catherine déposa les verres et l'assiette. Comme la maison était isolée et n'avait aucun voisinage, cette vaste étendue ouverte donnait un sentiment de liberté et d'espace qui faisait le plus grand bien.

— C'est magnifique !

— Oui, en effet, j'adore cet endroit et j'espère ne jamais en partir, enfin à moins d'en trouver un semblable. Dès que les beaux jours arrivent, je suis dehors en permanence. Elle lui prit la bouteille des mains de John, la posa sur la petite table et dit d'un ton complice :

— Venez voir.

Il déposa le petit chat par terre et la suivit vers un coin du jardin où il découvrit, surpris, une grande table tâchée de peintures de toutes les couleurs, derrière laquelle elle avait installé un solide paravent garni de tablettes sur lesquelles étaient déposées des boîtes remplies de tubes de peinture, de grands pots contenant des pinceaux de toutes tailles, de toiles vierges.

— C'est ici que j'aime peindre le plus.

En disant ça, il eut l'impression qu'elle lui révélait quelque chose comme un secret et il en ressentit une joie infinie.

— Vous partagez le jardin avec les propriétaires ?

— La propriétaire, Mme Carrier. C'est une dame âgée et seule. Elle est veuve depuis longtemps. Et oui, nous partageons ce jardin. On plante des fleurs et des légumes ensemble. Elle est adorable et on s'entend très bien toutes les deux. Je lui fais ses courses, des fois elle vient avec moi, d'autres fois non. Je l'accompagne chez le docteur quand je peux. Je lui fais son ménage aussi parce qu'elle a mal aux jambes souvent. Et elle me fait des tartes et de la confiture. En disant ces derniers mots, les yeux brillants, elle eut un sourire gourmand qui fit rire John.

— Elle n'a pas d'enfant ?

— Si, deux. Une fille et un garçon, mais ils habitent loin tous les deux. Allons, venez avant que le vin ne se réchauffe.

Il s'installa dans l'un des fauteuils, l'observant tendrement pendant qu'elle servait le rosé. Plus il la connaissait et plus elle l'émouvait et le désarçonnait tout à la fois, et plus il était épris d'elle. Ce qui le mettait dans un état de joie sans pareille et de bonheur infini mais également de terreur tout aussi grande. La peur qu'elle s'en aille, qu'il la perde à peine trouvée, déployant ses ailes de petit oiseau pour s'envoler loin de lui.

Elle lui tendit son verre, un instant interdite et troublée devant l'intensité de son regard sur elle. Elle leva son verre et dit solennellement, avant de se mettre à rire en même temps que lui :

— Aux vieilles bagnoles qui tombent tout le temps en panne et aux garagistes qui ont peur des clés à molette !

Toujours debout, elle fit tinter son verre contre le sien et but une gorgée de vin.

— Catherine, vous ne vous asseyez donc jamais ? demanda John en riant.

— Si, des fois. Un jour, quelqu'un a eu le malheur de me dire que rester debout faisait grandir, alors... mais c'était n'importe quoi, j'en suis la preuve vivante. Je vais chercher votre cadeau. En attendant, goûtez ce gâteau, je l'ai fait hier pour vous.

Et pendant qu'il avait toutes les peines du monde à se remettre de la vive émotion qui l'avait saisie à ces derniers mots, elle entra chez elle et en ressortit avec une toile assez grande qu'elle tenait contre elle pour ne pas qu'il la voit. Elle se planta devant lui.

— Je ne l'ai pas emballée car c'est du gaspillage de papier et je suis contre de toutes les façons. Elle lui tendit la toile tout en la retournant. C'est pour vous.

John, en découvrant la toile, eut un mal fou à se retenir de pleurer tant cette attention le bouleversait au plus profond de son être. Tout comme le tableau qui lui avait particulièrement plu, celui-ci représentait un rivage qui s'étendait à l'infini, une mer peu agitée aux nuances passant du bleu très foncé au bleu turquoise pâle, sous un ciel d'un bleu, qui avait la même couleur que ses yeux, dans lequel s'éparpillaient quelques petits et légers nuages blancs. Le tout avait une telle luminosité et une telle douceur qu'il lui faisait ressentir un bien-être immense, un

sentiment de paix et d'éternité. Tout comme elle et tout ce qu'elle représentait pour lui, sa peinture avait le don de l'apaiser et de le rendre profondément heureux. Incapable de parler, il resta longtemps à observer tous les détails, découvrant avec un sourire de petits coquillages ça et là sur le sable clair, quelques blés de mer derrière un rocher, quelques oiseaux au loin. Parcourant la plage des yeux, il finit par trouver un endroit et mit son doigt dessus.

— Je veux être ici, exactement ici, m'allonger sur le sable et rester là pour l'éternité...

Catherine eut un petit rire enfantin et, en levant les yeux vers elle, il fut ému de voir ses yeux brillants de bonheur comme si c'était elle qui recevait ce cadeau.

— Merci Catherine, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux et ému. C'est certainement le plus beau cadeau que j'ai jamais reçu. Celui qui me touche le plus.

Il prit sa main, y déposa un baiser plein de douceur et d'un geste tendre la retourna et en embrassa la paume de la même façon. Il sentit la main de Catherine tressaillir sous le trouble que lui procurait ce geste beaucoup plus intime. Pour ne pas l'embarrasser plus, il retira sa main lentement et se replongea dans son tableau.

Catherine en profita pour s'asseoir et but une gorgée de vin, le corps encore brûlant et secoué des frissons que ce baiser avait provoqué en elle.

— Vous ne signez pas vos tableaux ?

Catherine sourit et secoua la tête sans répondre.

— Pourquoi ?

— Parce que quand je peins, je ne suis pas seule. Il y a quelque chose avec moi, près de moi, un ange ou un esprit, je ne sais pas. L'esprit de la création peut-être. Et c'est lui qui me guide, qui m'élève très haut dans le rêve, dans le bonheur, c'est lui qui m'emporte très loin. C'est grâce à lui que je peux le faire. Alors de quel droit, je m'attribuerai la paternité d'un tableau quand je ne suis pas la seule à l'avoir réalisé ?

John sourit avec tendresse.

— C'est la première fois que j'entends ça et je dois avouer que ça reflète bien la beauté de votre âme.

Comme Catherine se sentait à nouveau remuée, elle demanda d'un ton léger pour changer de sujet :

— Avez-vous goûté au gâteau ?

— Non, je n'ai pas eu le temps, mais je vais y faire honneur. Il se leva, déposa le tableau sur la grande table, fit glisser doucement son doigt sur une des vagues et en se rasseyant, prit un morceau de gâteau. Il leva les sourcils, surpris.

— C'est délicieux, Catherine ! Décidément, vous êtes pleine de surprises et de talents cachés ! Il se figea soudain. Catherine, vous m'avez dit que vous avez fait ce gâteau hier. Ne me dites pas que vous avez peint ce tableau hier aussi ?

Catherine éclata d'un grand rire et répondit d'un ton espiègle, les yeux pétillants.

— Non, bien sûr que non ! Vous savez, en ce moment, il se prépare un gros procès et mon patron, qui est un vrai esclavagiste me fait travailler jour et nuit comme une bête. Quand aurais-je pu trouver le temps de le peindre ? Non, celui-là je l'ai peint il y a deux ans environ, c'est mon préféré.

— Votre préféré ? Vous me donnez en cadeau votre tableau préféré ?

Catherine hocha la tête sans répondre, souriant avec douceur.

Cette fois, ça en fut trop pour John qui sentit sa gorge se nouer. Il baissa les yeux, faisant tout son possible pour se contrôler. Catherine le vit serrer ses mâchoires et d'un geste brusque tourner la tête vers son épaule pour essuyer une larme. Elle aurait voulu, à cet instant, le prendre dans ses bras et le serrer contre elle, le rassurer, le consoler. Elle demanda doucement:

— Savez-vous où vous allez l'accrocher ?

Cette question donna à John le temps de se remettre et il était certain qu'elle la lui avait posée exprès.

— À vrai dire, ça va être dur à me décider. Je le veux dans ma chambre, dans mon salon, dans mon bureau. Vraiment, je ne sais pas encore. Je pense que je vais l'emmener partout avec moi !

À nouveau, Catherine eut ce petit rire heureux qui montrait sa joie de voir que son cadeau lui plaisait tant et il en fut ému.

John se leva, la regarda avec douceur.

— Je dois y aller, Catherine. J'ai une plaidoirie à préparer.

Catherine se leva à son tour pour le raccompagner.

— Je peux faire quelque chose ?

John secoua la tête en riant. Il fit un geste vers le jardin.

— Oui, vous pouvez profiter de votre si jolie oasis dans laquelle je me sens profondément honoré d'avoir été invité. Donc, vous n'avez rien d'autre à faire. Et c'est un ordre. Demain, on travaillera.

Il prit le tableau, s'approcha d'elle et avec douceur enlaça sa tête de sa grande main et déposa un tendre baiser sur son front.

— Merci, Catherine. Merci infiniment.

— Oh, attendez ! s'écria Catherine en entrant dans l'appartement. Elle découpa un énorme morceau de gâteau, le plaça dans une boîte et la lui tendit. Alors qu'il allait protester, elle lui dit:

— Je ne mangerai jamais tout ça toute seule et Mme Carrier est chez sa fille pour encore un moment. Alors, vous le prenez, vous le mangez et c'est un ordre ! Exécution !

Et John, tout en travaillant sur ce gros dossier, savoura le délicieux gâteau, s'interrompant souvent pour se perdre

dans la contemplation de ce tableau magnifique et le visage de Catherine qui semblait le suivre partout.

\*\*\*

John fit taire Catherine, qui protestait parce que d'autres dossiers attendaient ses propres services, en les déléguant à d'autres secrétaires et l'emmena dans la salle de conférence pour lui donner la charge la plus lourde, celle de rester à ses côtés pour affiner sa plaidoirie. Ses remarques pertinentes, ses questions innocentes et ses désapprobations aidèrent John bien plus qu'elle ne fut jamais capable de l'imaginer. Surtout par sa présence, surtout parce qu'elle était à ses côtés, près de lui et prête à tout affronter pour lui. Et ça, jamais il ne l'avait connu avant et son amour pour elle en grandit encore plus et avec une intensité qu'il avait le plus grand mal à maîtriser.

Il lui demanda ensuite de jouer le rôle de la partie adverse.

— Voyons, monsieur ! Comment voulez-vous que je fasse ça ? s'écria Catherine en riant. Je ne suis pas avocate, je ne sais pas ce que je dois dire !

— Catherine, essayez s'il vous plait. La dernière fois non plus, vous ne pensiez pas savoir comment faire n'est-ce-pas ? Et pourtant, vous avez fait un vrai miracle. Vous connaissez le dossier maintenant. Vous connaissez leurs arguments. S'il vous plait. Je vous laisse le temps de vous

préparer. Essayez de trouver mes failles. Je vais dans mon bureau, vous m'appellerez quand vous serez prête d'accord ?

Elle le regarda un instant, incrédule.

— Vous êtes vraiment un patron à part, vous savez ?  
D'accord, je vais essayer.

John eut un rire heureux.

— C'est sûrement parce que j'ai une secrétaire à part, aussi. Exceptionnellement à part.

Catherine se plongea dans la lecture de leurs procédures et de leurs demandes et essaya de trouver en quoi ils pouvaient argumenter contre John. Elle prenait des notes, soupirait, fronçait les sourcils et finalement se prit au jeu et commença à comprendre comment faire. Au bout de deux heures, excitée, elle l'appela dans l'interphone.

— Monsieur Raus, venez, je suis prête. Et il eut un sourire devant son ton autoritaire et décidé.

Alors, elle commença à lui poser des questions, certaines vicieuses et sournoises qui amenèrent un sourire respectueux de John. Il était adossé à la table et Catherine

marchait de long en large face à lui, en écoutant ses réponses. De temps en temps, elle pointait un doigt vers lui, exigeant une précision. Elle avait un petit air bagarreur, très petit roquet, qu'il trouvait adorable. Et elle était aussi impitoyable. Bien sûr, elle oubliait des tas de questions, mais elle avait centré son attention sur les sujets qui lui paraissaient les plus sensibles et lorsqu'en répondant à une question, John fut interrompu par un :

— Objection ! lancée d'une voix victorieuse, il blêmit.

— Quoi ?

Catherine agita une feuille, lui montra un passage et John poussa un soupir découragé. Elle s'inquiéta :

— C'est grave ?

— Non, pas vraiment, mais je l'ai laissé passer. En avez-vous trouvé d'autres ?

— Deux, si je ne me suis pas trompée.

Sur les deux autres, une était effectivement à problème, l'autre fut contournée par John qui lui indiqua ce qu'il allait répondre avec un sourire attendri.

— Catherine, je ne sais pas comment j'aurais réussi à me rendre au bout avec ce dossier sans vous. Il était

tellement chargé d'émotion pour moi que j'ai agi comme un débutant. Je vais étudier ça en détail avec Johanna. Encore une fois, vous me sauvez. Je ne sais pas comment je pourrai jamais vous remercier pour tout ça !

— Commencez par gagner, ce sera mon plus grand merci.

— Vous êtes un ange pour moi, vraiment. Dites-moi, ça ne vous a jamais tenté d'apprendre le droit ?

Catherine secoua la tête sans répondre.

— Pourquoi non ? Pourtant, je suis persuadé que vous seriez une excellente avocate. Vous avez tous les talents pour ça. Vous êtes patiente dans vos recherches, minutieuse, curieuse, passionnée aussi, je l'ai vu dans vos yeux et dans la façon dont vous vous êtes acharnée. Vous avez un excellent sens de la répartie, vous êtes fonceuse et bagarreuse. Je vous assure que vous seriez excellente.

— Premièrement parce que j'ai quitté l'école avant d'avoir mon diplôme. Il faudrait donc que je commence par finir mes études et pour arriver au bout, ça me prendrait beaucoup trop d'années. Et puis aussi et surtout, parce que les avocats ont rarement du temps libre. J'ai

assez travaillé pour eux pour le savoir. Et j'ai besoin de travailler moins pour faire ce qui me passionne.

— La peinture ? Le dessin ?

— Oui et aussi la lecture, l'écriture et beaucoup de choses que j'aime faire et comme je me connais, si j'étais avocate, je travaillerais jour et nuit.

John se mit à rire:

— Oui, je comprends et ça serait dommage de gâcher tout ce talent. Vraiment. Et, à propos, mon magnifique tableau est installé en face de mon lit. Je le regarde très longuement avant de dormir et lorsque je me réveille c'est la première image que je vois et ça me fait tellement de bien à chaque fois que je me sens plus léger. Vous savez m'apaiser, Catherine, et votre tableau me fait le même bienfait.

— C'est là que je l'avais accroché moi aussi, au-dessus de mon lit et pour les mêmes raisons. Vous ne l'aviez pas vu ?

— Non, répondit John spontanément, avant de se rendre compte qu'il s'était trahi.

— Je vous ai eu ! dit Catherine en riant doucement.

— Catherine, je...

— Après le procès. Ne vous en faites pas, je ne vous en veux pas. Au fait, quel est le nom de l'avocat qui vous a fait tant de bien ?

— André Rioux, pourquoi ?

Catherine leva un sourcil complice et une lueur combattive passa dans ses yeux lorsqu'elle dit d'un air espiègle.

— Parce que moi aussi je vais préparer ma défense.

John éclata de rire et juste avant qu'elle ne sorte, il lança :

— Je t'adore, Catherine !

Elle s'immobilisa puis sortit doucement sans se retourner.

Catherine fit une recherche approfondie sur André Rioux et plus, elle en apprenait sur lui et plus il la dégoûtait. Et plus, elle était décidée à lui faire ravalier l'humiliation qu'il avait fait subir à John. Issu d'une grande famille très fortunée, il représentait tout ce qu'elle détestait le plus. Arrogant, dédaigneux, sûr de lui grâce à son argent et la toute-puissance qu'il lui accordait, il avait

grand plaisir à écraser tout le monde, en particulier les personnes qui travaillaient pour lui, surtout les plus fragiles et les plus faibles.

Elle avait un plan en tête et plus elle y pensait et plus elle s'en délectait. Elle commença par appeler son ancien patron, parti à la retraite et l'obligeant ainsi à se replacer sur le marché du travail.

— Mini-Cat ! Comment vas-tu ? Je suis si content de t'entendre !

— Moi, aussi Me Leclerc ! Alors, comment se passe la retraite ?

— Oh, tu sais, c'est vraiment agréable ! Et Louise et moi, on a le temps pour faire toutes les choses qu'on rêvait de faire. On fait du bateau, on va pêcher souvent, bref on est vraiment heureux. Quelquefois, je m'ennuie d'aller plaider, mais bon... et puis aussi je m'ennuie de ma mini-Cat qui m'a fait autant enrager qu'elle m'a fait rire !

Catherine eut un rire heureux et attendri à ces mots.

— Moi aussi, Me Leclerc, je m'ennuie de vous mais vous savez j'ai maintenant un patron encore plus pénible et tout aussi adorable que vous !

— Ah oui ? Je suis ravi de l'entendre ! C'est qui ?

— Maître John Raus. Et en disant ces mots, Catherine se dit que John aurait été ravi de les entendre aussi, mais juste pour le plaisir de l'entendre rire encore et encore, elle ne lui donnerait pas cette satisfaction de sitôt.

— Oh ! John, je le connais bien sûr !

— Vous le connaissez ? Mais on n'a jamais eu de dossier avec ce bureau, non ?

— Non, Mini-Cat, tu as raison, mais c'est un ami de mon fils de longue date et je l'aimais bien, du temps qu'il venait à la maison. Le pauvre, il a passé des moments très douloureux. Il a déboulé un soir chez mon fils et il faisait peine à voir.

Catherine eut le cœur rempli de chagrin à la pensée de John à cet instant si douloureux de sa vie, lui qui était si gentil, si doux aussi. Et savoir que cet ami chez qui il avait atterri en cette journée de détresse était le fils de son ancien patron, la laissa un instant sans voix.

— Oui, je le sais, Me Leclerc, il m'a tout raconté et je vous appelle pour vous demander si vous pouvez m'aider, pour lui, justement.

— Il te l'a raconté ? Alors, c'est qu'il doit t'aimer beaucoup parce que tu sais, il a tout fait pour cacher et étouffer cette affaire. Mais, bien sûr, Mini-Cat, tu sais très bien que je ferai tout pour t'aider et lui aussi. Alors, dis-moi ?

— Je voudrais avoir votre opinion sur Me André Rioux, vous le connaissez ?

Georges Leclerc étouffa un juron qui fit sourire Catherine.

— Oui, oui, je le connais ce petit salopard prétentieux ! Et comment ! Une fois, il m'a flanqué une volée lors d'un procès. Je défendais l'une de ses ex employée qui avait porté plainte contre lui pour harcèlement et abus sexuel. Une pauvre petite, toute mignonne, timide et gentille comme tout. Je l'ai aidée et préparée comme j'ai pu, mais elle avait tellement peur de lui que lors de son interrogatoire, elle a craqué et elle a avoué avoir eu des relations sexuelles consentantes avec lui. Je savais que c'était faux, qu'elle n'avait jamais rien consenti avec lui et qu'il l'avait forcée, mais elle était tellement terrifiée que je n'ai pas réussi à la rassurer pour qu'elle aille jusqu'au bout. On a perdu et ce petit con se pavaneait comme un coq... Tiens-toi loin de lui, Mini-Cat. Cet homme est dangereux,

crois-moi. Si tu veux aider John, c'est bien, mais fais attention. D'accord ? Tu me promets ?

— Oui, Me Leclerc, je vous promets. Merci beaucoup, tout ce que vous m'avez dit confirme ce que j'ai déjà appris sur lui et plus j'en sais, et plus j'ai envie de l'étaler.

— Je m'en doute, ma petite Catherine et comme je te connais, c'est justement ça qui m'inquiète. Alors, fais attention. Ah ! j'oubliais ! Tu viens toujours pour notre anniversaire de mariage ?

— Oui, oui, soyez sûr que je viendrai et... si je demande à quelqu'un de m'accompagner, ça ne dérange pas ?

Georges eut un petit rire ravi et répondit avec la plus grande affection:

— Bien sûr que non ! Et si ce quelqu'un est John, j'en serai d'autant plus heureux. Prends soin de toi ma Mini-Cat et à bientôt.

Elle eut la confirmation de ce que Georges Leclerc lui avait dit en se faisant passer pour une jeune commis de bureau qui cherchait du travail et qui préférait travailler pour Me Rioux. La personne qu'elle eut au bout du fil baissa la voix et lui dit gentiment:

— Je vous assure, mademoiselle, que vous ne devriez jamais travailler pour lui, et encore moins si vous êtes jeune et jolie. Il y en a déjà cinq qui sont parties à cause de lui. Je ne peux pas vous dire tout ce qu'il s'est passé, mais je vous dis ça pour vous protéger, croyez-moi.

— Très bien, je vous remercie beaucoup madame, je vais chercher ailleurs.

Elle attrapa son petit chat qui se collait contre elle:

— Ouistiti, cet homme-là est sûrement le plus dégoûtant qui soit et j'en frémis à l'idée de le rencontrer, mais je vais lui faire bouffer ses couilles jusqu'à ce qu'il s'étouffe.

Le petit chat répondit par un miaulement heureux.

### CHAPITRE 3

C'était le premier jour du procès et tout était fin prêt. John et Catherine étaient arrivés très tôt au bureau, pour être sûrs de ne rien oublier.

— Catherine ? appela John d'une voix où perçait une angoisse alarmée. Il était dans son bureau et fouillait dans les étagères.

— Qu'y a-t-il ?

— Il faut que je retourne chez moi, je ne trouve pas ma toge. Pourtant, j'étais sûr de l'avoir laissée là.

Catherine eut un petit rire.

— Ah oui, c'est vrai ! J'avais oublié de la sortir. Elle est ici. Et elle ouvrit un placard où était suspendue sa toge, parfaitement repassée.

— Mais...

— En cherchant un document, je l'ai trouvée, il y a deux jours, roulée en boule et toute froissée. Alors je l'ai emmenée chez moi, je l'ai lavée et repassée. Vous ne pouviez pas vous présenter devant ces chacals habillé comme un avocaillon de service, non ?

John la regarda un instant, interdit, puis, trop ému pour parler, l'enlaça doucement de ses grands bras et déposa un baiser rempli d'amour sur ses cheveux. Et quand Catherine répondit à son étreinte en entourant ses bras tendrement autour de lui, le serrant contre elle, il fut l'homme le plus heureux du monde. Elle se redressa et lui dit :

— Allez ! Au combat, monsieur ! C'est vous le plus fort et vous allez leur mettre la pâtée !

— Oui, avec vous à mes côtés, c'est sûr et certain ! Merci, adorable Catherine ! répondit John avec un grand sourire plein de tendresse.

Alors qu'elle marchait vers la porte d'un pas ferme et rapide, il l'interpella :

— Catherine ? À partir de maintenant, il y a un nouveau règlement ici. Les pantalons seront interdits pour ma secrétaire et seules les jupes et les robes seront autorisées, à la taille exacte qu'elles ont en ce moment. Pour l'instant, du moins...

Catherine se retourna en riant.

— Ça, c'est ma défense à moi !

Elle était vêtue d'une jupe étroite, descendant jusqu'au dessus du genou, moulant étroitement son corps, faisant rebondir ses petites fesses rondes, d'un chemisier de soie décolleté suffisamment pour être décent mais aussi suffisamment pour faire paraître la naissance de ses seins. Un tailleur très ajusté sur sa taille fine et des escarpins à talons un peu plus haut que ceux qu'elle portait habituellement lui conférait une allure très sensuelle et en même temps d'une grande élégance. Elle avait noué ses longs cheveux bruns en un petit chignon retenu par une pince, révélant sa nuque fine et gracieuse et maquillée légèrement ses yeux, rendant ce bleu si doux encore plus intense. Même si elle était toujours bien habillée au bureau, elle avait habituellement une allure plus décontractée et personne ne l'avait encore vue vêtue de la sorte.

Quand il l'avait vue, John était resté muet un long moment avant de lui adresser une œillade remplie d'admiration. Elle avait souri d'un air complice, comme si elle était fière d'un mauvais coup qu'il ne comprenait pas encore.

En sortant du bureau, chacun avec une mallette, celle de John plus grosse contenant tout le dossier et celle de Catherine contenant la nouvelle jurisprudence, Solange et

Johanna, qui étaient arrivées plus tôt pour les aider, au besoin, les saluèrent avec des encouragements et des remarques d'admiration pour leurs tenues soignées et imposantes.

— Bonne chance, John ! On est avec vous ! Tu vas gagner ! clama Johanna d'un air victorieux.

— Avec mon petit bouclier, oui c'est certain ! répliqua John en riant.

Et tandis qu'ils sortaient tous les deux, Solange dit avec douceur:

— Je l'aime tellement, cette petite Catherine...

— Moi aussi, énormément. Et avec elle, John a trouvé quelqu'un à sa hauteur.

Solange éclata de rire.

— À sa hauteur... oui si on peut dire...

Car même avec ses hauts talons aiguilles, Catherine arrivait à peine à la poitrine de John.

Arrivés dans le couloir qui menait à la salle d'audience, ils croisèrent plusieurs confrères de John qui les salua

cordialement et à qui il présenta Catherine avec le plus profond respect.

Le long couloir était encombré d'avocats, certains avec leurs clients, parlant entre eux en attendant que s'ouvrent les salles d'audience.

Catherine qui observait attentivement, aperçut André Rioux, plus loin en avant, parlant à ses deux confrères. Elle contourna John et vint se placer de l'autre côté pour se mettre entre lui et Rioux. Tout en marchant, John lui adressa un sourire, ne comprenant pas ce qu'elle faisait mais quand il vit Rioux, il comprit et regarda Catherine d'un air amusé. En passant devant lui, il se força au calme pendant que ses mâchoires se serraient et, regardant droit devant lui, il ne vit pas Catherine lancer un regard aguicheur à Rioux, le dévisageant comme s'il était le plus bel homme au monde. Celui-ci la regarda de haut en bas et quand elle vit qu'elle était avec John, demanda d'une voix forte pour être sûr d'être entendu de tous.

— Hey, John ! C'est ta nouvelle secrétaire ? Tu nous présentes pas ?

Les conversations s'arrêtèrent aussitôt.

John se figea mais en sentant la main de Catherine sur son bras lui enjoignant de continuer à marcher, il se ressaisit et eut un rire étouffé lorsque celle-ci lança par dessus son épaule :

— Le jour où je serai présentée à un cloporte de votre espèce, Rioux, tâchez d'avoir un costume de rechange parce que c'est sûr que je vais dégueuler abondamment sur la toge que vous ne méritez pas de porter !

Plusieurs éclats de rires fusèrent parmi les nombreux témoins de cette scène. Rioux, fou de rage d'être ainsi insulté en public, argua méchamment, d'une voix pleine de mépris.

— Oh... mais c'est qu'il aboie le petit nabot !! C'est ton garde du corps, John ? T'as rien trouvé de plus grand que cette naine ?

Seuls les rires discrets de ses deux confrères répondirent à ces remarques.

John se figea, fou de rage, et Catherine, d'une caresse très douce sur son bras, lui ordonna de ne pas intervenir.

Il baissa les yeux vers elle et il demeura interdit devant sa métamorphose. Le bleu clair de ses yeux s'était assombri d'une lueur bleue marine, presque noire, avec

une colère qu'il ne lui avait jamais vue. Elle déposa sa mallette sans plier ses genoux, faisant saillir un instant ses petites fesses bombées aux yeux de Rioux. Elle se redressa et elle chuchota alors ces mots, prononcés avec une telle provocation arrogante d'un petit voyou cherchant la bagarre, que John en resta pantois :

— Mate un peu ça, John ! Et profite du spectacle ! Elle lui fit un clin d'œil complice et se retourna d'un coup.

Elle marcha alors très lentement vers Rioux, se déhanchant d'une manière si délicieusement sensuelle tout en restant très distinguée qu'elle mit tous les hommes présents dans un état second. Elle se planta devant Rioux et d'une manière provocante, faisant onduler son corps elle fit remonter sa jupe sur ses jambes presque jusqu'en haut de ses cuisses, tout en le regardant comme s'il venait de lui faire l'amour de la plus belle façon et quand elle sentit sa garde s'abaisser et qu'elle le vit esquisser un sourire salace et vicieux, elle le laissa s'avancer et poser la main sur son bras. Alors, elle plaça très vite ses deux mains sur ses épaules pour prendre appui tandis que, de son genou, elle lui envoyait le plus brutal des coups dans son entrejambe, avant de le repousser violemment. Elle dit alors d'une voix glaciale :

— Je ne suis pas un nabot ! Je ne suis pas une naine !

Elle se recula rapidement, replaça sa jupe d'un geste vif et tandis que Rioux, les yeux agrandis, la bouche ouverte, plié en deux de douleur, les deux mains sur son entrejambe, essayait de reprendre son souffle, Catherine susurra d'une voix faussement compatissante:

— Oh... mais je vous ai fait mal ? C'est étrange pourtant, je n'ai senti que du mou là dessous...

C'est alors que retentirent de grands éclats de rire et plusieurs applaudissements parmi les avocats présents dans le couloir. Seuls les confrères de Rioux se retinrent, essayant de le réconforter et de l'aider à reprendre contenance.

Catherine se tourna vers ce public improvisé, les salua d'un gracieux mouvement de tête, avant de se retourner et de marcher de son habituel petit pas rapide et décidé vers John qui avait du mal à reprendre son souffle après le fourire qui l'avait saisi. Souriante et heureuse d'avoir réparé en partie l'humiliation qui lui avait été infligée, elle ramassa sa mallette et dit avec douceur:

— On y va monsieur ?

— Oui, Catherine, avec vous j'irai au bout du monde !

Ils furent les premiers arrivés et préparèrent les documents soigneusement classés. John se tourna vers elle, la regarda tendrement.

— Si j'avais su que vous étiez capable de faire ça, je ne me serais jamais risqué à vous traiter de petit roquet, dit-il d'un air gentiment moqueur où perçait le plus grand respect.

— Petit roquet, c'est pas pareil, mais depuis mon enfance, je me suis souvent fait moquer de moi à cause de ma taille et quelquefois de façon très blessante, alors j'ai appris à me défendre et à leur montrer que petite ou pas, je pouvais les faire plier en deux. Et de toute façon, vous, c'est pas pareil.

Cette petite phrase qui en disait pourtant beaucoup émut John qui prit sa main et l'embrassa avec douceur.

— Vous êtes une grande dame, Catherine et le premier qui vous fera du mal, je lui ferai avaler mon code civil en entier avant de le tabasser jusqu'à son dernier souffle.

— Avec une clé à mollette ?

— Avec tout ce qui me tombera sous la main, mais soyez sûre que je ne laisserai personne vous blesser à nouveau.

La salle d'audience se remplit peu à peu. Et lorsque Rioux et ses confrères entrèrent, Catherine sentit la main de John presser la sienne pour la protéger. En voyant Rioux se diriger d'un pas hargneux vers eux, Catherine ordonna à John d'une voix autoritaire:

— Ne dites rien, monsieur.

Rioux se planta devant elle, le visage congestionné de colère et les yeux remplis de haine. Il pointa un doigt menaçant.

— Vous ! Je vais vous actionner pour coups et blessures !

Catherine eut un petit rire spontané qui le mit encore plus en rage.

— Et moi, je plaiderai la légitime défense. Vous étiez prêt à me sauter dessus et vous avez posé la main sur moi en premier. J'ai plusieurs témoins pour le confirmer.

Rioux, bouillant de rage, ne sachant quoi répondre, lança avant de rebrousser chemin :

— Salope !

— Cloporte ! répondit Catherine d'une voix douce et calme en souriant. Elle croisa le regard de John qui tentait

tant bien que mal de se retenir de rire et son regard était si rempli d'amour qu'il la troubla profondément. Mais quand, plus tard elle croisa de nouveau le regard haineux de Rioux fixé sur elle, elle sentit la peur l'envahir et fit les plus grands efforts pour ne pas le laisser paraître.

Le juge arriva enfin et le procès put commencer avec l'interrogatoire d'un premier expert. Catherine écoutait avec attention et quand John jeta un regard vers elle, il sourit devant son air concentré qui ne ratait rien de tout ce qui se disait.

Cette première journée, l'audience fut ajournée au milieu de l'après-midi et, alors qu'ils marchaient tous deux vers l'auto de John, ce dernier éclata de rire alors que Catherine le bombardait de questions sur la suite du procès. Il passa tendrement un bras autour de ses épaules.

— Catherine, pitié ! J'ai la tête pleine en ce moment, je répondrai à vos questions plus tard, d'accord ?

Arrivés au bureau, John s'enferma dans le sien et prit le temps de faire un premier bilan, consultant ses notes puis, il appela Catherine et, une fois assise devant lui, il l'informa de la suite.

— Demain, mon client sera interrogé. Il est bien préparé mais je le rencontre ce soir, pour le rassurer surtout. Il n'a jamais été témoin et ça le stresse beaucoup.

— Allez-vous devoir interroger votre ex beau-père aussi ?

— Je ne sais pas. Comme c'est son entreprise qui est impliquée et non lui personnellement, ils peuvent faire appel à un représentant. Mais peut-être que Rioux va le faire comparaître exprès pour tenter de m'impressionner et m'affaiblir. Il eut un petit rire. S'il savait, au contraire, combien ça me plairait ! Je pourrais le torturer longtemps de mes questions.

— J'espère aussi qu'il le fera. Vous pourrez au moins réparer une partie du mal qu'il vous a fait.

John l'observa longuement avant de dire :

— Vous savez, Catherine, quand mon client m'a apporté la poursuite qu'il avait reçue et que j'ai vu qu'il s'agissait de lui et quand j'ai vu qui le représentait, ma première réaction a été de le refuser et le référer à quelqu'un d'autre. Je ne voulais pas replonger dans ce passé si douloureux pour moi. Mais après, je me suis dit que ça serait justement une bonne occasion de réparer tout

ça, comme vous le dites, et je m'y suis jeté à corps perdu, mais j'étais tellement débordé d'émotions en même temps que j'ai tout fait de travers. Et puis, vous êtes arrivée et vous avez tout changé. Et maintenant, je peux vous dire que même si c'est sûr et certain que je mettrai ma dernière énergie à aider mon client et que je perde malgré tout, cette défaite n'aura plus aucun impact sur moi. Plus aucun impact émotionnel, je veux dire. Parce que vous avez tout changé.

Catherine, profondément émue par ce que ces mots énonçaient sans le dire, s'avança vers le bureau, y déposa ses avant-bras, les mains jointes en avant, et se pencha vers lui, son regard rivé au sien, l'obligeant à ne pas renoncer:

— Je comprends que tout ça soit très lourd pour vous mais ne les laissez pas gagner et si vous ne le faites plus pour réparer le mal qui vous a été fait, alors, faites-le pour moi. Mais ne les laissez pas gagner, s'il vous plait. Il faut que quelqu'un leur montre le respect une fois pour toutes et c'est vous qui le ferez. Il faut qu'ils sachent qu'il y a une vraie justice et qu'elle est valable et valide pour tout le monde, même et surtout pour eux, aussi puissants et aussi riches soient-ils. Vous avez tous les atouts en mains et vous savez que vous pouvez gagner. Alors, s'il vous plait,

faites-le pour moi. Je ne veux pas vous ajouter une pression supplémentaire, croyez-moi. Surtout pas, loin de là, mais je sais que vous pouvez le faire et je veux que vous le fassiez. Parce que s'il y a une chose que je déteste plus que tout, c'est le mal qui est infligé par ces gens-là à des plus faibles qui ne peuvent pas se défendre. Pour atténuer la gravité de ses propos, elle ajouta d'un ton plus léger avec un doux sourire : Et ceci est un ordre, monsieur.

John prit ses deux mains dans les siennes, les retourna, et les colla contre sa bouche, embrassant ses paumes l'une après l'autre, d'un baiser si doux et si plein d'amour que Catherine ne put résister et en profita pour glisser ses deux mains sur son visage qu'elle effleura tendrement avant de se redresser en disant :

— Je dois y aller. J'ai un petit chat qui doit avoir très faim en ce moment et il n'a pas d'ange gardien pour le nourrir généreusement comme il l'a déjà été.

— Il a beaucoup de chance cet adorable minou. Et moi encore plus. Merci Catherine. Je le ferai, soyez-en sûre. Je le ferai pour vous, pour moi ... mais je le ferai surtout pour nous.

Et ce "nous" dit avec tant d'amour et de douceur résonna dans le cœur de Catherine comme la plus belle des déclarations d'amour.

Le lendemain, ils retrouvèrent le client de John, Paul Rivard, président de la compagnie Newcastle et se rendirent à la cafétéria prendre un café en attendant que commence l'audience.

Catherine pouvait sentir la tension de Paul, tant il était nerveux. Elle sortit de son sac à main un petit sachet dont elle fit tomber le contenu dans un verre d'eau, elle le fit dissoudre en le remuant et le tendit à Paul.

— Tenez, monsieur Rivard. Ce n'est pas un médicament, seulement un peu de sucre et quelques gouttes d'extrait de menthe, mais c'est très efficace pour se détendre, je vous l'assure. Ça va vous faire du bien.

Il la regarda un instant, indécis puis, avec un sourire de remerciement, but son verre.

Un avocat s'arrêta à leur table pour saluer John et, avec un sourire amusé, dit à Catherine, d'un ton admiratif :

— Mes respects, madame, j'étais là hier et je peux vous assurer que j'ai jubilé. Ce petit salopard ne méritait pas mieux. Vous avez beaucoup d'admirateurs, vous savez,

qui sont aussi contents que moi et pour les mêmes raisons. En fait, on ne parle plus que de ça ici et ceux qui n'étaient pas là ont hâte de voir qui est ce petit bout de femme qui a réussi à lui faire boucler sa grande gueule. Excusez mon langage, mais il ne mérite pas mieux, ajouta-t-il avant de les saluer et de s'éloigner en souriant.

Catherine eut un petit rire joyeux et ravi et, à Paul qui écoutait sans comprendre, John relata la rencontre tumultueuse de Catherine et Rioux. Paul, les yeux grands ouverts, incrédule, la regarda un moment avant d'éclater d'un grand rire qui lui fut le plus grand bien. Quand il se fut calmé, essuyant ses yeux, Catherine lui dit:

— Alors, vous voyez monsieur Rivard. Si moi, qui fais moins que la moitié de votre taille et le tiers de votre poids, j'ai pu faire ça, vous n'avez aucune raison de le craindre, même s'il cherche à vous impressionner.

Paul la regarda avec affection.

— Merci, Catherine. Ne serait-ce que par respect pour votre courage, je vais faire de mon mieux, je vous le promets.

Catherine eut un grand sourire de satisfaction et John vit briller dans ces yeux cette lueur combattive de petit

roquet bagarreur qui l'amusait autant qu'elle l'émouvait. Quand elle croisa son regard, Catherine baissa les yeux vers son café, troublée de tout ce qu'il lui disait sans parler.

John et Catherine s'étaient entendus pour ignorer complètement Rioux et toute remarque qu'il pourrait faire. Aussi, lorsqu'ils passèrent devant la table où il était déjà installé avec ses confrères, et qu'il lança méchamment:

— Tiens, c'est la petite pute qui remonte ses jupes en public... Son insulte ne trouvant aucun écho, il se sentit plutôt ridicule, ce qui augmenta encore sa rage haineuse envers elle. Ses confrères, gênés, se plongèrent dans leurs papiers sans rien dire.

John interrogea longuement son client et tandis qu'il parlait, calme et posé, il croisa quelquefois le regard de Catherine posé sur lui rêveusement et avec tant de douceur qu'il en ressentit un bonheur profond. Rioux s'objecta plusieurs fois, mais le juge réfuta ses objections à la plus grande jubilation de Catherine. Elle sentait quelquefois son regard menaçant sur elle et pas une fois, elle ne regarda dans sa direction, l'ignorant avec un mépris évident. Et surtout, parce que cet homme-là lui faisait réellement peur.

Quand John eut terminé et que Rioux se leva d'un mouvement brusque, Catherine croisa le regard de Paul et, avec un sourire, elle lui fit un signe de tête encourageant.

Marchant autour de lui comme un félin autour de sa proie, Rioux commença son interrogatoire avec des questions posées souvent de manière agressive, cherchant à l'impressionner mais Paul répondit d'une manière calme et concise comme John lui avait dit de le faire. John s'objecta souvent et ses objections furent toutes accordées par le juge, de plus en plus impatient devant l'attitude de Rioux qui posait de multiples questions, tournant autour du pot, dans le seul but de venir à bout de la patience de Paul.

À l'une de ces questions sans fondement et sans rapport avec le dossier qui impliquait l'intégrité de son client, John en tonnant:

— Objection, votre Honneur ! d'une voix exaspérée, entendit en même temps la main de Catherine frapper violemment la table d'un geste rageur et spontané, main qu'elle retira aussitôt pour la poser sur sa jambe, se souvenant qu'elle était dans un tribunal et qu'elle n'était pas avocate. Mais le bruit, couvert par la voix forte de

John, passa inaperçu pour tout le monde sauf pour John qui se retenait pour ne pas rire.

— Objection accordée ! Où voulez-vous en venir Me Rioux ? demanda le juge d'une voix sèche, où perçait son exaspération.

Et tandis que Rioux bafouillait en relisant son document, John posa sa main sur celle de Catherine et chuchota avec un grand sourire :

— Jamais je n'ai eu autant de plaisir à plaider qu'en ce moment, Catherine ! Merci ! Je pense que je vais vous emmener tout le temps maintenant.

L'interrogatoire se poursuivit et cette fois, Rioux posa ses questions de manière claire et il libéra rapidement le témoin. Le juge suspendit l'audience pour deux heures, le temps pour tout le monde de se restaurer. Paul, soulagé, tourna ses yeux vers eux et John ne put s'empêcher de rire en voyant Catherine lever son pouce vers lui en un geste de victoire et de félicitations.

En sortant de la salle d'audience, Paul leur dit à voix basse:

— Vous savez, je me suis maintes fois retenu de lui demander pourquoi c'était si mou en dessous et à chaque

fois que je me sentais mal à l'aise de ses questions, je pensais à ça et j'avais tout le mal du monde à ne pas rire.

Catherine éclata d'un rire spontané si clair qu'il résonna dans le grand hall, avant qu'elle ne mette une main sur sa bouche pour l'atténuer tandis que John en riant autant, les entraînait vers la sortie.

En bas des marches, Paul lui serra vigoureusement la main, le remerciant avec effusion. Se tournant vers Catherine il prit la main qu'elle lui tendait et, au lieu de la serrer, y déposa un baiser plein d'affection.

— Merci, Catherine. Grâce à vous, cette journée que j'appréhendais tant aura été un vrai moment de plaisir !

— Je te tiens au courant pour la suite, Paul ! lança John alors que son client se dirigeait vers son auto. Il se tourna vers Catherine. Je n'ai pas très envie d'aller m'enfermer dans un restaurant. Ça vous dirait de manger un sandwich dans le parc et d'aller marcher un peu ?

— Oh oui ! Ça me permettra de chasser de mon esprit les images de ce cloporte gluant. Il est tellement écœurant cet homme-là !

Et tout en marchant, Catherine l'informa de toutes les informations dégoûtantes qu'elle avait pu glaner sur lui.

Quand elle lui parla de ce que Me Leclerc lui avait dit, il l'interrompit, surpris:

— Leclerc ? Georges Leclerc ? Vous le connaissez ?

— Bien sûr que je le connais ! J'ai travaillé avec lui pendant plus de dix ans, juste avant qu'il ne prenne sa retraite. Vous ne l'avez pas vu dans mon cv ?

— J'avoue que je n'ai pas eu le temps de le regarder. À peine arrivé, un petit roquet furieux a déboulé sur moi et comme son travail était plus qu'excellent, je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

— Et bien, je vous suggère de le lire quand vous aurez le temps, parce que Me Leclerc m'a rédigé une lettre de recommandation qui est particulièrement belle et émouvante.

— Pourquoi lui, vous l'appellez Maître et pas moi ?

Elle répondit à son sourire moqueur par un sourire espiègle et un regard provocant:

— Parce que lui, ce n'est pas vous !

Et tandis que John riait en secouant la tête, elle en profita pour ajouter:

— À propos, Me Leclerc organise une réception pour son anniversaire de mariage et il m'a invitée. Elle se tut, hésitante et timide d'un coup. Accepteriez-vous de m'y accompagner ?

— Rien ne saurait me faire plus plaisir, Catherine, répondit John, ravi, avec un regard plein de tendresse.

Il consulta sa montre.

— Bon, il est temps d'y retourner. Cet après-midi, c'est le témoignage de l'expert de la partie adverse. Ça risque d'être long et ennuyeux pour vous. Préférez-vous retourner au bureau ?

— Non, je reste avec vous, répondit aussitôt Catherine et cette rapidité dans sa réponse remplit le cœur de John de bonheur. Et puis, je me doutais que ça pouvait être ennuyeux, alors j'ai apporté ça, dit-elle en sortant un petit carnet à dessin de son sac à main. J'ai le droit de dessiner au Tribunal ?

En riant, John répondit:

— Oui, Catherine, vous, vous avez le droit. C'est l'avantage de ne pas être avocate, n'est-ce-pas ?

Et tandis que John interrogeait l'expert longuement, Catherine, avec un sourire amusé, se mit à caricaturer Rioux et chacun de ses confrères de diverses façons. Et plus elle avançait dans ses dessins et plus elle s'amusait, perdue dans son monde, oubliant où elle était, si bien qu'à un moment où tout était silencieux, elle ne put s'empêcher de rire, avant de se reprendre, catastrophée, les joues écarlates, regardant le juge d'un air craintif en se mordant la lèvre, comme une enfant indisciplinée surprise par son professeur, à faire des bêtises. Et John, à ce moment, eut toutes les peines du monde à ne pas courir vers elle et la prendre dans ses bras.

Le juge lui jeta un regard amusé par-dessus ses lunettes et esquissa un léger sourire avant de rappeler John à l'ordre:

— Me Raus, vous pouvez continuer.

John vit Catherine pousser un grand soupir de soulagement et baisser les yeux vers son carnet avant d'en tourner rapidement les pages pour ne plus voir les dessins qui la faisaient tant rire. Avec un sourire attendri, il reprit son interrogatoire.

Elle commença alors à dessiner une forêt d'arbres divers à travers lesquels sinuait un sentier, parsemé de

petits cailloux, de fleurs, de feuilles et de brindilles. Encore une fois, elle avait oublié où elle était et son crayon allait et venait, ou semblait interrompre son mouvement alors qu'elle dessinait des détails minuscules. Et lorsque John tourna les yeux vers elle, il fut tellement bouleversé par la beauté et la douceur de son visage, de ses yeux perdus dans le rêve, de la voir ainsi abandonnée, emportée complètement par ce monde imaginaire où elle venait de plonger, qu'il interrompit sa phrase subitement.

— Me Raus ? s'étonna le juge.

Catherine leva les yeux aussitôt, croisa le regard de John et, en lui souriant, lui permit de se reprendre et de continuer son travail.

Lorsqu'il eut fini d'interroger l'expert et que Rioux prit la relève, il s'assit près de Catherine qui avait fermé son carnet. Il souleva discrètement la page cartonnée et en voyant la première caricature de Rioux ne put réfréner un gloussement qui passa inaperçu mais quand Catherine, inquiète, leva un regard affolé vers le juge, elle croisa de nouveau son regard amusé. Elle ferma le carnet et le plaça dans son sac. Elle murmura à John :

— Je suis vraiment désolée pour tout à l'heure.

— Ce n'est rien, Catherine, c'était seulement adorable, la rassura-t-il gentiment sur le même ton de voix.

Cette journée interminable s'acheva enfin sur le coup de marteau du juge qui leva l'audience et reporta la suite de l'interrogatoire au lendemain. John prenait des notes tandis que la salle se vidait et ils se retrouvèrent seuls. Catherine sursauta soudain, un détail qu'elle avait entendu lui revenait clairement. Elle dit à voix basse :

— Monsieur, l'expert, il a menti !

John leva les yeux vers elle, debout près de la table, et il eut un sourire admiratif et amusé.

— Vous le saviez ?

— Oui, Catherine. Il avait un ton espiègle.

— Mais, alors, pourquoi... Ah, je comprends, c'est une stratégie, n'est-ce pas ?

— Oui, Catherine, dit-il sur le même ton.

— Donc, vous allez le contre-interroger ?

— Oui, Catherine, redit-il en se retenant de rire.

— Mais avant, vous allez le laisser mentir encore plus et comme ça, sa crédibilité n'aura plus guère de valeur pour le juge, c'est ça ?

— Oui, Catherine, en riant cette fois. Vous êtes incroyable ! Je comprends pourquoi vous ne voulez pas être avocate, mais je vous assure que vous en seriez une excellente et j'adorerais vous avoir comme associée. Mais, au fait, comment avez-vous pu remarquer ça ? Vous étiez en train de dessiner.

Catherine eut un petit rire.

— Oh, vous savez, j'étais quand-même attentive. Enfin, à certains moments.

— Et je peux voir vos chefs d'œuvre ?

— Oui ! ! dit-elle en souriant, excitée comme si elle allait confier un mauvais coup à son meilleur ami.

En les voyant, John se mit à rire et plus il tournait les pages et plus il riait fort, et les yeux qu'il levait vers elle de temps en temps d'un air complice étaient si remplis d'une joie enfantine que Catherine en ressentit une tendresse immense lui étreindre le cœur.

— Vous êtes incroyable, Catherine, incroyablement douée. Il tourna les autres pages pour trouver le dessin de la forêt et se perdit un instant dans sa contemplation. Et lorsqu'il parla en levant les yeux vers elle, sa voix et son regard étaient empreints d'une telle douceur et d'un tel amour que Catherine en fut saisie et bouleversée, tout autant que par les mots qu'il prononça :

— Vous êtes magnifique, Catherine, quand vous dessinez. Vous êtes magnifique tout le temps, mais quand vous dessinez, vous le faites avec une telle grâce et un tel abandon que voir vos yeux et votre visage rayonner aussi intensément qu'il semble qu'une aura vous entoure, c'est la plus belle image que j'ai vue de toute ma vie ! Et cette beauté, vous la mettez dans vos œuvres et elle en ressort toute aussi lumineuse. Maintenant, quand je me perdrai dans mon tableau de rêve, il y aura pour moi cette image si belle et si touchante que j'ai eue de vous aujourd'hui.

Catherine baissa les yeux en rougissant tant elle était touchée.

— Merci, monsieur, merci beaucoup, murmura-t-elle.

\*\*\*

Le lendemain, Rioux poursuivit l'interrogatoire de l'expert et l'acheva d'un air satisfait qui changea brusquement lorsque John demanda au juge l'autorisation de le contre-interroger.

Calmement, patiemment, le regard froid et dur, il posa des questions précises et démolit une à une les affirmations de l'expert sur lesquelles il avait menti ou omis de dévoiler certaines choses. De plus en plus pâle, celui-ci se mit à bafouiller.

— Je n'ai plus d'autres questions, votre Honneur, déclara John et Catherine était si contente et si fière de lui qu'elle se retint de justesse de l'applaudir.

Le juge d'un geste vif fit signe au témoin de sortir et demanda à Rioux d'annoncer son témoin suivant.

Ce dernier, plus arrogant que jamais sema la surprise lorsqu'il annonça d'un ton provocant et mielleux, en regardant John d'un air de satisfaction si méchant que Catherine se retint à grand-peine de ne pas sauter sur lui et lui arracher les yeux.

— J'appelle à la barre madame Sophie Carrington.

Catherine vit John se raidir, ses mâchoires se serrer, son regard se rembrunir et se durcir. Discrètement, elle

effleura son bras d'une caresse et il saisit sa main, la posa sur la table aux yeux de tous et ne la lâcha plus, la serrant fortement comme pour l'empêcher de partir. Catherine vit alors une grande femme, vêtue avec élégance, s'avancer et s'asseoir avec grâce. Elle était très belle et avait une posture digne. John ne la regarda pas une seule fois, les yeux rivés sur son bureau. Alors que Rioux allait parler, il regarda le juge et lança d'un ton glacial:

— Objection, votre Honneur !

Le juge demanda, surpris:

— Et sur quoi vous objectez-vous, Me Raus ?

— Sur la comparution de ce témoin, votre Honneur. Le témoin travaille dans la compagnie Carrington depuis moins de deux ans, soit une date de beaucoup plus récente que celle où se sont déroulés les faits qui sont reprochés à mon client dans ce dossier. Donc, à moins que la partie adverse ne fasse état de faits nouveaux, je ne vois pas en quoi le témoignage de cette personne a une quelconque importance dans cette affaire et je m'objecte à cette comparution.

Le juge interrogea Sophie sur la date exacte où elle avait commencé à travailler dans cette compagnie. Il se tourna ensuite vers Rioux :

— Me Rioux, ce témoignage va-t-il apporter des faits nouveaux dans ce dossier ?

— Eh bien, en fait, monsieur le juge, le passé de ce témoin...

— Je vous ai posé une question claire, Me Rioux ! Répondez !

— Non, votre Honneur, mais je maintiens que...

Le coup de marteau du juge l'interrompit.

— Objection accordée !

Il se tourna vers Sophie.

— Vous pouvez disposer, madame Carrington. Avant de se lever et de lancer d'un ton froid :

— Veuillez me suivre dans mon bureau, Me Rioux !

Catherine vit Sophie se lever et jeter un regard à John qui l'ignora, les yeux fixés droit devant lui, elle vit alors sa main qui serrait celle de Catherine et croisa le regard de cette dernière rivé sur elle. D'un geste hautain du menton,

elle se détourna et marcha vers la sortie. Ce n'est que lorsque le bruit de ses talons disparut que John se détendit enfin, en poussant un soupir.

— Monsieur...

Son regard noir se radoucit aussitôt en se tournant vers elle.

— Vous m'écrasez les doigts, murmura Catherine avec un sourire.

Il relâcha sa main aussitôt, l'air contrit, avant de la reprendre et de l'embrasser doucement, son pouce l'effleurant légèrement.

— Oh ! Pardonnez-moi ! Je ne m'en suis pas rendu compte.

— J'ai remarqué, dit-elle avec douceur. Il l'a fait exprès pour vous déstabiliser ?

John retrouva enfin son calme et son sourire.

— Oui, sûrement. Mais là, il va se faire engueuler et il s'est ridiculisé tout seul. Il eut un petit rire et dit à voix basse: Je crois que ce procès restera marquant pour lui mais pas pour les raisons qu'il aurait espérées ! Et devant le petit rire complice de Catherine, il ajouta avec

tendresse: Merci d'être près de moi en ce moment, Catherine. Si j'avais été seul, je crois que ma rage l'aurait emporté, même si ce sont vos jolis petits doigts qui en ont écopé. Et disant ça, il porta de nouveau sa main à sa bouche, l'effleurant avec douceur.

— Je n'arrive pas à comprendre comment elle peut préférer ce cloporte à vous ! Ça dépasse l'entendement !

— Il est issu d'une famille très riche, comme elle. Ils ont été élevés dans le même monde.

— Alors, lui, beau-papa l'accepte, c'est ça ?

John ne put s'empêcher de rire devant son ton hargneux de petit roquet prêt à mordre.

— Sûrement à bras ouverts !

— Comment elle peut l'aimer ? Comment peut-on vouloir d'un homme pareil ? Il est tout le contraire de vous ! Il est si dégoûtant, si vulgaire, si rebutant, si méchant, si vicieux, berk... il me donne des frissons tellement il me répugne ! Et il est tellement laid en plus !

John eut un sourire amusé devant sa hargne qui montait au fur et à mesure qu'elle parlait et que ses yeux s'assombrissaient.

— Alors, s'il est tout le contraire de moi, c'est que, moi, je suis beau ? demanda-t-il d'un ton moqueur en observant sa réaction.

— Oh oui ! répondit-elle spontanément, ses yeux redevenus clairs et avec un ton si ravi et si tendre que John ne put réfréner un petit rire de bonheur qui s'accroissait lorsque Catherine baissa les yeux en rougissant. Il glissa tendrement un doigt sur sa joue :

— Merci, adorable Catherine.

Rioux, piteux, et le juge, fâché, sortirent du bureau de ce dernier. Le juge annonça que, l'audition du prochain témoin promettant d'être longue, il reportait l'audience à 13 heures.

John consulta sa montre.

— On a deux heures devant nous. Si ça ne vous dérange pas, on peut manger un morceau à la cafétéria et revenir ici plus tôt, j'ai des choses à revoir.

— Bien sûr, monsieur. C'est qui le maître ici ? ajouta-elle, malicieuse, faisant rire John.

De retour, dans la salle, John se mit au travail et Catherine, n'ayant rien à faire, prit son carnet, se recula sur

le banc, s'asseyant de côté et commença à dessiner son portrait sans qu'il puisse le voir.

Au bout d'une heure, la salle commença à se remplir. Catherine vit arriver Rioux et ses confrères. Elle se rassit face à la table, déposa son carnet dont elle glissa le crayon sur son dessin pour le retrouver plus rapidement. Elle se leva, lissa sa jupe et chuchota à John.

— Je vais aux toilettes avant que ça commence.

Celui-ci, concentré, répondit par un hochement de tête.

Rioux parlait avec son confrère et ne la vit que quand elle fut passée devant eux. Il jeta un regard vers John, plongé dans sa lecture et, quelques instants après, se leva à son tour et la suivit sans qu'elle s'en aperçoive.

Le palais de justice était encore désert à cette heure-ci. Au moment où elle poussait la porte des toilettes, Catherine se sentit violemment saisie par les épaules et ressentit une douleur fulgurante dans son dos lorsque Rioux lui donna un coup de genou féroce avant de la projeter en avant et de la plaquer sur le sol, l'immobilisant de son genou qui la maintenait fermement. Le souffle coupé, elle tenta de se dégager et de le repousser avec ses bras mais il les saisit et les lui tordit dans le dos,

maintenant ses deux mains ensemble de l'une des siennes. Paniquée, Catherine poussa un hurlement effrayé mais la seconde suivante fut étourdie d'un coup violent sur la tempe et sa tête cogna durement le carrelage.

— Ta gueule, salope !! cria Rioux d'une voix pleine de haine. Ah ! tu fais moins la fière maintenant, hein ? ! Je vais te montrer, moi, si c'est mou, sale pute ! !

Catherine, à moitié assommée, complètement terrorisée, essaya de se débattre et de se redresser en proie à une panique comme elle n'en avait jamais connue. Elle ressentit une vive douleur quand il tira sur ses cheveux tout en libérant l'emprise de son genou, pour l'obliger à se relever. Il la fit pivoter face aux lavabos et elle put voir son visage effrayant dans le miroir, ses yeux rendus fous, exorbités par la haine et allumés d'un désir sadique, sa bouche tordue par un rictus de rage. La plaquant contre le comptoir de son corps, maintenant toujours ses mains dans son dos, il lâcha ses cheveux et d'un geste brutal agrippa son chemisier et le déchira.

Catherine essaya de le repousser en arc-boutant son dos et ses fesses au maximum sans y parvenir.

John consulta sa montre, étira son dos en se redressant. Catherine n'était pas revenue. Il vit le crayon dépasser de

son carnet, souleva les feuilles à la page marquée et eut un sourire ému en voyant à nouveau son visage crayonné avec autant de beauté. En repensant aux caricatures, il tourna la tête vers la table de ses adversaires et s'aperçut que Rioux était absent. Pris tout à coup d'un horrible pressentiment et d'une panique soudaine, il se leva d'un coup et sortit en courant comme un fou de la salle d'audience, sous les regards surpris de tous les gens présents.

En sentant ses fesses buter contre lui, Rioux eut un ricanement diabolique.

— Ah tu la veux, hein ? ! Tu la veux ma queue, salope ? !

Catherine comprit alors que c'était sa seule chance de lui échapper. Elle bomba ses fesses, les poussant contre lui et, comme elle l'espérait, il finit par se reculer un peu, assez pour qu'elle puisse relever sa jambe. En baissant les yeux, elle repéra son pied derrière le sien et avec toute l'énergie du désespoir, releva sa jambe rapidement et de toutes ses forces lui planta son talon aiguille dans le pied. Sous la douleur intense, il relâcha ses mains en se reculant et elle lui envoya un violent coup de coude dans les côtes tout en poussant un hurlement sauvage. Profitant de sa

petite taille, elle passa en dessous du bras de Rioux qui, le souffle coupé, n'eut pas le temps de réagir, elle réussit à ouvrir la porte et à s'enfuir en courant de toutes ses forces.

John, qui venait d'entendre son hurlement au bout du couloir, accéléra son allure et hurla en la voyant :

— Catherine !!!

Elle accéléra au son de sa voix, voyant sa grande silhouette floue à travers le brouillard de ses larmes et trébucha sur son talon cassé. John, en se laissant glisser sur le sol de marbre, réussit à l'attraper avant qu'elle ne tombe. Elle entourra son cou de ses bras avec tant de force et de désespoir que John avait du mal à respirer. Il la serra fort contre lui. Tout son corps tremblait en proie à un choc intense.

— Je suis là, Catherine, je suis là, n'aie pas peur.

C'est alors qu'il vit Rioux sortir de la salle des toilettes, l'air hagard, les yeux fous.

Il hurla :

— Rioux !!!! d'une voix si puissante et si enragée que plusieurs personnes levèrent la tête vers le haut des escaliers d'où venait le cri. Catherine, en entendant ce

nom, se mit à trembler encore plus fort et resserra son étreinte à l'étouffer.

Rioux, affolé, dévala les escaliers en courant et John hurla encore:

— Gardes ! ! ! !

Les gardes du palais de justice qui s'étaient approchés au son du premier cri arrivèrent en vitesse, mais Rioux, déjà parvenu au bas des marches réussit à leur échapper et sortit en courant. Un confrère de John grimpa les marches quatre à quatre.

— John ! Que s'est-il passé ? Quand il vit Catherine accrochée après lui, il comprit.

— Henri, retire-moi ma veste, je veux la couvrir.

Henri s'exécuta aussitôt et quand Catherine sentit la grande veste l'envelopper de chaleur, elle commença à reprendre une respiration plus normale et John sentit ses bras desserrer légèrement leur pression sur son cou.

Il lui parla doucement jusqu'à ce qu'il sente qu'elle semblait se ressaisir un peu du choc qu'elle venait de subir. Alors, comme si son corps relâchait d'un coup toute sa tension, il la sentit glisser et se recroqueviller contre lui

et elle se blottit dans ses bras, la tête contre sa poitrine, sanglotant sans pouvoir s'arrêter.

— Henri, va prévenir le juge, on est en salle 3 et ramène toutes mes affaires et les siennes. Je vais l'emmener à l'hôpital.

Lorsque les confrères de Rioux virent Henri débouler en courant et parler à voix basse au juge, lequel suspendit aussitôt l'audience avant de se précipiter hors de la salle, ils comprirent que quelque chose de grave venait d'arriver et l'absence de Rioux ne leur augurèrent rien de bon. Ils remballèrent aussitôt leurs affaires pour partir.

Le juge arriva en courant près de John et lui indiqua un endroit où il pourrait mettre Catherine à l'abri des regards. Celui-ci la porta dans ses bras jusqu'à un petit bureau désert. Il voulut la faire asseoir mais elle s'accrochait à lui avec une telle force qu'il comprit qu'elle ne le lâcherait pas. Il s'assit alors et la berça doucement en caressant ses cheveux et en lui parlant à voix basse. Peu à peu, ses sanglots se calmèrent et il la sentit se ressaisir. D'un geste très doux, il releva son visage vers lui et fronça les sourcils en voyant une marque sur une tempe qui avait une couleur violacée et une autre sur l'autre tempe, apparemment moins grave.

— Je vais t'emmener à l'hôpital, Catherine. Mais elle secoua la tête vivement. D'accord, alors je t'emmène chez un de mes amis qui est docteur et tu ne dois pas dire non, tu es blessée et je veux savoir si c'est grave. Et quand tu te sentiras assez forte, tu me parleras.

Cette fois, elle hocha la tête pour dire oui. Profondément bouleversé par la terreur dans ses yeux brillants de larmes et le tremblement de ses lèvres, il appuya doucement sa tête contre lui, caressant ses cheveux avec douceur, la rassurant du mieux qu'il pouvait.

Le juge cogna discrètement à la porte et entra. Il portait un verre d'eau et un linge d'eau froide. John le remercia d'un sourire et appliqua le linge froid sur la blessure de sa tempe. Le froid lui fit du bien et lorsque le juge lui proposa gentiment le verre d'eau, elle le prit de ses deux mains mais ses lèvres tremblaient tellement qu'elle n'arrivait pas à boire. John l'aida en soutenant le verre et elle put boire une gorgée. Le juge, qui avait remarqué les traces rouge vif sur ses poignets, aperçut son chemisier déchiré et serra les dents, en proie à une rage intense.

Il parla avec douceur :

— John, dès que tu auras vu le docteur et qu'elle sera en état de parler, appelle la police pour qu'elle fasse sa

déposition et porte plainte contre lui. En attendant, la cause est ajournée jusqu'à ce que tu me donnes le feu vert pour reprendre. Il reporta son regard, plein de douce compassion, sur Catherine et ajouta :

— Catherine, soyez sûre qu'il paiera pour ce qu'il a fait, j'y veillerai personnellement. Et j'ai tous les appuis pour ça.

Catherine esquissa un petit sourire furtif pour le remercier. Mais la tristesse qui voilait ses yeux était si grande que le juge se sentit bouleversé de chagrin. Il se redressa, appuya sa main sur l'épaule de John et sortit avant d'ajouter :

— Henri est à la porte, il vous attend quand vous serez prêts à partir, je lui ai indiqué le chemin vers une sortie de secours.

— Merci, monsieur dit John avant de reporter son regard sur Catherine : Je te porte, on y va. Il resserra sa veste autour d'elle et elle cacha son visage contre lui, effrayée à l'idée de croiser le regard de qui que ce soit. John glissa une main sous ses jambes et la porta jusqu'à son auto.

Son ami le reçut aussitôt et fit entrer Catherine dans une petite salle chaleureuse qui la rassura. Il l'aida à s'asseoir sur une table de consultation. Alors que John allait sortir de la pièce pour laisser son ami l'ausculter, il entendit son murmure désespéré et se tourna aussitôt :

— Non...

La seconde suivante, il était accroupi devant elle et prenait sa main entre les siennes tandis que son ami observait attentivement sa blessure à la tempe. Ce dernier enveloppa un petit sac de glace dans un bandage qu'il appliqua sur sa tempe, enserrant sa tête avec douceur. Il demanda gentiment:

— Catherine, me permettez-vous de retirer votre veste afin d'examiner votre corps ?

Catherine hocha la tête et quand John aperçut la meurtrissure sur la naissance de ses seins, là où Rioux l'avait griffé et violemment appuyé ses doigts avant de déchirer son chemisier, il ressentit une haine telle qu'il inspira bruyamment, mais il sentit la main de Catherine lui intimer de rester calme en serrant la sienne. Lorsqu'il reporta son regard vers ses yeux, il comprit qu'elle avait réussi à surmonter le choc et les dents serrées sur ses mâchoires, la lueur bleue marine dans ses yeux le lui

confirmèrent. Il en fut immensément soulagé et se sentit tellement triste en même temps qu'elle réussisse en ces moments d'intense désarroi à lui communiquer la force de rester calme pour pouvoir affronter l'avenir autrement. Et il réalisa alors que ce si petit être, fragile et capable d'une douceur infinie possédait aussi en elle une force que peu de gens pouvait avoir, lui le premier. Sans la quitter des yeux, il approcha sa main de ses lèvres et la garda longtemps contre lui.

Le médecin poursuivant son examen lui demanda s'il pouvait examiner son dos et en soulevant son chemisier palpa avec douceur la profonde meurtrissure laissée par le genou de Rioux. Il lui appliqua une pommade analgésique pour atténuer sa douleur.

Le médecin demanda alors, le plus doucement qu'il pouvait :

— Catherine, avez-vous d'autres blessures ? Vous a-t-il ... touché ?

Le regard presque noir fixé sur lui, elle répliqua, féroce :

— Non. Il n'en a pas eu le temps. Et je peux vous jurer qu'il ne pourra plus jamais le faire à personne. Je vais lui faire bouffer ses couilles à ce fils de pute.

Le médecin, surpris, croisa le regard de John, profondément ému, qui émit un sourire triste en se rendant compte que son petit roquet préféré était de nouveau prêt à se battre et avait encore le courage de repartir au combat alors qu'il était souffrant, humilié, effrayé et blessé au plus profond de son être.

Le médecin, avec sa permission, prit des photos de ses blessures pour qu'elles soient présentées à la police et à la Cour en temps voulu.

Il lui donna un tube de pommade et une boîte d'analgésiques pour calmer ses douleurs. Il demanda à John de la conduire à l'hôpital au plus vite si elle se plaignait de mal de tête et dans tous les cas de le tenir informé de son état de santé ou des douleurs diverses qui pourraient augmenter ou apparaître après coup.

— Merci monsieur, dit Catherine au médecin en tendant la main vers lui après s'être remise debout avec l'aide de John qui lui tenait le bras. Le médecin prit sa main dans les siennes avec la plus grande douceur et lui assura de sa présence dès qu'elle aurait besoin de lui,

souriant malgré lui lorsqu'elle refusa énergiquement tout calmant qu'il pouvait lui offrir.

— Non, monsieur, c'est gentil à vous mais ce qu'il m'a fait subir ne pourra jamais être calmé avant que je le vois écroulé devant moi.

Mais sa force sembla flancher au moment où un sanglot monta dans sa gorge et John la prit aussitôt dans ses bras avant de la porter à son auto. Tout en fixant la ceinture de sécurité autour d'elle, il dit avec douceur :

— Je passe chez moi prendre ce dont j'ai besoin et ensuite je te ramène chez toi, à l'abri avec ton petit chat, et je resterai avec toi jusqu'à ce que ce salaud soit enfermé.

Catherine hocha la tête sans répondre et appuya sa tête contre le dossier, avant de fermer les yeux, épuisée de toute cette frayeur et cette tension qui venaient de la secouer au plus profond d'elle-même. Quand John ressortit de chez lui, elle dormait, enveloppée dans sa veste qui était si grande pour elle qu'elle couvrait presque son corps entier.

Arrivé chez elle, il se gara dans l'entrée et, vérifiant qu'elle dormait toujours, sortit toutes leurs affaires de l'auto, avant de la porter jusqu'à son lit où il l'allongea

avec de multiples précautions pour ne pas l'éveiller. Elle s'éveilla malgré tout. Elle gémit et sursauta d'un coup de frayeur. La main de John caressant ses cheveux avec douceur et ses yeux la dévisageant avec amour, la rassurèrent aussitôt et, en voyant qu'elle était de nouveau chez elle, elle poussa un soupir de soulagement. Mais, lorsque son petit chat sauta sur le lit, s'approcha d'elle et qu'elle le prit dans ses bras, elle ne put retenir ses sanglots en murmurant d'une voix si pleine de chagrin que John sentit ses larmes couler sur ses joues :

— Petit minou, si tu savais... si tu savais...

Elle finit par se rendormir, cette fois profondément et John avec délicatesse, lui retira ses chaussures et remarqua le bout de talon cassé de l'une d'elle. Il l'enveloppa sous les couvertures et resta un long moment près d'elle. Ouistiti vint le rappeler à l'ordre en frôlant sa jambe plusieurs fois et, prenant le petit chat dans ses bras, il sortit sans bruit. Il lui donna à manger, remplit son bol d'eau fraîche et retourna vers la chambre. En la regardant dormir cette fois, il fut saisi d'une rage si forte qu'il eut le plus grand mal à se contrôler. Alors, il s'attela à préparer une procédure pour mettre fin définitivement à la carrière d'André Rioux. Avant ça, s'éloignant le plus possible de la chambre, il appela Johanna pour la mettre au courant de

tout ce qui s'était passé et l'informer que ni lui, ni Catherine ne seraient au bureau les prochains jours.

Johanna, catastrophée, demanda aussitôt:

— Comment elle est ?

— Égale à elle-même quand elle plus lucide mais elle est complètement dépassée, traumatisée et effrayée et je resterai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle se rétablisse.

— John, ne t'en fais pas, je m'occupe de tes autres dossiers. Et crois-moi que je vais faire des recherches de mon côté pour que ce salaud ne puisse jamais s'en sortir !

— Merci Johanna, je sais que je t'ai déjà causé bien du stress auparavant, mais...

— Mais, tu te tais et tu t'occupes d'elle c'est tout !  
l'interrompit Johanna avant de rajouter d'une voix plus douce : Tu l'aimes, n'est-ce-pas, John ?

— Oui et de la façon la plus intense que tu ne pourrais l'imaginer et que je n'ai jamais connu. Je ne veux pas qu'elle souffre, plus jamais et je ferai tout pour réparer le mal qui lui a été fait.

— Tu peux compter sur moi, John et tiens-moi au courant de son état.

Il appela ensuite un inspecteur de police qu'il avait pour ami et lui posa des questions sur la procédure à suivre pour faire inculper Rioux.

— John, j'ai déjà eu affaire à des cas semblables et je sais que de venir jusqu'au poste de police peut être aussi traumatisant pour les victimes. Quand elle sera prête à parler, appelle-moi et j'irai prendre sa disposition sur place.

— Merci, Charles. Je l'apprécierais beaucoup. Je te rappelle.

Alors qu'il était en train de rédiger le brouillon de sa procédure, installé à la grande table, il leva les yeux et aperçut Catherine à l'entrée du salon. Elle avait tout l'air d'un petit chat perdu, avec son bandage sur la tête, ses pieds nus et tant la veste qu'elle serrait contre elle était grande et la faisait paraître encore plus petite et plus vulnérable. Il se leva aussitôt et la prit dans ses bras avec la plus grande douceur. Elle resta longtemps blottie contre lui et dit enfin :

— Je vais prendre une douche.

John embrassa ses cheveux tendrement avant de desserrer son étreinte. Lorsqu'elle croisa son regard, elle

esquissa un petit sourire et John en fut profondément soulagé. Elle avait l'air plus calme, moins torturée.

Catherine serra les dents lorsque la brûlure de l'eau chaude tomba sur ses blessures en ravivant la douleur. Et cette douleur lui permit de trouver le courage d'affronter l'étape suivante : raconter à John ce qui s'était passé.

Lorsqu'elle parut devant lui, ses longs cheveux encore humides, noués en queue de cheval, pieds nus, vêtue d'une robe assez ample pour ne permettre aucune pression sur ses blessures, John fut de nouveau bouleversé par cette vulnérabilité qui cachait pourtant, il le savait maintenant, une force hors du commun. Elle vint s'asseoir à côté de lui et dit avec assurance :

— Je vais vous dire ce qu'il s'est passé.

— Attends, Catherine. Ce récit-là, si tu le fais maintenant, tu devras le refaire plus tard devant la police. J'ai un ami policier qui attend mon appel pour venir prendre ta déposition. Il habite près d'ici. Tu nous le diras à tous les deux en même temps, d'accord ?

Catherine hocha la tête et tandis que John faisait son appel, elle se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle sourit

en voyant que John avait nourri son chat, encore une fois généreusement, et ce simple geste la rassura plus que tout.

Elle ouvrit la porte du frigo, en fit l'inventaire du regard, pour voir ce qu'elle pourrait offrir à John pour le souper et se souvint du ragoût qu'elle avait fait la veille et dont il restait assez pour les nourrir tous les deux. Elle se tourna pour demander à John s'il voulait boire quelque chose et sursauta lorsqu'elle croisa son regard si plein d'amour posé sur elle, ses deux avant-bras appuyés sur le comptoir sur lequel il était incliné. Elle s'avança vers le comptoir, face à lui, posa ses mains sur les siennes et lui dit avec douceur :

— Merci d'être près de moi en ce moment.

— Je ne pourrais ni ne voudrais être ailleurs pour rien au monde, Catherine. Et, en posant son regard sur ses poignets meurtris, il prit ses mains dans les siennes et avec la plus grande délicatesse et la plus grande douceur déposa tour à tour ses lèvres chaudes sur chacun de ses poignets. Et lorsqu'il leva les yeux vers elle et que leurs regards se plongèrent l'un dans l'autre longuement, Catherine mesura l'ampleur de l'amour qu'elle ressentait pour lui et qui faisait battre en ce moment-même son cœur à un rythme affolé. Profondément troublée, elle se ressaisit en disant :

— Je vais vous préparer des serviettes pour quand vous voudrez prendre une douche. Et aussi...

Elle n'eut pas le temps de finir que la sonnette d'entrée retentit, la faisant sursauter violemment. Devant ses yeux effrayés d'un coup, John la rassura :

— C'est mon ami Charles. Tu ne risques plus rien, Catherine, je suis là.

Il fit entrer son ami, le présenta à Catherine et débarrassa la grande table de ses papiers personnels.

Charles fut tout de suite sympathique à Catherine. Costaud, de petite taille, lui aussi, mais plus grand qu'elle, il avait un regard franc et féroce, une moustache fournie et une démarche décidée et fonceuse, une poignée de main chaleureuse et rassurante.

Elle s'assit près de John, face à Charles et, les yeux fixés au loin devant elle, sans les regarder, elle commença son récit en détail que Charles transcrivait soigneusement. John, qui voyait son regard assombri et son visage tendu, faisait, à l'écoute de son récit, les plus grands efforts pour maîtriser sa rage intense.

Et quand elle dit :

— J'ai compris alors que c'était ma seule chance de lui échapper...

John, en appuyant fortement son poing fermé contre sa bouche, détourna sa tête brusquement, en proie à une violente émotion de rage, d'impuissance, de haine et de douleur mélangées.

Il sentit alors la petite main de Catherine se poser sur son poing fermé sur la table tout en continuant son récit d'un ton posé alors que ses yeux flamboyaient. Il se détendit aussitôt et se força au calme, comprenant qu'elle avait, plus que tout, besoin de sa douceur.

— Voilà, conclut Catherine avec un grand soupir de soulagement.

Charles, en proie à une colère aussi grande que celle de John, poussa alors plusieurs jurons retentissants, maugréant sous sa moustache, ce qui fit sourire Catherine.

— Vous aussi, vous êtes un petit roquet, hein ?

— Quoi ? demanda Charles tandis que John eut un rire spontané qui lui fit le plus grand bien.

— Oui, c'est vrai, admit Charles avec un sourire complice. Il redevint sérieux. Je connais ce salopard. Il y a

quelques années, j'ai reçu la plainte d'une jeune fille le concernant.

À ces mots, Catherine se figea et fut secouée d'un violent frisson. John plaça aussitôt un bras autour de ses épaules et elle se blottit contre lui.

— Voilà le formulaire de plainte, je vais le remplir et...

— Non, dit Catherine fermement en se redressant.

— Quoi ? ! ! dirent en chœur les deux hommes.

— Je ne veux pas porter plainte pour l'instant.

— Catherine ! ! s'exclama John sans comprendre.

Elle tourna ses yeux vers lui:

— Monsieur, combien de temps reste-t-il avant que le juge rende son jugement ?

— Catherine ! !

— Répondez à ma question, monsieur ! ordonna-t-elle de son petit ton autoritaire qui fit sourire Charles.

— Eh bien, à mon avis, le juge va demander l'avis d'un nouvel expert indépendant, qu'il choisira lui-même. Il peut ordonner que l'expertise soit faite rapidement. Il reste

l'interrogatoire de Carrington et ensuite leur plaidoirie et la mienne. Après, le temps que le juge prendra pour rendre sa décision ne dépend que de lui. Disons, de un à trois mois peut-être moins. Mais, Catherine...

Elle l'interrompt en se tournant vers Charles :

— Si je porte plainte dans trois mois, elle sera toujours recevable, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, mais le plus tôt serait le mieux. Pourquoi vouloir attendre ?

— Parce que le jour où je porterai plainte, il aura aussi une interdiction de s'approcher de moi de tant de mètres, n'est-ce pas ?

— Oui, exactement et c'est pour ça qu'il est important de le faire tout de suite.

— Non justement, c'est exactement pour ça que je ne veux pas le faire tout de suite.

— Mais Catherine, pourquoi, bon sang ? ! tonna John.

Elle tourna les yeux vers lui, mit sa main sur la sienne et dit avec douceur:

— Parce que je veux être avec vous jusqu'au bout, monsieur. Vous n'avez pas le droit de me le refuser. Et alors que ses yeux viraient au bleu marine, elle dit d'un coup avec le même ton féroce qu'elle avait eu le premier jour du procès:

— Parce que je veux te voir l'aplatir, John ! L'aplatir, le démolir, l'étaler et le tabasser jusqu'à faire remonter ses couilles dans sa gueule et qu'il s'étouffe avec, ce fils de pute ! ! Et si tu le fais pas, c'est moi qui le ferai ! Et je le ferai au sens propre, pas au figuré !

Charles ne put retenir un petit rire. John, avec un sourire rempli de tendresse, posa sa main par dessus la sienne, ses yeux rivés aux siens.

— Oui Catherine, sois sûre que je le ferai. Je le ferai pour toi, je le ferai pour nous. Et une fois, ce procès terminé, nous en intenterons un contre lui et crois-moi, nous le démolirons et il ne touchera plus jamais personne.

Catherine, infiniment soulagée, lui adressa alors le plus doux des sourires et, devant ses yeux redevenus clairs, John se sentit infiniment heureux de la retrouver pleinement.

— D'accord, Catherine, reprit Charles. Je ne sais pas de quoi vous parlez mais je comprends la raison. Par contre, jusqu'à ce que vous portiez plainte et que nous puissions l'arrêter, je m'assurerai de le faire surveiller afin de l'empêcher de prendre la poudre d'escampette. Et je mettrai un policier en faction devant la salle d'audience jusqu'à la fin du procès dont vous parlez.

— Merci, monsieur, dit Catherine avec douceur et soulagement.

Charles prit congé d'eux, promettant d'agir immédiatement pour faire surveiller Rioux sans qu'il le sache.

## CHAPITRE 4

— Quand va reprendre le procès ?

— Quand tu te sentiras prête, Catherine. Je n'ai qu'à appeler le juge pour ça.

— Pas demain, en tout cas. Après-demain ?

— Si tôt ? Je ne suis pas sûr du tout que tu sois rétablie complètement d'ici là. Et tu n'as pas peur de le revoir trop vite ?

Catherine lui adressa alors un grand sourire et, devant ses yeux malicieux, John ressentit un bonheur profond lorsqu'elle lui dit :

— Non, avec le grand monsieur qui crie assez fort pour faire peur à tout le monde et qui me sert de bouclier, je n'ai peur de rien ! Bon, je vais vous préparer des serviettes et... Oh, mais j'y pense ! Comme Mme Carrier n'est pas là, vous pourriez dormir en haut ?

— Non, Catherine, je veux rester près de toi. Il désigna un petit canapé de deux places. Je peux dormir là.

En l'imaginant allongé là-dessus, Catherine eut un rire spontané qui le remua particulièrement au moment où il résonna à ses oreilles.

— Avez-vous vu sa taille ? ! Et la vôtre ! Non, il n'en est pas question. Mais j'ai une idée. Je vais emprunter l'un des matelas que Mme Carrier garde pour ses petits enfants et je dormirai dessus et vous dans mon lit.

— Catherine, même si l'idée de dormir dans ton lit me ravit à un point que tu ne peux pas imaginer, je ne vois pas pourquoi ce n'est pas moi qui dormirai sur un matelas au sol.

Catherine avança d'un pas vers lui et mit un index autoritaire sur son torse.

— Parce que, monsieur, vous avez un procès à gagner et pour ça, il vous faut un sommeil réparateur et un repos complet. Il faut que vous soyez au meilleur de votre forme et pour ça il vous faut dormir dans de bonnes conditions ! Donc ceci est un ordre, monsieur ! Et je ne tolérerai aucune objection !

John, qui l'écoutait en souriant d'un air attendri, retint son envie immense de la prendre dans ses bras, sentant que cette subite intimité risquerait de l'effrayer plus qu'autre chose.

— Adorable petite Catherine ! Alors, viens me montrer où est ce matelas que je le descende.

Il la suivit au bout du couloir où elle ouvrit une porte donnant sur la petite entrée de Mme Carrier et sur des escaliers menant à son appartement. Elle se rendit directement dans une chambre dont elle ouvrit un placard et dit à John, avec une voix où perçaient une sourde colère et une rage à peine contenue.

— Il est ici, mais je ne peux pas le prendre. J'ai mal au dos quand je me penche.

John, maîtrisant la froide colère qui l'envahit à l'idée de ce que cette dernière phrase impliquait, étira son bras et sortit un petit matelas hors du placard. Et quand il vit l'étroitesse du matelas et son épaisseur, il comprit alors pourquoi elle tenait à ce qu'il dorme dans son lit. Et ce souci qu'elle avait de son bien-être alors qu'elle souffrait tant elle-même, de toutes les manières, le bouleversa à un point qu'il dut respirer profondément pour empêcher aux larmes, qu'il sentait monter, de couler.

Catherine le sentit et mit sa main sur la sienne. Il réussit à se ressaisir.

— Catherine, il n'est pas question que tu dormes là-dessus et à plus forte raison avec ta douleur au dos. Et moi non plus, je ne tolérerai aucune discussion. Je dormirai sur ce matelas pour cette nuit et demain je m'arrangerai pour

faire venir un autre lit. Si le procès doit durer trois mois, il n'est pas question que toi ou moi dormions là dessus tout ce temps. Et je te l'ai dit, je ne te laisserai pas seule tant qu'il ne sera pas derrière les barreaux et que je serai sûr que tu ne risques plus rien. À moins que tu ne veuilles pas de moi ici ?

Catherine eut un sourire attendri et d'un geste très doux, elle caressa sa main.

— Et pour quelle raison je ne le voudrais pas ?

Et ces quelques mots donnèrent à John un sentiment de bonheur infini, comme il n'en avait jamais connu.

— Venez, allons faire ce petit lit, dit-elle en sortant rapidement, échappant ainsi à une émotion trop forte qu'elle sentait monter en elle.

En descendant les marches, elle grimaça en serrant les dents. Si le fait de monter ne lui avait occasionné qu'une douleur tolérable, le fait de descendre étirait sur sa blessure et plus la douleur augmentait et plus sa haine décuplait.

John s'en rendit compte en croisant son regard au bas des marches.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit, Catherine ?

— Je ne savais pas que ça ferait mal autant en descendant alors que monter ne m'a presque rien fait.

Sans rien dire, il prit sa main avec douceur, l'amena à sa chambre, laissa tomber le petit matelas par terre et ordonna en désignant son lit :

— Allonge-toi sur le ventre.

Catherine sursauta en rougissant d'un coup.

John repéra son peignoir dans un coin et le lui tendit. Son regard tendrement moqueur la fit rougir encore plus.

— Mets ça sous ta robe et allonge-toi sur le ventre, je vais te passer de la pommade. Exécution ! ajouta-t-il avec un sourire avant de tourner les talons.

Lorsqu'il revint avec le tube de pommade, elle avait noué le peignoir autour de sa taille et avait remonté sa robe jusqu'au-dessus de la blessure. Elle était allongée sur le ventre et avait étendu ses bras au-dessus de sa tête, cette position soulageant la douleur tenace de son dos.

Il caressa doucement ses cheveux avant de dire :

— Tu me dis si je te fais mal, d'accord ?

Catherine hocha la tête sans rien dire. La première fois que son doigt toucha sa peau, elle frémit à son contact. Il avait commencé à étendre la pommade sur la partie la moins touchée avant d'avancer doucement. Catherine se raidit et il s'interrompit.

— Ça fait mal ?

— Oui mais la pommade me fait du bien, continuez, s'il vous plaît.

Quand il eut fini, il ne put s'empêcher de déposer un baiser tendre et léger sur la peau douce de son dos, loin de la blessure. Il sentit Catherine frémir et avec douceur replaça la robe au tissu soyeux. Il revint se placer au bord du lit et se pencha vers elle.

— Tu veux que j'en mette sur tes poignets aussi ?

Sans rien dire, Catherine hocha la tête. Assis sur le lit, il souleva à peine sa main dans la sienne et de l'autre appliqua la pommade d'un doigt léger sur le tour de son poignet et fit de même avec l'autre. Sans le lui demander, il écarta ses cheveux avec douceur et en appliqua aussi sur sa blessure à la tempe, s'étendant haut sur son front.

Et chaque geste qu'il faisait procurait à Catherine un sentiment de bien-être et de sécurité qu'elle n'avait connu avec aucun homme avant lui.

— Merci, monsieur, ça me fait du bien.

Il s'accroupit devant le lit, ses yeux plongés dans les siens et d'un geste tendre écarta les cheveux qui étaient retombés sur son visage.

— Catherine, quand tu jures comme un petit voyou, tu m'appelles John et tu me tutoies. J'aimerais que tu le fasses tout le temps, d'accord ? S'il te plait, j'adore quand tu fais ça.

Catherine eut un petit rire.

— Je fais vraiment ça ? Je ne m'en étais même pas rendue compte.

— Oui, tu le fais, petit roquet hargneux.

— D'accord, monsieur John Raus. Je vais t'appeler John. Mais tu peux toujours courir avant que je t'appelle Maître !

Et l'éclat de rire joyeux de John auquel elle se joignit lui fit le plus grand bien.

Il la regarda longuement avec une tendresse émue et heureuse.

— Ah, petite Catherine, si tu savais tout ce que j'aimerais te dire...

Catherine descendit son bras et posa doucement son index sur ses lèvres pour qu'il ne dise rien justement. Il retint son doigt avec sa main et lui donna un baiser sans la quitter des yeux. Et ce geste simple et doux avait une telle sensualité que Catherine sentit une chaleur envahir son corps tout entier.

— Plus tard, John. Aide-moi plutôt à me relever, j'ai du travail.

— Hors de question ! Si cette position t'apporte du soulagement alors tu restes comme ça, ça va t'aider à guérir. Ne bouge pas, c'est un ordre de ton maître, railla-t-il les yeux pétillants, et si tu désobéis je t'attache sur ton lit !

À ces mots, Catherine tourna la tête dans son matelas pour lui cacher son trouble.

John eut un sourire attendri.

— Maintenant, dis-moi où je peux trouver des couvertures et des draps.

Catherine retourna sa tête et désigna du doigt une armoire derrière lui. Lorsqu'il l'ouvrit, il fut ému de voir son linge soigneusement suspendu, lui rappelant un instant sa toge propre et repassée, et fut troublé d'apercevoir quelques tenues en soie et dentelle légère. Il attrapa draps et couvertures et entreprit de faire le petit lit pendant que Catherine le regardait en souriant, tellement il était drôle et attendrissant dans ses mouvements. Ces moments d'intimité forcée qu'ils vivaient et devraient vivre tous les deux, lui auraient causé un stress énorme en temps normal, mais il lui semblait qu'avec lui tout se déroulait en douceur, sans heurts, avec un naturel si évident que c'est comme si cela avait toujours été comme ça. Elle glissa ses mains le long de son corps et, les posant à plat sur le lit, s'en servit d'appui pour se redresser. Elle ne put retenir un petit gémissement de souffrance et la seconde suivante sentit les mains de John la soulever avec douceur pour la mettre debout.

— Merci, John. Veux-tu m'aider ? Les plats sont trop bas pour moi et je veux préparer le souper, j'ai faim et toi ?

— Oh oui ! Tu ne peux pas savoir à quel point !

Lorsqu'il sortit de la douche et qu'elle le vit, pour la première fois, vêtu d'un tee-shirt et d'un jean au lieu des costumes qu'il portait au bureau, ses cheveux encore humides et décoiffés, elle détourna aussitôt la tête vers le plat qui mijotait, tant le désir qui l'avait saisie était intense et troublant. Elle remua le ragoût une dernière fois et tourna le bouton de la cuisinière. Comme elle avait moins mal au dos debout qu'assise sur une chaise, elle avait placé des assiettes sur le comptoir et John s'assit face à elle sur un tabouret. Tout en mangeant, ils parlèrent de tout autre chose que du dossier en cours et surtout pas de Rioux et, à une question de Catherine, John répondit :

— Oui, j'ai deux sœurs plus âgées et un frère plus jeune que moi. Je suis le seul qui soit allé assez loin dans les études et comme j'étais sérieux et que je voulais faire mon droit, mes parents m'ont aidé et encouragé autant qu'ils ont pu. Ils n'étaient pas riches, ouvriers tous les deux et ils avaient toujours eu des difficultés financières. Ils souhaitaient par-dessus tout que leurs enfants réussissent mieux qu'eux. J'avais un emploi pendant mes études où j'aurais pu faire beaucoup plus d'heures et gagner plus, mais ils voulaient que je me concentre sur mes études et je ne les remercierai jamais assez de l'aide qu'ils m'ont

apportée. Quand j'ai eu mon diplôme, ils étaient tellement heureux et fiers de moi que ça faisait plaisir à voir et c'était ma plus belle récompense. Maintenant, c'est moi qui peux les aider et j'en suis très heureux. Et toi ?

Catherine baissa les yeux vers son assiette. Lorsqu'elle les leva vers lui, ils étaient voilés de tristesse. John dit avec douceur :

— Tu n'es pas obligée de m'en parler, Catherine.

— C'est juste que c'est une histoire triste. Elle but une gorgée de vin et se lança :

— Oui, j'ai un frère. Il a six ans de plus que moi, mais je le connais à peine et je ne l'ai pas revu depuis longtemps. Ma mère est morte en me mettant au monde. Elle avait, sans que personne ne le sache, un problème cardiaque difficile à déceler. Le jour de l'accouchement, tout se passait mal pour moi, j'étais en train de mourir, étouffée par le cordon ombilical. Les chirurgiens ont alors fait une césarienne en urgence et ont réussi à me sauver de justesse, mais pour ma mère déjà épuisée, l'anesthésie était trop forte et elle en est morte. Ils ne sont pas arrivés à la sauver. Cela a été un drame épouvantable pour toute la famille, surtout pour mon père mais surtout, surtout, pour mon frère qui avait 6 ans à ce moment-là. Il est devenu

instable, irritable et entrainé dans des colères noires où il brisait tout ce qui lui tombait sous la main. Et toute sa colère était dirigée contre moi car en venant au monde, je l'avais privé à jamais de sa maman. Un soir, alors que je dormais dans mon berceau, il est entré dans ma chambre sans bruit et s'est mis à me donner des coups avant de chercher à m'étrangler. Réveillé par mes cris, mon père est accouru aussitôt, a saisi son fils par les bras. Il hurlait : "Elle a tué ma Maman ! Elle a tué ma Maman ! Je veux la tuer aussi ! Je vais la tuer !" Mon père l'a enfermé dans sa chambre avant de venir me chercher. Il m'a portée chez la voisine pour qu'elle s'occupe de moi en attendant que ma tante arrive et m'emmène à l'hôpital. Mon père a eu toutes les peines du monde à calmer son fils ce soir-là. Pauvre Papa... Elle secoua la tête comme pour chasser un chagrin trop fort pour y penser. John prit sa main dans les siennes, l'effleurant avec douceur.

"À partir de ce triste soir, c'est ma tante, la sœur de ma mère, qui m'a gardée et qui m'a élevée. Mes grands-parents étaient présents eux aussi et grâce à eux, j'ai eu une enfance heureuse. Mon père venait me voir aussi souvent qu'il pouvait et il était très doux avec moi, très affectueux. J'aurais voulu rester avec lui, mais on me disait que c'était impossible sans m'en donner la raison.

J'étais trop petite pour comprendre. Quand il venait et qu'il parlait avec ma tante, j'entendais souvent prononcer le prénom de Samuel et le jour où j'ai demandé qui il était, ils ne m'ont pas répondu et m'ont demandé d'aller jouer. Malgré tous les efforts de mon père, malgré des discussions sans fin et des rencontres avec divers psychologues, il refusait de me voir et m'accusait toujours d'avoir tué sa mère même s'il comprenait qu'un petit bébé ne pouvait pas tuer une grande personne. Mon père, ayant trop peur du mal qu'il pourrait me faire, s'est donc résigné à nous élever séparément. Les années ont passé et Samuel semblait prêt à me rencontrer à la grande joie de mon père. Toute la famille était réunie chez ma grand-mère. Quand je l'ai vu, je ne savais pas encore que c'était mon frère, je devais avoir cinq ou six ans et je n'oublierai jamais ce qu'il m'a dit à un moment où on s'est retrouvés tous seuls dans le jardin, mon père le surveillant de loin. Il m'a regardé d'un air méchant et m'a dit: "Quand j'avais ton âge, j'avais une maman, mais tu es arrivée et à cause de toi, elle est partie." Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire mais je sais qu'il m'a fait peur, tellement peur qu'après, quand je savais qu'il devait venir, je me cachais, où je restais collée contre ma tante. Quand j'ai eu huit ans, mon père m'a longuement parlé et m'a dit toute la vérité. J'ai beaucoup pleuré ce soir-là et les autres qui ont suivi et puis, je me

suis dit que je pouvais peut-être aider Samuel à me voir différemment et peut-être à m'aimer. Alors, quand il venait, j'essayais d'être gentille avec lui, de le faire rire. Mais le plus souvent, il m'ignorait ou me regardait méchamment. Un jour, il m'a dit: "Ferme-la ! T'es rien qu'une naine !"

En disant ces derniers mots, Catherine eut une voix si chagrinée et si bouleversante que John se leva aussitôt et vint l'enlacer dans ses bras, ne pouvant parler tellement il était ému lui même. Il la laissa pleurer en serrant sa tête contre lui, caressant ses cheveux avec douceur, imaginant ce chagrin de petite fille qui n'avait jamais guéri et cette insulte qui l'avait blessée si profondément qu'elle était toujours aussi vive. Quand Catherine parvint à maîtriser son chagrin, elle reprit son récit, toujours blottie contre John, dont la seule présence la réconfortait comme elle ne l'avait jamais été auparavant.

— Déjà qu'à l'école, on se moquait souvent de moi à cause de ma taille, cette insulte m'a tellement blessée que je me suis mise à pleurer. Quand il a vu qu'il pouvait m'atteindre de cette façon, il a continué aussi souvent qu'il pouvait alors un jour, j'ai demandé à mon père de ne plus l'emmener avec lui. Il a compris, m'a écouté patiemment, et m'a dit alors une chose qui m'a fait le plus grand bien:

"Tu sais, Catherine, tu ressembles beaucoup à ta Maman, tu es aussi jolie qu'elle l'était et tu as ses yeux et comme toi, elle aussi était toute petite. Mais moi, le jour où je l'ai connue, ce n'est pas sa taille que j'ai vue, c'est sa beauté, sa douceur et je l'ai aimée aussitôt. Je serai toujours là pour toi et je ne laisserai personne te faire du mal. Tu ne reverras plus Samuel à moins que tu le désires et je m'arrangerai pour qu'il ne s'approche jamais de toi." Il a tenu sa promesse et je ne l'ai jamais revu. Plus tard, Samuel est parti vivre à l'étranger et lorsque j'ai appris son départ, j'en ai été soulagée. Quand j'ai quitté la maison de ma tante pour vivre ma propre vie, mon père s'est toujours arrangé pour que Samuel ne sache jamais où j'étais, pour me protéger de lui. Mais un jour, il ne sera plus là...

John releva doucement son visage vers lui avec sa main.

— Mais moi, je serai là Catherine. Je serai toujours là pour toi et je peux t'assurer que moi aussi je te protégerai aussi bien que ton père l'a fait et que personne, plus jamais, ne te fera de mal, ni ne t'insultera. Sois sûre de ça.

Catherine posa sa main sur la sienne et en tournant sa tête embrassa sa paume avec douceur. Quand elle leva les yeux vers lui, elle avait retrouvé sa sérénité.

— Merci John, je sais que je peux te faire confiance, plus qu'à n'importe qui.

Il embrassa son front avec tendresse.

— Et maintenant, au lit. Tu as vécu aujourd'hui bien trop d'émotions pour rester encore debout.

Elle acquiesça sans rien dire et embrassa sa main une autre fois avant de se diriger vers sa chambre.

En évitant autant que possible de faire du bruit, John lava la vaisselle et retourna à son travail après s'être assuré que Catherine dormait profondément.

Ils dormirent mal cette nuit-là, lui sur ce matelas inconfortable, beaucoup trop petit pour sa grande taille et elle, en gémissant de douleur chaque fois qu'elle bougeait.

À un moment, elle poussa un cri de frayeur, se débattant de ses bras dans le vide. John avec beaucoup de douceur, réussit à la calmer et elle se blottit contre lui en se rendormant mais quand il voulut se redresser pour retourner sur son matelas de fortune, elle le serra contre elle avec tant de force qu'il finit par s'allonger près d'elle et s'endormit en la tenant dans ses bras.

Quand Catherine s'éveilla le lendemain, elle fut surprise de trouver John endormi si près d'elle et elle se souvint de son cauchemar. Elle le regarda longuement se retenant de caresser son visage, ses lèvres, ses bras, son corps tout entier. Elle déposa un baiser sur son front et en voulant retirer sa main qui enlaçait son dos, elle réprima à grand-peine le gémissement de douleur vive qu'elle ressentit à ce moment. Tout son corps était endolori. Tous ses muscles la faisaient souffrir. La douleur était partout, dans ses bras, ses épaules, ses poignets et ses mains, dans son dos surtout, mais dans ses jambes aussi. La douleur à sa tempe était fulgurante et elle y sentait son cœur battre comme s'il s'était déplacé à l'endroit même où sa tête avait heurté violemment le sol. Elle se força à se lever sans gémir pour ne pas réveiller John et se rendit directement dans la salle de bains où elle mouilla un linge d'eau froide qu'elle appliqua sur sa tempe. En s'observant dans le miroir, elle fit une grimace devant les couleurs de ses marques. Elle aperçut de gros bleus sur ses bras, ses épaules qu'elle n'avait pas remarqué la veille, comme si son corps lui révélait maintenant toutes ses meurtrissures. Elle réussit à se débarbouiller rapidement, enfila son peignoir et se rendit à la cuisine pour préparer du café.

Tout se passa relativement bien jusqu'à ce que, sentant son petit chat se frotter sur sa jambe, elle voulut le prendre dans ses bras et se baissa sans y penser. Elle ne put retenir un cri de souffrance aigüe et tomba à genoux, sanglotant de rage et de douleur. Son cri réveilla John aussitôt et, en enfilant son jean à toute vitesse, il courut vers la cuisine. Sans un mot, il la prit dans ses bras et retourna dans la chambre où il l'allongea sur le lit avec précaution. Il prit son tee-shirt pour couvrir sa nudité et avec douceur dénuda son dos pour lui passer la pommade qui apparemment lui faisait le plus grand bien, tout en lui parlant avec douceur.

La douleur vive finit par s'apaiser et Catherine s'en sentit soulagée. John se rendit à la cuisine, nourrit le petit chat et revint avec un verre d'eau et un analgésique. D'un geste tendre, il entrouvrit les lèvres de Catherine, lui glissa le médicament sur la langue et en soutenant son menton l'aida à boire pour l'avalier. Catherine laissa retomber sa tête sur l'oreiller. John s'allongea près d'elle et elle posa sa tête sur son torse l'enlaçant de son bras.

— Je ne lui pardonnerai jamais, John, jamais ! Quand je pense à cette pauvre petite... tout ce qu'elle a dû endurer... j'ai tellement de peine pour elle... tellement.

John, caressant ses cheveux avec douceur, essuya ses larmes en effleurant ses joues de son pouce.

— Je sais, Catherine, et quand je pense à ce qu'il t'a fait, j'ai toutes les peines du monde à me retenir pour ne pas aller lui régler son compte tout de suite. Mais il ne perd rien pour attendre et crois-moi il aura tout le reste de sa vie pour regretter ce qu'il t'a fait. En attendant, reste allongée tant que le calmant n'aura pas fait effet. Cette douleur m'inquiète et je vais en parler au médecin. Il voudra sûrement te faire passer une radio, on verra.

Il se dégagea avec douceur, embrassa son front. Lorsqu'il revint dans la chambre, il informa Catherine que son ami allait venir ici pour l'examiner, lui ordonna de rester immobile et sortit pour finir de préparer le café. Catherine l'entendit remuer des plats sans comprendre ce qu'il faisait. Quand plus tard, elle vit qu'il avait mis sur le comptoir tout ce dont elle pouvait avoir besoin et qui était trop bas pour l'atteindre, y compris les plats du petit chat et qu'elle vit qu'il avait remonté tous les aliments du frigo sur les tablettes les plus hautes, elle fut particulièrement touchée et reconnaissante lorsqu'il lui dit :

— Il ne t'empêchera pas de vivre et d'agir à ta guise. Comme ça, tu peux faire ce que tu veux sans avoir besoin

de me le demander. Tu sais que je le ferai aussitôt et avec le plus grand plaisir, mais je sais aussi que ça t'enrage plus à chaque fois et je le comprends. Je ne veux pas qu'il ait une quelconque emprise sur toi et sur ta liberté de mouvement.

Le médecin l'examina attentivement, lui posant de nombreuses questions.

— Vous avez un muscle déchiré, Catherine et en bougeant, vous avez agrandi la déchirure. Il va se guérir à condition que votre dos reste immobile le plus possible. Pour empêcher tout mouvement involontaire, j'ai apporté un corset que vous garderez jour et nuit. Dans quelques jours, la déchirure devrait être guérie et vous n'aurez plus mal. Par contre, j'aimerais m'assurer que vous n'avez pas de vertèbre fêlée et j'aimerais vous faire passer une radio le plus tôt possible. Venez à ma clinique quand vous serez prête et je vous passerai en priorité. Je vais vous aider à vous asseoir et vous placer le corset et je veux examiner vos autres blessures aussi.

Quand Catherine tourna les yeux vers John, il était déjà en train de sortir de la chambre discrètement. Le corset lui fit effectivement du bien en lui permettant de relâcher une tension permanente qu'elle imposait à son corps sans s'en

rendre compte. Le médecin poursuivit son examen, prit d'autres photos des hématomes apparus depuis la veille, examina sa tempe attentivement, s'assurant de la lente régression de l'énorme bosse.

— Bien, je suis soulagé de voir que vous semblez réagir avec force malgré ce traumatisme important et grave. Soyez assurée de mon témoignage le moment venu.

— Merci, docteur. C'est grâce à John que j'y parviens, vous savez. Toute seule, je ne sais pas comment je pourrais.

Et John, qui était derrière la porte, sourit en entendant ces mots, heureux de voir qu'il pouvait l'aider, lui aussi.

Le docteur l'aida à se redresser, lui demanda de faire quelques pas et elle se sentit soulagée de voir que le corset, en la soutenant, atténuait grandement sa douleur. Le docteur l'aida à enfiler une jupe et un tee-shirt ample qui serait plus pratique pour elle et lui donna des conseils pour s'habiller, se lever, se laver en évitant les mouvements inadéquats.

Lorsqu'ils sortirent de la chambre, elle vit John, déjà attelé au travail, lisant un document tout en caressant le petit chat couché en boule sur ses genoux. Et à cet instant

précis, devant cette image qui l'émût intensément, elle ressentit une joie et un amour immense exploser en elle. John leva les yeux à ce moment et sourit tendrement devant son regard lumineux qui lui parlait tant sans qu'elle ne dise rien.

La radio révéla une légère et petite fêlure sur l'une de ses vertèbres et, tandis qu'il examinait la radio, Catherine vit les traits du docteur se durcir.

— Heureusement, ce n'est rien de grave, mais il aurait pu aussi bien atteindre la moelle épinière et cela aurait eu des conséquences irréparables, Catherine. Soyez certaine que j'en ferai mention avec moult détails lors de mon rapport.

Catherine blêmit à ces mots et John prit sa main tremblante dans la sienne.

En sortant de la clinique, John la souleva dans ses bras avec douceur et marcha jusqu'à l'auto.

— John ! Je peux marcher...

— Je sais.

— Alors pourquoi tu me portes ?

— Parce que j'adore te tenir dans mes bras, tout simplement.

\*\*\*

Alors que John protestait, Catherine l'interrompit de sa petite voix de roquet bagarreur :

— Si je m'installe sur le banc dehors, je peux très bien travailler et t'aider sans avoir mal. John, si tu ne me donnes rien à faire, je ne vais pas arrêter de penser à lui et à ce qu'il m'a fait. Et ça, je ne le veux pas et comme tu as pensé à tout pour ne pas restreindre ma liberté de mouvement, tu vas penser aussi à quelque chose pour ne pas restreindre ma liberté de penser. Donc, comme tu n'as aucun argument valable à apporter contre ça, dépêche-toi de me donner du travail.

John se mit à rire avant de dire d'un ton moqueur :

— Bien, Maître.

Allongée sur le ventre sur le long banc à l'extérieur, les bras tout au bout du banc appuyés sur une table plus basse posée devant elle, elle pouvait lire un rapport que John lui avait donné, sans mettre de pression sur son dos.

John assis en tailleur face à elle, le dos accoté contre le mur de la maison, revoyait l'interrogatoire à venir de son ex beau-père.

Ils travaillaient tous les deux avec la même concentration, le même calme, dans un silence serein et une union harmonieuse qui se ressentait dans chacun de leurs gestes. John ne s'était jamais senti aussi bien ni aussi en paix qu'à cet instant. Il la sentit se redresser à peine sur ses coudes et en la regardant, fut saisi par une émotion très forte. Ses yeux concentrés sur la feuille qu'elle lisait, sa bouche légèrement entrouverte comme si elle prononçait en silence les mots qu'elle poursuivait d'un doigt sur le papier, son tee-shirt ample qui avait glissé, dénudant son épaule et dévoilant la naissance de ses seins qu'une mèche de cheveux venait caresser. Il la contempla alors comme il contemplait son tableau avec la même émotion et le même rêve dans son regard.

Il la vit froncer les sourcils et, à la légère tension sur son visage, il comprit l'imminence du moment où elle lui montrerait quelque chose d'important. Et lorsqu'elle murmura:

— John... d'une voix où perçait une excitation, les yeux rivés à la feuille, poursuivant sa lecture plus rapidement, il eut un sourire rempli de tendresse.

Aussi, lorsqu'elle croisa son regard tendre et rêveur fixé sur elle, elle se troubla avant de se fâcher, une ombre grise obscurcissant un instant le bleu clair de ses yeux.

— Monsieur John Raus ! Est-ce que vous travaillez ou vous me reluquez ?

— Les deux, répondit John avec un sourire amusé. Et les deux mis ensemble sont très agréables, je l'avoue volontiers.

— Vous n'êtes qu'un patron pervers et licencieux !

— Effectivement, mademoiselle.

— Je crois que je vais vous donner ma démission, monsieur.

— En aucun cas, je ne l'accepterai, mademoiselle. Et vous savez très bien comment je ferai pour vous en empêcher.

Et comme leurs regards se plongeaient l'un dans l'autre avec intensité, John murmura :

— Catherine,...

— Ne dis rien, John, murmura-t-elle, effrayée, en l'interrompant vivement et en baissant les yeux. Pas maintenant.

John comprit alors que ce sentiment si fort qui les unissait lui faisait autant peur qu'à lui et il croyait bien en connaître la raison. Il dit avec douceur:

— D'accord, Catherine, pas maintenant. Alors, montre-moi ce qui cloche dans ce rapport.

Soulagée, Catherine lui montra un paragraphe de son doigt et dit d'un ton victorieux :

— Ça ! Enfin, je crois...

John lut le paragraphe avec attention et eut un sourire amusé.

— Ça aurait pu être parfait, Catherine, mais il a répondu à cette question... attends. Il se leva, fouilla dans le dossier volumineux posé sur la table et en sortit un document qu'il consulta attentivement avant d'en montrer un paragraphe à Catherine. Tu vois, ici.

— Oh... Son ton était si déçu que John ne put réprimer un petit rire.

— Catherine, tu avais, encore une fois, trouvé quelque chose qui aurait pu être excellent, ne sois pas déçue. Ton esprit fonctionne comme celui d'un juriste, tu comprends ? Tu abordes la lecture et la compréhension des procédures de la même façon.

Il se redressa et s'étira.

— Allez, on fait une pause !

— Oh oui, j'en ai marre d'être allongée ! Elle se laissa rouler doucement sur le côté et commença à se redresser comme le docteur lui avait montré mais John l'avait déjà relevée avec une telle douceur qu'elle n'avait senti aucune douleur.

Ils marchèrent longuement dans le jardin, puis longèrent le champ de maïs, se racontant des anecdotes de leurs vies, des expériences drôles, heureuses ou malheureuses et plus ils se connaissaient et en apprenaient l'un sur l'autre, et plus ils se sentaient unis, soudés par une force indestructible.

En retournant vers la maison, Catherine demanda:

— Est-ce que tu aimes les aubergines ?

— Oui, répondit John en riant de cette question inattendue. En fait, il n'y a pas grand-chose que je n'aime pas. Pourquoi ?

— Parce que ce soir, je vais faire de la moussaka. Tu connais ?

— Non, mais je suis sûr que ça va être bon. Tu veux que je t'aide ?

— Non, tu as du travail. Elle ajouta d'un ton malicieux: Laissez-moi faire mon travail et contentez-vous de faire le vôtre, compris ?

Le sourire de John s'effaça aussitôt.

— Je t'ai blessée beaucoup, ce jour-là, pardonne-moi.

Catherine prit sa main et la serra doucement tout en marchant.

— Oui, John et ne t'en fais pas, tu es pardonné depuis longtemps. Mais si jamais un jour, tu me reparles aussi méchamment, je ne pourrais pas le supporter. Ça me ferait trop de peine.

— Je ne le ferai plus, Catherine, plus jamais, je te promets.

John travailla tout le reste de l'après-midi et une très longue partie de la soirée après le souper qu'il avait adoré, d'autant plus que Catherine lui avait fait une surprise en préparant également un gâteau au chocolat. Surprise qui l'avait ému profondément autant qu'elle l'avait rendu fou de joie. Catherine, installée non loin de lui, crayonnait avec douceur et avec ce même bouleversant abandon qui le laissait rêveur à chaque fois qu'il la regardait. Au bout d'un moment, elle se leva pour aller se coucher, glissa sa main avec douceur sur les cheveux de John avant de l'embrasser sur le front lorsqu'il leva la tête vers elle, en lui souhaitant bonne nuit d'une voix tendre.

Plusieurs heures plus tard, alors qu'il allait se coucher à son tour, il la trouva profondément endormie sur le petit matelas à terre, son petit chat lové contre elle. Il caressa le chat pour le faire se lever et, sans la réveiller, allongea Catherine dans le lit. Il s'allongea à côté d'elle, rabattant les couvertures sur eux. Il se rendit compte alors que ni l'un ni l'autre n'avait pensé un seul instant à trouver un autre lit d'appoint.



## CHAPITRE 5

Le lendemain, en s'éveillant, Catherine fut de nouveau surprise de se trouver si près de lui. Surprise et heureuse. Elle le regarda dormir longuement, détaillant chaque partie de son visage, sa mâchoire forte, ses lèvres grandes et douces, son nez droit, ses sourcils foncés, son front large sur lequel elle déposa un doux baiser avant de se mettre debout sans bruit et, elle s'en rendit compte avec un grand bonheur, presque sans douleur. Elle ferma la porte et fila sous la douche. Elle prépara ensuite un petit déjeuner appétissant, faisant rissoler des petites pommes de terre, du bacon et frire des œufs. Quand tout fut prêt, elle cogna doucement à la porte de la chambre.

— Entrez ! ordonna-t-il d'une voix impérieuse avant de se mettre à rire devant l'éclat de rire joyeux de Catherine, une seconde muette de surprise.

Elle ouvrit la porte et, avec sa jolie robe d'été légère, ses pieds nus et ses cheveux noués en une longue tresse, elle avait tout l'air d'une petite fille espiègle tant son regard pétillait.

— Le petit déjeuner de monsieur Raus est prêt. Si monsieur Raus veut bien se donner la peine de se lever avant que je le sorte du lit à coups de pied.

John éclata d'un rire heureux.

— Jolie petite Catherine, c'est bien le plus adorable réveil que j'ai eu de toute ma vie ! Si ton état de santé n'était pas ce qu'il est, crois-moi que j'aurai grand plaisir à rester dans ce lit juste pour que tu essaies de m'en faire sortir.

— Oh ! Mais tu ne perds rien pour attendre, monsieur Raus. Sois sûr de ça ! Elle sursauta: Merde, le pain !

Et elle sortit en vitesse pendant que John s'habillait en souriant, le cœur débordant de joie et d'amour.

— Quand va-t-on retourner à la Cour, John ?

— Quand ton dos ne te fera plus mal. Assise toute la journée, tu sais comme moi que ça va être insupportable pour toi. Et je ne veux plus que tu souffres, plus jamais. Mais dès que tu te sentiras mieux, j'appellerai le juge et je suppose qu'il va remettre le procès en route assez vite. Un ou deux jours après mon appel.

— Ça va déjà beaucoup mieux ce matin, tu sais ? Grâce à ce corset, ça aide beaucoup.

— Tant mieux, j'en suis ravi et tout à l'heure, je te passerai de la pommade. Mais je veux que la douleur soit complètement partie avant d'y retourner.

— D'accord.

— Et n'essaie pas de me mentir car je le verrais dans tes yeux.

— Ah oui ?

— Oui, ils en disent plus que tu ne crois. Les deux coudes étendus sur le comptoir, il pencha sa tête en avant, ses yeux contemplant le bleu dans lequel il se perdait volontiers. En fait, c'est la couleur qui parle pour toi. Tes yeux sont incroyables ! Incroyablement beaux et la couleur change souvent. Par exemple, quand tu es heureuse, ils ont plein d'éclats de lumière qui les font paraître aussi bleu qu'un ciel d'été. Quand tu es triste ou que tu pleures, ils s'éclaircissent jusqu'à devenir bleu pâle comme un jour de pluie. Quand tu as peur aussi, ils ont la même teinte. Quand tu es fâchée après moi, ils ont des nuances de gris, plus ou moins foncées, comme un ciel nuageux. Et quand tu es enragée, ils se teintent alors d'un

bleu marine très profond, presque noir, comme un ciel d'orage menaçant. Tu as des yeux magnifiques, Catherine et je ne me laisserai jamais de me perdre dans ton regard à l'infini.

Catherine, émue et troublée, baissa les yeux vers son assiette, les joues roses.

— Je me demande...

— Quoi ?

John avait levé son avant bras et appuyé sa joue sur son poing fermé, il dit d'un ton tendrement moqueur, observant sa réaction.

— Je me demande quelle couleur ils ont quand tu fais l'amour...

Catherine ouvrit la bouche sans parler, devenue écarlate. Elle baissa de nouveau ses yeux vers son assiette puis, juste avant de se diriger vers la terrasse, elle dit d'un ton malicieux:

— En fait, je ne sais pas. Je n'ai jamais fait l'amour avec un miroir devant mes yeux.

Arrivée au seuil de sa chambre, elle se retourna et ajouta:

— Mais toi, tu me le diras, un jour...

Et elle se mit à rire doucement en marchant vers la terrasse tandis qu'elle entendit John avaler son café de travers et se mettre à tousser, muet, pantois, stupéfait et complètement fou de bonheur.

John était en train de se raser quand Johanna arriva. Catherine, qui était en train de finir la vaisselle lui cria d'entrer et quand Johanna vit John sortir de la salle de bain, torse nu son rasoir à la main, elle eut un sourire ravi tellement l'harmonie remplie de tendresse qui régnait entre eux était évidente et belle à voir.

— J'arrive, Johanna, j'ai bientôt fini.

— Oh, prends ton temps John ! Elle serra Catherine dans ses bras avec douceur. Ma pauvre chérie, quand John m'a dit ça tu ne peux pas savoir combien j'ai eu mal et peur pour toi !

— Oui, je sais, Johanna, j'ai eu tellement peur ! Mais vous savez, je remercie chaque instant celui qui a inventé les talons aiguilles. Venez, allons nous installer dehors en attendant que John... que monsieur Raus ait fini, se reprit Catherine sous le sourire amusé de Johanna. Voulez-vous

un café ou un thé ou autre chose ? J'ai de la limonade à la framboise et du jus d'orange.

— Oh, je prendrai bien un verre de limonade, merci Catherine.

Elle l'invita à s'asseoir où elle préférait et ressortit de la maison avec deux grands verres de limonade fraîche qu'elle déposa sur la table.

— Quel joli jardin, tu as Catherine ! Tout comme ton logement, c'est adorable, vivifiant, chaleureux ! Tout comme toi ! Ton petit monde te ressemble, tu sais ?

— Je suis tout à fait d'accord avec toi ! répondit John dans le dos de Catherine, si proche d'elle qu'elle sursauta au son de sa voix.

Quand elle tourna la tête et leva les yeux vers lui et qu'il se pencha pour déposer sur son front un baiser avec la plus exquise des tendresses et que Catherine ferma un instant les yeux sous ce baiser, avant de le regarder à nouveau tandis qu'il examinait sa blessure à la tempe après avoir relevé ses cheveux avec la plus grande douceur, Johanna ressentit un profond sentiment de bonheur tant ils semblaient unis, heureux et amoureux. Elle détourna discrètement la tête.

— Bon je vous laisse, toutes les deux, j'en ai pour deux à trois heures environ. Au fait, Johanna tu as l'information que je t'ai demandée ?

— Oui, John. Il est cloîtré chez lui depuis l'agression. Il n'ose pas sortir, a fait reporter ou a délégué ses dossiers actifs aux autres avocats de sa firme. Il ne doit plus savoir ce qui va lui tomber sur les couilles. Si tu veux mon avis, il se chie dessus, le salaud !

Catherine éclata d'un rire franc à ces mots. Elle n'avait jamais encore entendu Johanna parler d'une façon aussi crue.

— Tu vois, petit roquet, il n'y a pas que toi qui jures comme un charretier, dit tendrement John d'un ton moqueur.

— En effet, je vois, monsieur.

— Monsieur ? Et John alors ?

— Je vous appellerai comme bon me semble, monsieur !

— Tu sais très bien le seul mot que je veux entendre...

— Ouais, ben tu peux toujours courir, John !

Johanna éclata d'un grand rire devant cette phrase dite si spontanément qu'elle révélait la grande entente et la complicité qui régnaient entre eux et ce lien si fort qui les unissait et, quand elle vit le regard de Catherine suivre John des yeux alors qu'il partait, elle réalisa à quel point elle aussi était intensément et profondément amoureuse de lui et cette révélation lui donna la plus grande des joies.

— Ma petite Catherine, viens allons nous asseoir. Oh, attends, j'allais oublier ! Solange m'a donné ça pour toi.

Elle fut attendrie de la lueur d'excitation enfantine qui apparut dans les yeux de Catherine quand elle lui remit une boîte de chocolats joliment emballée et une carte qu'elle lut avec émotion, essuyant furtivement une larme sur sa joue.

— Je suis très touchée, vous lui direz merci et vous l'embrasserez pour moi.

— Sois-en sûre !

Elles prirent place autour de la table où Catherine avait déposé les verres et Johanna commença à parler.

— Je voulais te voir seule, Catherine, car je dois te parler de quelque chose que, je pense, John ignore. Quand ta plainte aura été déposée et que Rioux aura été inculpé,

cela va faire un tollé dans son milieu et il va probablement être rejeté par la plupart. Sa famille n'acceptera jamais qu'il ait sali leur nom et fera tout pour éviter un procès. Et nous, nous ferons tout, au contraire, pour que son nom soit éclaboussé au maximum en informant les journaux au fur et à mesure. Pour que Rioux écope d'un maximum de peine, nous devons prouver qu'il est un criminel dangereux et pour ça nous ferons assigner de nombreuses personnes qui sont prêtes à témoigner contre lui.

"Certaines ne le sont pas encore, certaines ne le seront peut-être jamais, mais nous espérons que celles qui voudraient mais qui ont trop peur de le faire, seront encouragées par le nombre et témoigneront à leur tour. J'ai fait faire des enquêtes poussées sur lui. J'ai rencontré des anciennes employées qui ont travaillé pour lui, que ce soit à son étude ou chez lui ou ailleurs, des employées d'hôtel, de bars qu'il fréquente. Partout, son nom provoque une panique pour la plupart. Elles sont toutes effrayées par lui. Et si personne, à part une seule, n'a jusqu'ici osé le dénoncer c'est à cause de ces menaces de mort très réelles qu'il leur a maintes fois proférées et répétées."

Elle s'interrompit un instant, but une gorgée de limonade, observa Catherine qui l'écoutait avec attention et reprit:

— Tu seras la première à comparaître puisque c'est toi la plaignante. Tu veux être représentée par John ?

— Oui, absolument ! Observant la mine songeuse et soucieuse de Johanna, Catherine ajouta: Pourquoi ? Cela pose-t-il un problème ?

— Peut-être. Tout dépendra d'abord si elle accepte de témoigner ou pas et de la réaction de John.

— Qui, elle ?

— Son ex-femme, Sophie Carrington.

— Mais elle n'est pas avec Rioux ?

— Oui, Catherine, justement. Je vais commencer du début. John et moi on s'est connus lorsque nous étudions le droit ensemble. Malgré notre différence d'âge, nous avons tout de suite sympathisé et nous nous sommes toujours très bien entendus. Nous étions comme frère et sœur et la coïncidence de la similitude de nos prénoms nous plaisait bien à cause de ça. Avant même de finir nos études, nous avons déjà décidé d'ouvrir notre firme ensemble. J'ai connu Sophie quand il s'est mis à la fréquenter et elle est devenue une amie proche. Notre bureau était ouvert depuis cinq ans à ce moment et notre

clientèle grossissait de plus en plus, assez que nous avons engagé d'autres avocats.

"Sophie était issue d'un milieu très aisé, n'avait toujours connu que ça. Elle avait poursuivi quelques études sans jamais rien achever et n'avait jamais travaillé ni eu besoin de le faire. Elle avait vécu une jeunesse folle, de croisières en yachts en soirées mondaines, en passant par des séjours dans les endroits les plus huppés du monde. Bref, elle était l'opposée complète de tout ce que John était et connaissait. Quand elle a connu John et qu'elle a su qu'il était avocat, elle était ravie. Mais, elle s'est rendue compte très vite que sa firme était minuscule et très peu rentable selon ses critères à elle. Elle l'a encouragé en nous référant à plusieurs de ses amies aussi riches qu'elle, pour des problèmes mineurs, certes, mais en les acceptant, on savait qu'on pourrait les représenter plus tard pour des affaires plus importantes et surtout qu'elles-mêmes pouvaient nous référer à d'autres. Quand son père a appris qu'elle fréquentait John et combien il valait financièrement, il a tout fait pour la dissuader de continuer. Mais Sophie, sûrement par caprice et par défi et aussi parce qu'à l'époque elle était amoureuse de lui, a tenu tête à son père jusqu'à se marier avec lui. Ce qui a mis son père dans une rage folle dont John a écopé le plus souvent. Entre elle et

John, tout se passait relativement bien mais plus le temps passait et plus, je voyais John devenir ombrageux. Il a fini par exploser un jour en disant à Sophie qu'il ne voulait plus représenter ses amies, que si elle voulait leur référer notre bureau, elle pouvait me les référer à moi, si j'en voulais, ou à d'autres bureaux dans le cas contraire, mais que lui n'en voulait plus du tout. Il voulait choisir sa propre clientèle, ses propres causes. Leur dispute et leur désaccord a fini par se calmer et Sophie est venue travailler avec lui. Elle s'ennuyait chez elle et n'avait plus, avec lui, le genre de vie qu'elle avait toujours connu. Je sais que John a fait des efforts surhumains pour qu'elle soit heureuse malgré tout. Il l'accompagnait à des soirées, dans des clubs privés où il se sentait mal à l'aise. Il entendait parler d'endroits qu'il ne connaissait pas, d'universités qu'il n'aurait jamais eu les moyens de fréquenter. Et plus ses réponses sincères étaient reçues avec un humour de plus en plus grinçant, et plus il se sentait méprisé, moqué et rejeté comme n'étant pas l'un des leurs. Il n'avait et n'aurait jamais les moyens de lui donner ce qu'elle avait toujours eu. Il le savait et me disait que si son amour pour lui ne tenait qu'à ça, il lui vaudrait mieux trouver tout de suite quelqu'un de plus fortuné que lui."

Johanna s'interrompit brusquement en voyant les yeux de Catherine remplis de larmes qui coulaient sur ses joues.

— Catherine...

Celle-ci dit d'une voix triste qui émut Johanna profondément :

— Il est si gentil, il est si doux, il est si adorable et ils lui ont fait tant de mal... tant de mal. Elle essuya ses larmes et sembla se ressaisir et, comme John l'avait vu en son temps, Johanna vit avec surprise le regard bleu clair tourner au bleu marine et Catherine ajouta sèchement :  
Continuez, Johanna.

— Quand Sophie est venue travailler au bureau, les choses ont eu l'air de bien se passer entre eux, pour un temps du moins. Elle allait souvent porter des documents au Palais de justice et c'est là qu'elle a rencontré Rioux. Quand je l'ai vue minauder avec lui et faire des plaisanteries douteuses plusieurs fois, je l'ai mise en garde que si elle faisait le moindre mal à John, je ne lui pardonnerai jamais. Elle m'a dit alors que telle n'était pas son intention mais qu'elle trouvait Rioux charmant et amusant. Je m'en suis toujours voulue de ne pas avoir prévenu John de son attitude mais bon, je ne voulais pas m'ingérer dans leur vie... La suite, tu la connais. John m'a

dit qu'il t'en avait parlé. Ce qu'il ne sait pas, du moins je crois, c'est que plusieurs années après, Sophie m'a appelée, en larmes, effrayée, me demandant si elle pouvait venir chez moi. Devant son état de détresse évident, j'ai accepté et quand je l'ai vue, j'ai compris que j'avais bien fait. Elle était méconnaissable. Son visage était tuméfié à plusieurs endroits, elle avait des côtes cassées et des bleus partout sur le corps. Mais sa souffrance physique n'était rien comparée à celle qu'elle vivait psychologiquement. Après que je l'ai eue calmée et soignée du mieux que j'ai pu, elle a fini par m'avouer que Rioux l'avait souvent battue avant de la violer. Que sa sexualité violente lui avait plu au début mais que, quand elle s'en était lassée, il s'était mis à la forcer et à user de ses poings. Jusqu'à ce soir où il était allé beaucoup plus loin et qu'elle avait craint pour sa vie. Ce soir où elle avait réussi à se sauver et à venir me voir.

— Et elle est encore avec lui ? ne put s'empêcher de l'interrompre Catherine, consternée.

— Oui, aussi surprenant que cela paraisse, c'est le cas. Je suis sûre qu'elle a très peur de lui. Quand je lui ai conseillé de retourner chez ses parents pour se mettre à l'abri, elle m'a dit qu'elle avait essayé de le faire mais que son père l'avait convaincue que le moindre scandale porterait un tort si considérable à la famille qu'elle serait

déshéritée sur le champ, ne recevrait plus jamais aucune rente et qu'elle serait à jamais rayée de tous les cercles. Comme elle n'a rien connu d'autre que cette vie, elle a pris peur et a décidé de continuer à endurer Rioux sans rien dire.

— Quoi ? ! ! Son père sait ce qu'il lui fait et il n'a que sa réputation en tête ? ! ! Alors que sa fille est en danger ? ! ! Catherine, ulcérée, s'était levée d'un coup en cognant le poing sur la table faisant sursauter Johanna.

— Catherine, ne fais pas de mouvement brusque avec ton dos, il est encore fragile, dit doucement Johanna. Catherine acquiesça et se rassit prudemment.

— Mais elle travaille dans la compagnie de son père, non ?

— Oui et, depuis quelques temps, tout semble s'être arrangé entre eux.

— Mais avec tout ce que vous venez de me dire, comment pourrait-elle témoigner contre Rioux ? Non seulement, elle devrait affronter la peur qu'elle a de lui mais c'est sûr que le nom de son père serait sali lui aussi... Je ne comprends pas...

— En fait, c'est possible car elle fréquente un autre homme depuis quelques mois, en cachette, bien sûr et avec la plus grande prudence, et cet homme-là pourrait lui donner la force d'affronter Rioux et de s'affranchir de son emprise.

— Un autre avocat ? ironisa Catherine

— Non, un juge !

Catherine éclata de rire.

— Décidément ! Cette femme-là doit connaître toutes les lois sur le bout des doigts ! Et je suppose que son père approuve grandement cette fois ?

Johanna rit à son tour à cette remarque.

— Oui, je suppose que oui. Aussi, quand Rioux va être mis au pilori, il sera le premier ravi et il jouera l'offusqué, scandalisé d'apprendre soudain que sa fille a pu subir tant de sévices.

— Le maudit salopard ! jura Catherine, hors d'elle. J'espère que John va lui faire bouffer ses couilles à lui aussi et je serai là pour le voir. Pour le voir reprendre sa dignité qu'ils ont bafouée, tous autant qu'ils sont ! Il mérite tellement mieux ! Il mérite tellement ce qu'il y a de mieux

! Comment ont-ils pu lui faire tant de mal à lui qui est si gentil...

— Catherine, tout a changé pour lui maintenant. Sa dignité, il l'a retrouvée en grande partie grâce à toi, sa force aussi, mais surtout son rire, sa joie. Moi, qui le connais depuis très longtemps, qui l'ai connu rieur, farceur et adorable comme il l'est redevenu grâce à toi, je l'ai vu aussi plonger dans un abîme de souffrance si profonde que j'ai eu peur pour lui, très souvent. Mais tu as su lui redonner la paix et la joie. Tu as su lui redonner l'amour en lui et je sais qu'il t'aime énormément. Il est heureux près de toi comme il ne l'a pas été depuis très longtemps. Beaucoup trop longtemps. Et je sais que tu l'aimes, toi aussi. En vous voyant tous les deux aujourd'hui, je l'ai compris et tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureuse que ses sentiments pour toi soient réciproques ! Catherine, c'est pour ça que s'il te demande, à n'importe quel moment, de ne pas l'accompagner au procès, fais-le s'il te plait, fais-le pour lui. Il a tellement peur pour toi depuis que Rioux t'a agressée, il craint tellement qu'il t'arrive quelque chose que ça le stresse énormément. Et ça sera comme ça tant que ce salopard ne sera pas sous les verrous.

— Je comprends, Johanna, et bien sûr je le ferai. Je veux son bien-être avant tout. Et je comprends aussi pourquoi il sera difficile pour lui de me représenter si son ex-femme témoigne contre Rioux.

— Ça, on peut le contourner, je peux le faire à sa place.

— Me représenter ?

Johanna eut un petit sourire complice.

— Non, ça, je crois que John ne laissera personne d'autre le faire, mais interroger Sophie quand le moment sera venu. Enfin, pour l'instant, on n'en est pas là.

— Johanna, la jeune fille qui a porté plainte, l'avez-vous rencontrée ?

— Oui, et elle est prête à témoigner, n'importe quand.

— Mais pourtant...

— Oui, je sais, mais elle était beaucoup plus jeune alors. Elle a pris de l'assurance depuis. Et puis, elle sort avec un boxeur qui l'aime énormément et qui est prêt à tout pour elle. Ce gars-là n'a qu'une envie, c'est de voir la gueule de Rioux écrabouillée sous ses poings. Et grâce à lui, elle est prête à mettre un terme définitif sur cette partie douloureuse de son passé.

— Je suis ravie de l'entendre, Johanna ! Pas tant qu'elle va venir témoigner mais de savoir qu'elle n'a plus peur de lui, qu'elle a réussi à surmonter tout ça. J'ai souvent pensé à elle, vous savez. J'ai hâte de la rencontrer.

— Et elle encore plus, crois-moi ! Quand je lui ai raconté comment tu avais humilié Rioux aux yeux de tous en ripostant à son insulte, elle a été tellement impressionnée qu'elle n'a depuis que le désir de te connaître et d'être à tes côtés pour que soit réparé tout le mal qu'il a fait. Elle a d'autres amies qui ont été agressées par lui, certaines par des attouchements et d'autres par des agressions sexuelles complètes.

Devant les yeux effrayés et le long frisson de Catherine, Johanna, confuse, prit sa main dans les siennes.

— Pardonne-moi d'avoir dit ça, Catherine. Je suis tellement désolée, j'ai été très maladroite. Parlons d'autres choses, veux-tu ? John m'a dit que tu avais beaucoup de talents artistiques, entre autres, il paraît que tu fais aussi d'excellents gâteaux...

À la seule mention du prénom de John, Catherine sembla s'apaiser et elle sourit à Johanna.

— Oui, il les aime beaucoup et il est très gourmand.  
D'ailleurs, j'en ai fait un hier, voulez-vous y goûter ?

— Avec plaisir, mais j'aimerais bien voir tes œuvres avant.

Elle s'extasia devant la douceur et la sensibilité qui ressortaient de toutes ses créations et lorsqu'elle découvrit le portrait de John, elle le regarda longuement, ébahie.

— Catherine, il est magnifique ! Tu as tellement su rendre ce qu'il est vraiment, sa sensibilité, sa douceur, mais aussi sa force de caractère... c'est incroyable ! Il a dû être impressionné en le voyant !

— Il ne l'a pas vu, je ne lui ai pas montré encore. En fait, je voulais lui offrir après le procès pour le féliciter.

Johanna eut un petit rire attendri.

— C'est absolument adorable, Catherine, comme tu l'es toi-même, tellement ! Bon, fais-moi goûter ce gâteau et viens avec moi dans ton jardin. J'ai vu des fleurs que je n'avais jamais vues avant et j'aimerais bien savoir ce que c'est. Moi aussi j'adore jardiner. Enfin, quand j'ai le temps.

Elles parlèrent longuement de plantes, de fleurs et de jardinage, se découvrant une passion commune et c'est

ainsi que John les découvrit en revenant. Il les rejoignit sans bruit et surprit Catherine en glissant un doigt sur son bras. Johanna, en surprenant encore une fois l'intensité de leurs regards lorsqu'ils se croisèrent, en ressentit une grande bouffée de joie.

Tandis que John et Johanna parlaient et faisaient le point sur plusieurs dossiers, Catherine, allongée sur le ventre, lisait un livre, déposé sur la table en contrebas du banc. Elle voulait, en se reposant au maximum, permettre à son corps de reprendre toutes ses forces et se remettre sur pied le plus rapidement possible pour enfin affronter Rioux et lui régler son compte.

Comme John voulait parler de lui, justement, à Johanna, il l'entraîna à l'intérieur. Juste avant d'entrer, il se tourna vers Catherine et eut un sourire rempli d'amour en la voyant parler doucement avec son petit chat qui avait sauté sur son livre et qui la regardait et semblait l'écouter, ronronnant sous ses caresses.

Quand Johanna prit congé et qu'ils sortirent pour qu'elle dise au revoir à Catherine, ils la trouvèrent endormie, son bras entourant le petit chat roulé en boule contre elle.

— Comment peut-on ne pas l'aimer ? chuchota Johanna avec un sourire attendri.

John ne répondit rien mais son regard parlait pour lui.

De retour près de Catherine, il s'assit en tailleur face à elle et se plongea avec délice dans la contemplation de son visage abandonné dans le sommeil, de tout son corps petit et adorable, aux formes rondes et aux lignes fines et si désirables, tenant ses mains l'une contre l'autre pour s'éviter de céder à cette tentation si forte qu'il avait de l'effleurer, de la caresser, de poser ses mains sur elle, partout sur son corps, avec douceur, avec amour.

Aussi, quand Catherine ouvrit les yeux, elle reçut de plein fouet le regard brûlant d'amour de John fixé sur elle et elle sourit en rougissant.

— Arrêtez de me reluquer, monsieur Raus, chuchota-t-elle.

— Jamais !

Catherine étira ses bras vers l'avant. Le petit chat se redressa et s'étira aussi en faisant le dos rond, avant de sauter du banc et de s'éloigner, non sans avoir frôlé la jambe de John au passage.

— Aide-moi à me relever, John, on a du travail.

En entrant dans la maison, elle aperçut, avec surprise et un sourire ravi, un énorme bouquet de fleurs dans un vase déposé sur le comptoir.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, John ne put réprimer un petit rire devant ses yeux brillants d'une joie enfantine et émouvante.

— C'est pour toi, dit-il avec la plus douce des tendresses.

D'un geste spontané, elle l'enlaça de ses bras serrés fort autour de lui.

— Merci, John. Tu es si gentil ! Elles sont magnifiques, merci !

Il serra sa tête contre lui et embrassa ses cheveux avant de dire :

— Viens voir ! Et il lui montra, dans le frigo, les achats qu'il avait faits avant de revenir. Ce soir, c'est moi qui fais le souper et tu vas te régaler !

Catherine eut un rire heureux à ces mots et elle parut soudain bouleversée au point qu'elle ne put empêcher une larme de couler sur sa joue.

— Catherine, qu'y a-t-il ? demanda doucement John, en essuyant sa joue d'une caresse légère.

— C'est rien, John. C'est juste que depuis que j'ai quitté ma tante, personne ne m'a jamais préparé à manger et... C'est idiot de pleurer pour ça ! Allons, viens on a du travail, ajouta-t-elle en se reprenant aussitôt.

Ils passèrent le reste de la journée en travaillant côte à côte avec le même plaisir silencieux et concentré, s'interrompant à peine le temps d'avalier un sandwich. Catherine, tantôt debout, tantôt allongée, réussit aussi à rester assise sans douleur, à son plus grand soulagement. John lui avait donné un travail de recherche à faire et, encore une fois, il fut impressionné par la concentration, l'application, la passion qu'elle y mettait et il fut aussi ravi du plaisir évident que ce travail semblait lui apporter.

Au bout de plusieurs longues heures de travail intense, John étira son dos en levant ses bras avant de se mettre debout.

— Bon, il est temps d'aller préparer le souper. Tu as faim ?

— Oh, oui ! Mais j'ai pas fini, dit Catherine concentrée dans sa lecture.

Avec un sourire, John effleura ses cheveux d'une caresse avant de rentrer et de préparer son repas préféré qu'il voulait faire goûter à Catherine.

Lorsque, plus tard, elle le rejoignit à l'intérieur, elle s'approcha de la cuisinière.

— Mmmm ! Ça sent délicieusement bon ! C'est quoi ?

— De la tajine. C'est un plat marocain que j'aime beaucoup. Je pense que tu vas aimer ça autant que moi.

— Juste à l'odeur, j'en suis certaine !

Elle s'approcha du bouquet, admirant les fleurs d'un air ravi.

— Merci, John. C'est tellement gentil à toi !

Elle s'aperçut alors qu'il avait déjà placé les assiettes, ouvert une bouteille de vin, tranché du pain frais dans une petite corbeille et même disposé des bougies, déjà allumées. Et pour que le tout soit plus joli, il avait recouvert le comptoir de napperons colorés pour en faire une petite nappe. Et elle se sentit bouleversée de ces si douces attentions qu'elle n'avait jamais connues de quiconque.

Elle s'approcha à nouveau de lui.

— John, veux-tu me porter sur le comptoir, je veux m'asseoir dessus. Je le fais souvent quand un plat est long à cuire et je lis en même temps. Et ça me plaît parce que ça me fait sentir plus grande.

John en souriant, obtempéra et la souleva avec douceur pour l'asseoir près de lui. Une fois assise sur le comptoir, ils étaient tous les deux à la même hauteur et cela sembla ravir Catherine. John baissa le feu de cuisson et leur servit du vin. Il tendit son verre à Catherine et ils trinquèrent en silence.

— Catherine, si ma question est trop indiscrète, dis-moi le et n'y réponds pas d'accord ? Mais je trouve étrange qu'il n'y ait personne dans ta vie. Pourquoi ? Même si je suis à peu près sûr de connaître la réponse, j'aimerais le savoir, si tu veux bien me le dire, bien sûr.

Catherine but une gorgée de vin et, en souriant d'un air espiègle, rétorqua d'un air de défi :

— Et bien, si tu le sais, je t'écoute.

— Ce que je crois, c'est que tu as dû avoir beaucoup d'hommes qui t'ont tourné autour parce que tu es si jolie, si adorable et si attachante qu'il ne pourrait pas en être autrement. Ce que je crois aussi c'est que parmi eux,

certains, ou même un seul, ont dû te plaire assez pour que tu te laisses aimer. Mais comme aucun n'a réussi à t'aimer assez pour comprendre et accepter qui tu étais vraiment, je pense que c'est à ce moment-là que ton petit roquet a dû se mettre à gronder plus fort pour protéger le petit oiseau effrayé d'être mis en cage et privé de sa liberté. Et, à force, tu as trouvé plus de sérénité, de sécurité et de bonheur dans ta solitude où te plais énormément que dans tous les sentiments que tu as pu éprouver avec quiconque. Parce qu'en étant seule, tu peux rester libre, vivre et agir à ta guise sans que personne ne vienne interférer dans tes projets, tes envies, tes passions, tes besoins. En étant seule, tu te protèges de tout et de tous, plus et mieux que quiconque ne l'a jamais fait pour toi.

Il s'interrompit, prit le verre de Catherine et le posa sur le comptoir en même temps que le sien, avant d'essuyer avec un bouleversement ému les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Catherine, pardonne-moi, je ne voulais pas te faire pleurer.

— Tu me comprends si bien John ! Tu me connais si bien... Si j'avais tenu un journal intime et que tu l'aies lu,

tu n'aurais pas pu décrire la vérité aussi bien que tu viens de le faire.

— C'est parce que je t'aime, Catherine.

Une lueur de frayeur passa dans les yeux de Catherine.

— John...

Et John avec douceur posa un doigt sur ses lèvres, avant de placer ses deux mains sur le comptoir, autour d'elle.

— Non, tu ne m'empêcheras pas de te le dire, cette fois. Parce que jamais, je ne chercherai à t'emprisonner, à essayer de vouloir te changer, à te priver de ta liberté, de ta solitude, à te priver de quoique ce soit. Jamais, je ne te forcerai à faire, dire ou penser quoique ce soit. À agir et être autrement que comme tu l'es et comme tu le désires. Jamais, Catherine. Justement parce que je t'aime et justement parce que j'aime profondément tout ce que tu es. Et je préfère passer le reste de ma vie à t'aimer seul, en silence, éloigné de toi plutôt que de te voir un jour t'envoler loin de moi. Je t'aime tant que je suis prêt à t'aimer de loin, sans jamais tenter de t'approcher si tel est ton désir, si tu as trop peur que j'essaie d'agir envers toi à l'encontre de tes besoins. Je t'aime comme un fou,

Catherine. Je t'aime profondément. Je t'aime intensément et passionnément. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé avant. Je t'aime depuis ce jour où tu m'as si gentiment accueilli dans mon bureau, ce jour où tu as déboulé dans ma vie comme un petit roquet hargneux cherchant la bagarre, depuis ce jour où, à cause de ma colère, j'ai eu si peur de te perdre que je ne sentais plus d'air en moi et que j'ai cru mourir de chagrin à cette pensée. Et je t'aime depuis ce jour où, comme un voleur, je suis entré ici sans y être invité et que j'ai découvert tant de choses sur toi qui m'ont profondément remué. Je t'aime depuis ce jour où je t'ai vue endormie dans ton lit. Si petite, si adorable, si belle, si émouvante que j'ai eu toutes les peines du monde à partir. Et ce jour-là, j'aurais adoré être un petit chat pour dormir dans tes bras. Je ne te demande pas de m'aimer en retour, je ne te demande rien. Je voudrais juste, si tu le veux un jour, me laisser apprivoiser ce petit oiseau si mignon, si fragile et si fort à la fois jusqu'à ce qu'il soit rassuré que je ne veux que son bonheur et que je ne pourrais jamais le priver de tout ce qu'il aime et de ce dont il a tant besoin, bien au contraire. Parce que tout ce que tu es et tout ce que tu aimes, c'est ça justement qui fait que je t'aime tant.

Catherine avait caché son visage dans ses mains en sanglotant, bouleversée au plus profond de son être par la plus belle déclaration d'amour qu'elle ait jamais entendue, ni même rêvée de pouvoir entendre un jour et avait le plus grand mal à se ressaisir.

Sans un mot, John la prit dans ses bras et la fit descendre avec douceur. Elle l'enlaça alors brusquement, le serrant très fort contre elle. Et ils restèrent ainsi enlacés un très long moment. John avait peur de l'avoir effrayée, d'avoir parlé trop tôt, trop vite et regrettait de n'avoir pas attendu plus longtemps mais quand elle leva enfin vers lui ses yeux brillants de larmes et qu'il y lut à son tour tout ce qu'ils lui disaient en silence, il se sentit soulagé et infiniment heureux. Toujours sans un mot, elle lui sourit et son doux sourire aimant lui disait aussi tout son amour pour lui. Elle embrassa son torse avec tendresse avant de dire d'une voix tremblante d'émotion:

— Je vais dehors cinq minutes.

En passant sous son bras, elle s'enfuit vers l'extérieur. Quand le repas fut prêt, John prit leurs deux verres et la rejoignit à l'extérieur. Il la vit marchant dans son jardin, son petit chat dans les bras à qui elle racontait, mot pour mot, toutes ces si belles choses que John venait de lui dire.

Il fut profondément touché de se rendre compte à ce moment-là que son petit chat devait vraiment tout savoir de sa vie et qu'il était sûrement son seul et son plus précieux confident. Quand elle le vit sur le bord de la terrasse, elle s'avança vers lui en souriant. Son regard avait retrouvé sa sérénité et John s'aperçut qu'il brillait désormais d'une lueur nouvelle. Une lueur due à cette joie immense d'être ainsi aimée et de pouvoir aimer en retour sans risque pour elle de tout perdre à nouveau. Et ce sentiment de bien-être, d'apaisement, de bonheur infini et de soulagement que ça lui apportait semblait en irradier dans son regard, dans son sourire, dans son visage et même dans son corps tout entier, comme autant d'étincelles de lumière, la rendant encore plus belle.

— C'est prêt, mais c'est très chaud, on peut prendre un verre en attendant.

— On pourrait même souper dehors, maintenant que je peux m'asseoir ? J'adore manger dehors et toi ?

John eut un sourire attendri.

— Moi aussi. Du moins, quand j'habitais chez mes parents, j'aimais ça, parce que dans mon appartement la terrasse est trop petite et surtout, la vue sur les immeubles en face n'est vraiment pas idéale. Alors, assieds-toi, je

m'occupe de tout. Ce soir, laisse-moi te choyer comme j'ai envie de le faire depuis si longtemps. Et chut ! On n'obéit à son Maître ! Pas un mot !

— Sinon quoi ? demanda Catherine d'un air de défi provocant, les yeux rieurs et malicieux.

— Sinon... tu le verras quand tu seras guérie.

Et fou de bonheur, il entra dans la maison.

Les bougies scintillaient sur la table. La nuit était tombée dévoilant des milliers d'étoiles que John admirait d'un air rêveur.

— Là où j'habite, je ne peux presque jamais les voir. Les lumières de la ville forment comme un halo opaque et les éclipsent complètement. Mais ici, c'est tellement joli !

En reportant son regard sur Catherine, il surprit ses yeux brillants posés sur lui et elle les baissa aussitôt. Il comprit alors qu'avec ce qu'il venait de lui avouer, elle se sentait maintenant plus embarrassée que jamais à l'idée de devoir dormir si près de lui. Il la rassura aussitôt en parlant d'une voix douce:

— Catherine, si tu le préfères, je peux dormir chez ta propriétaire. Ou mieux encore, toi tu pourrais dormir en haut, ça me rassurait plus.

— Et toi, qu'est-ce que tu préfères ?

John se mit à rire et ses yeux avaient une petite lueur pleine de promesses futures.

— Moi, ce que je préfère, c'est dormir près de toi, te sentir contre moi, te tenir dans mes bras et être sûr ainsi qu'il ne t'arrivera aucun mal. Et je te promets par-dessus tout que, même si je brûle de te couvrir de caresses et de baisers, je m'en abstiendrai tant et aussi longtemps que tu ne voudras pas que je le fasse.

Catherine, écarlate, baissa les yeux et inspira brusquement sous l'effet que ces mots lui procurait dans tout le corps et les images plus que troublantes qui jaillirent d'un coup devant ses yeux.

Pour ne pas la mettre plus mal à l'aise, John se leva et débarrassa la table et lorsqu'il revint, elle avait retrouvé son calme.

— John, si tu préfères retourner seul au Tribunal, je le comprendrai, tu sais. Si tu penses que Rioux pourrait me

faire du mal d'une façon ou d'une autre et que ça t'inquiète...

— Toi, tu as parlé avec Johanna.

— Oui, en effet, c'est elle qui m'en a parlé, répondit Catherine en riant. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit, toi ?

— Parce que je suis partagé. C'est vrai que j'ai peur, terriblement peur pour toi tant qu'il ne sera pas enrhumé. Mais c'est vrai aussi que je te veux près de moi. Avec toi, je me sens plus fort pour leur faire face, plus calme surtout. Et c'est justement ça ta force la plus grande, celle que tu m'apportes juste en étant là. Tu sais m'apaiser, me calmer, juste par ta présence. Et dans cette affaire, c'est de ça que j'ai le plus besoin. Si je laisse mes émotions me submerger, je ne ferai rien de bon. Et si, jusqu'à l'agression, tout s'est bien déroulé, c'est grâce à toi, Catherine. Et puis, je veux que tu sois près de moi, pour les voir faiblir, blêmir et être vaincus parce que je te dois tout, dans ce dossier. Ça sera notre récompense à tous les deux, notre victoire à tous les deux. En plus, ça sera moins long que je pensais car le juge a déjà demandé et obtenu une contre-expertise. Comme l'expert qu'il a nommé rejoint l'avis du mien sur tous les points et que Rioux n'a donc aucune question supplémentaire à lui poser qu'il n'ait

déjà posée au mien, on passera directement au témoignage de Carrington et aux plaidoiries. Mais, j'ai réussi à trouver une solution. Mon ami Charles va nous accompagner et sera présent à l'audience avec deux de ses agents en civil. Tu auras trois gardes du corps près de toi en permanence et personne ne pourra t'approcher.

Catherine eut un petit rire enfantin.

— Des gardes du corps ! Hé bien ! Voilà que je suis devenue un personnage important !

— Oh oui ! Plus qu'important ! Surtout pour moi !

John se leva et avant qu'elle ait pu réagir il la souleva dans ses bras.

— Au lit, maintenant !

— Mais John...

— Pas de discussion ! C'est qui le maître ici ?

Catherine leva des yeux malicieux avant de dire en riant joyeusement :

— Ici ? C'est Ouistiti !

Et tout en marchant sans la quitter des yeux, John murmura :

— Je t'aime, Catherine.

Elle posa sa tête contre son torse, profondément heureuse.

## CHAPITRE 6

Deux jours, plus tard, Rioux osa enfin sortir de sa cachette et retourner à son bureau, persuadé que cette petite pute n'avait pas porté plainte contre lui puisqu'aucun agent ne s'était présenté chez lui. Il trouverait bien un moyen, un jour, de lui faire payer tout ça et il se jura qu'elle n'en sortirait pas vivante. Mais avant ça, il la torturerait longtemps, il la ferait crier et souffrir avec le plus grand plaisir. Et plus il y pensait et plus il s'en délectait.

John avait fait passer le mot à tous ses confrères de se comporter comme à leur habitude face à Rioux afin qu'il ne se doute aucunement de la suite des événements. Aussi, quand ce dernier se présenta de nouveau au Palais de justice, il fut conforté dans sa pensée que la petite salope n'avait rien dit à personne. *"Tant mieux, ça veut dire qu'elle a peur de moi, ça sera encore meilleur"*.

Au même moment, Catherine annonça à John qu'il pouvait appeler le juge et qu'elle était prête à retourner se battre à ses côtés.

— Oui, John, je t'assure que je n'ai plus mal, plus du tout. Et si jamais, j'ai mal, je demanderai à ton ami

Charles de me reconduire et je resterai avec lui jusqu'à ce que tu reviennes. Je te le promets.

— D'accord, alors c'est reparti.

— Te sens-tu assez fort pour faire face à Rioux comme si de rien n'était ?

— Oui, Catherine. C'est sûr que ça ne sera pas facile, loin de là, mais je vais le faire parce que c'est le seul moyen de l'étaler pour de bon. Quand je serais trop enragé ou bouleversé, je regarderai ton joli visage, tes jolis yeux, je penserai à toi et je serai plus calme. Et toi ?

— Je l'espère. Au moins, moi, je n'aurai pas à lui parler ni à le regarder. Et si j'ai trop peur, moi aussi, je regarderai tes jolis yeux et ton joli visage et je penserai à toi. Mais je sais qu'avec toi près de moi, je n'aurai pas peur, plus jamais.

La première journée de l'audience promettait d'être riche en émotions fortes pour tous les deux car non seulement John devrait affronter Rioux en maîtrisant sa rage profonde mais en plus, elle débiterait par l'interrogatoire de son ex-beau père.

Leur arrivée au tribunal ne passa pas inaperçue. Catherine, vêtue avec la plus grande élégance marchait

fièrement entre Charles d'un côté et John de l'autre. Un agent en civil marchait un pas en avant d'elle et un autre un pas en arrière d'elle. Et au milieu de tous ses gaillards, elle paraissait encore plus minuscule et chétive. Elle croisa des regards bienveillants, empreints du plus grand respect, des sourires chaleureux et des hochements de tête encourageants tout au long de la traversée du grand hall, dans les escaliers, dans le long couloir, et jusqu'au bureau du juge qui avait tenu à les rencontrer avant l'audience.

— On dirait que tout le monde me connaît, dit-elle à voix basse à John, intimidée et impressionnée de tant d'égards.

Il sourit tendrement en prenant sa main dans la sienne:

— Oui, tu es devenue l'héroïne du Tribunal, en plus d'être celle de mon cœur.

Le juge les reçut tous les deux chaleureusement, demandant aux policiers de rester devant la porte.

— Alors, comment vous sentez-vous Catherine ?

— Ça va bien, monsieur Votre Honneur, je vous remercie.

Le juge laissa échapper un petit rire:

— Vous savez, on dit monsieur le Juge, ou Votre Honneur, pas les deux. Je voulais m'assurer que vous étiez prête à revoir votre agresseur et que vous aviez la force d'affronter cette situation

— Oui, soyez sûr de ça, monsieur le juge. Je suis bien entourée comme vous avez pu le voir et si je devais vivre dans la peur à cause de lui, alors c'est qu'il aurait gagné. Et je ne le laisserai pas gagner ce maudit fils de p... Elle s'arrêta juste à temps, alors qu'elle entendit le rire de John.

Le juge eut un sourire amusé et un regard bienveillant.

— Je dois vous avouer que quand John m'a dit comment vous comptiez vous y prendre tous les deux, j'ai été fort impressionné par votre courage, d'autant que j'ai entendu certaines rumeurs de couloir à propos de quelque chose de mou.

Catherine ne put retenir son éclat de rire et mit sa main sur sa bouche pour se forcer au silence ce qui amusa le juge encore plus.

— Au fait, avez-vous votre carnet à dessins avec vous, Catherine ?

À ces mots, Catherine devint écarlate comme une écolière prise en faute et, sans un mot, elle le sortit de son sac et le tendit au juge.

Celui-ci lui adressa un sourire affectueux avant de consulter le carnet. Son sourire s'élargit et il se mit à rire de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il tournait les pages. Catherine tourna son regard vers John qui ne la quittait pas des yeux et qui ne put réprimer un petit rire lorsqu'elle poussa un grand soupir de soulagement.

— Vous avez beaucoup de talent, Catherine et beaucoup d'humour aussi. Félicitations, c'est excellent ! Si vous faites ma caricature, vous me la montrerez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, monsieur le juge.

— Bien, John assure-toi que Rioux n'est pas arrivé et installez-vous en attendant.

Catherine s'assit sur le banc, un policier à côté d'elle et Charles de l'autre. Le troisième policier demeurait en faction au bout du banc et John se tenait debout face à elle pour la cacher aux yeux de Rioux jusqu'à ce que l'audience commence. Quand John eut conscience que Rioux était arrivé, il se força à regarder Catherine. Elle

plaça sa main sur la sienne et il embrassa son front avec douceur avant de lui tourner le dos et d'affronter l'arrivée de son ex-beau père. Jusque là, Rioux ne l'avait pas encore vue mais Charles avait noté qu'il s'était figé en voyant tant de monde avec John.

Catherine vit arriver un homme et sut tout de suite qu'il s'agissait de Carrington tellement sa démarche, son port de tête, le rictus de ses lèvres adipeuses et ses paupières à moitié fermées étaient dégoulinants du plus grand mépris. Même si elle n'avait pas su tout le mal qu'il avait fait à John et à sa propre fille, Catherine l'aurait détesté d'emblée tant il était d'une arrogance répugnante, se comportant en gras pacha, en maître du monde. Mais, en sachant en plus tout ce qu'il avait fait, elle se sentit envahie de nausées tellement il lui levait le cœur. Il s'assit lourdement, jambes écartées, bras écartés, les mains posées sur les accoudoirs du fauteuil, épaules rejetées en arrière, avachi comme s'il était dans un salon où l'on fume le cigare après un souper. Catherine et Charles échangèrent un regard et ce dernier fut amusé de son air de petit roquet prêt à déchiquer ce témoin qui ne lui inspirait pas plus de respect, à lui non plus. John prit le temps d'observer son ex beau-père, se rendant compte avec plaisir que plus rien venant de cet homme-là ne

pourrait l'atteindre désormais. Ainsi, Rioux avait encore joué bas en le confrontant à un passé qu'il savait douloureux pour lui et quand il croisa le regard de Rioux fixé sur lui, il se dit que la similitude entre ces deux êtres était frappante. Il se détourna d'eux et regarda longuement Catherine qui, pour soulager sa colère, avait sorti son carnet et était en train de faire une caricature impitoyable de ce monstre adipeux dont la seule vue lui donnait envie de vomir. Quand elle s'aperçut qu'il la regardait à nouveau, elle lui montra son dessin en souriant et eut un plaisir immense à voir de nouveau les yeux de John briller de joie et son visage s'illuminer. Ils échangèrent un regard complice d'enfants indisciplinés. John prit sa tête entre ses mains et murmura :

— Merci d'être là avec moi, Catherine.

— Je ne voudrais ni ne pourrais être nulle part ailleurs, pour rien au monde, tu sais ? Vas-y, John, fais leur péter les couilles !

Elle entendit le rire étouffé de Charles qui l'avait entendue. John embrassa son front et se tourna au moment où le juge entra et déclarait l'ouverture de l'audience.

Alors, commença pour Catherine, une vraie partie de plaisir quand elle vit comment John abordait son long

interrogatoire. Marchant longuement et calmement en avant du témoin, il posa ses questions avec un calme et une lenteur d'autant plus grands qu'il sentait la rage de l'autre monter au fur et à mesure.

À l'une de ses questions, Carrington exaspéré de perdre son temps devant ce minable, répliqua méchamment, avec un rictus de mépris:

— Comme d'habitude, je comprends rien à ce que tu dis, John !

— Appelez-moi Me Raus et non John. Dois-je comprendre que vous n'avez pas compris ma question, monsieur Carrington ?

— C'est ça... monsieur... répondit celui-ci en tordant sa bouche et avec un ton tellement méprisant et supérieur dans son "monsieur" que Catherine ne put se retenir et frappa son poing sur la table. Et lorsqu'il l'entendit, John, qui la tête baissée, avait déjà toutes les peines du monde à retenir son rire, eut encore plus de mal à se ressaisir. Quand il croisa le regard de Catherine fixé sur lui et qu'elle vit son expression, sa colère tomba aussitôt et elle lui sourit, infiniment heureuse de savoir que cet homme-là ne pourrait plus jamais lui faire du mal. John inspira profondément et quand il se tourna vers Carrington, les

yeux rieurs et posa sa question, pourtant simple, en articulant comme on parle à un attardé, quelques rires discrets retentirent dans la salle ce qui, évidemment, mit Carrington au comble de la colère.

— Objection, Votre Honneur ! tonna Rioux, hors de lui, Me Raus se moque de mon client !

Jusqu'à présent, Rioux n'avait encore rien dit et quand elle entendit sa voix, Catherine se sentit blêmir et se poussa instinctivement contre Charles qui serra sa main d'une douce pression pour la rassurer. De là où il était et petite comme elle l'était, Rioux ne pouvait pas la voir, mais le son de sa voix lui fit comprendre à quel point elle avait été téméraire de risquer d'être si tôt de nouveau confrontée à lui. Elle se ressaisit, jeta un regard reconnaissant à Charles alors que le juge annonçait:

— Objection refusée ! Me Raus a, au contraire, parfaitement formulé sa question. Veuillez répondre, monsieur Carrington !

Ce dernier répondit avec la plus grande arrogance qui s'effaça lorsque John répliqua:

— Vraiment, monsieur Carrington ? Confirmez-vous cette réponse ?

— Bon sang, morveux ! Tu es sourd ou complètement idiot ?

Et alors que Catherine, en train de se lever, fut retenue juste à temps par le bras de Charles et que plusieurs murmures indignés parcouraient la salle, le juge ramena le silence en frappant fortement son marteau de plusieurs coups.

— Silence, dans la salle ! Monsieur Carrington ! ! Oubliez-vous que vous êtes ici dans un Tribunal ? ! Et qu'en vous adressant ainsi à Me Raus, c'est la Cour que vous insultez ? ! Répondez poliment à la question de Me Raus ! Confirmez-vous votre réponse, oui ou non, à la question qui vous a été posée ultérieurement ?

Le ton du juge, son regard et l'expression de son visage étaient si durs que Carrington se sentit soudain dépassé et, pour la première fois de sa vie, fut forcé de se taire, de ravalier son arrogance et d'obéir à un ordre.

— Oui, Votre Honneur.

— Bien. Poursuivez Me Raus.

John feuilleta ses notes en prenant le temps qu'il fallait pour mettre Carrington dans un état de rage incomparable.

— Bien, Monsieur Carrington, vous avez confirmé une réponse à une question simple. Pourtant, si je me fie à ce que vous avez répondu plus tôt à une autre question portant sur le même sujet, la réponse était complètement à l'opposé de celle que vous venez de me donner. Dois-je comprendre que vous avez menti à la Cour, monsieur Carrington ?

Et quand John, le plus calmement du monde relut sa question ultérieure et lut la réponse précise de Carrington avant de lui rappeler sa dernière question et la réponse différente qu'il venait de lui donner, Carrington fut bien obligé de reconnaître la contradiction de ces deux réponses. Et alors qu'il bafouillait, essayant de justifier ses réponses, John le laissa patauger un instant avant de lui faire subir la plus grande humiliation en le coupant d'un ton sec :

— Je n'ai pas d'autres questions, Votre Honneur.

Et il s'avança dignement vers Catherine qui, folle de joie, les yeux pétillants, lui adressa le plus grand des sourires, ses poings serrés comme si son champion venait de marquer le plus beau des buts.

Le juge relâcha le témoin, déclara une suspension d'audience et la reprise dans deux heures, avant de se retirer.

Carrington se leva et cette fois sa démarche n'avait plus rien de méprisante. Hors de lui, il avançait d'un pas rapide et en passant devant le bureau de Rioux lui fit, avec son index, un signe impérieux de le suivre, auquel ordre silencieux, Rioux obtempéra immédiatement, le suivant comme un petit chien.

John se planta devant Catherine, s'inclina contre le bureau jusqu'à avoir son visage à la même hauteur que le sien et lui dit avec le plus profond respect et la plus grande tendresse:

— C'est grâce à toi, Catherine. Grâce à toi seule que j'ai pu et que j'ai réussi à le faire et de tout mon cœur, je te remercie d'avoir brisé ces chaînes à jamais et de m'avoir rendu ma liberté.

Aussi émue que lui, Catherine, sans répondre, caressa son visage d'une main douce. Charles parla dans un micro au garde posté à l'entrée et leur confirma que Rioux était sorti du tribunal avec ses confrères et Carrington. Ils repartirent alors comme ils étaient arrivés, entourant

Catherine qui demeura presque invisible pour la plupart des regards.

Après qu'ils se soient tous restaurés rapidement dans le parc proche du Palais de justice, John marchait en tenant la main de Catherine, les trois policiers les suivant à distance.

— Merci, Catherine, tu ne peux pas savoir à quel point tu m'as fait du bien. Sans toi à mes côtés, sans ta présence et ton soutien constant, je ne sais pas si j'aurais pu l'aborder de cette façon. Depuis le début, je crois que c'est cette partie du procès qui m'affectait le plus, devoir l'affronter lui, qui m'a tant humilié mais grâce à toi, grâce à tout ce que tu as fait pour moi, grâce à tout ce que tu es pour moi, j'ai réalisé aujourd'hui qu'il n'avait plus aucune influence sur moi et n'en aura plus jamais, dit John d'une voix où perçait une forte émotion.

— Oui, John, je l'ai vu à la façon dont il t'a parlé, comme il te regardait et crois-moi si Charles ne m'avait pas retenue, je lui aurais sauté dessus pour lui arracher les yeux. Et je suis très fière de la façon dont tu l'as fait. Tu as su le mettre à bout, tu as su être patient, indifférent, calme et digne surtout. Tu lui as imposé le respect, John. Qu'il le veuille ou non, c'est ce qui est arrivé et un jour il sera bien

forcé de le reconnaître. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureuse pour toi que ces chaînes soient enfin brisées et que tu te sois libéré de tout ce mal qu'il t'a fait !

Sans rien dire, John porta sa main à sa bouche pour l'embrasser avec émotion avant d'enlacer ses épaules et la serrer contre lui tout en marchant.

— Comment va ton dos ?

— Très bien et être debout me fait le plus grand bien.

À ces mots, John s'arrêta et la fit pivoter vers lui.

— Catherine, la vérité, tu as mal ou pas ?

— Non. John. Non, je n'ai pas mal. C'est juste que je suis contente de pouvoir être debout et marcher enfin. Et surtout, par dessus tout, être loin de Rioux. Cette fois, c'est toi qui va m'aider quand je devrai l'affronter en justice et crois-moi, j'aurai besoin de tout ton courage parce que je ne suis vraiment pas sûre d'en avoir assez. Aujourd'hui, j'ai réalisé à quel point il me faisait peur et je comprends pourquoi les femmes qu'il a agressées préfèrent se taire. Mais, moi, je ne me tairai pas et je les aiderai à ne plus se taire non plus. Et c'est seulement comme ça qu'il ne pourra plus jamais faire de mal à personne.

— Catherine, cet après-midi, c'est presque sûr qu'il va te voir puisque c'est lui qui va interroger son client. J'aimerais que tu restes dans le bureau du juge ou alors, si tu préfères, Charles peut te raccompagner chez toi.

— Et tu me ferais manquer le meilleur ? ! Pas question, monsieur Raus ! C'est justement pour ça que j'ai tenu à venir jusqu'au bout. Pas juste pour ça bien sûr, c'est pour être à tes côtés avant tout, mais aujourd'hui c'est ton premier jour de victoire, John et je ne veux rater ça pour rien au monde ! Je dessinerai si je ne me sens pas bien, ne t'en fais, je sais comment gérer ce qui me fait peur, mais je t'assure que je ne veux pas rater ça ! C'est sûr qu'il va le dire, c'est sûr et certain ! Et tu le sais aussi bien que moi. Et je sais que c'est à ce moment-là que tu vas t'objecter et le mettre à terre. Et tu crois que je te permettrai de m'empêcher d'être là et de ne pas voir ça ? !

— En ce moment, tes jolis yeux sont en train de virer au gris foncé, le bleu marine n'est pas loin, le petit roquet grogne, est bientôt prêt à mordre et risque de me déchiqueter dans peu de temps, bref, il vaut mieux pour moi que je réponde non tout de suite à la dernière question. Donc c'est non, en aucun cas, je ne t'en empêcherai ! Les yeux rieurs de John, son air narquois et son adorable sourire aimant eurent raison de la colère

montante de Catherine qui émit un rire joyeux en l'entraînant de nouveau à marcher.

— Et comment sais-tu que ça va se passer comme ça ?

Catherine rit à nouveau et dit d'un ton malicieux:

— Peut-être parce que j'ai un patron très pénible et exigeant qui a réussi à me faire comprendre certaines choses sans même être obligé de m'attacher sur ma chaise !

John éclata de rire à ces mots et se pencha pour lui dire à l'oreille, avant de rire à nouveau devant son trouble évident et ses joues rougissantes:

— Mais tu ne perds rien pour attendre... c'est incroyable le nombre de choses que l'on peut dire dans cette situation...

— Et pourquoi tiens-tu tant que ça à m'attacher, John Raus ?

— Parce que je ne veux pas te perdre, mais comme je sais que ça serait aussi la plus sûre façon de le faire, alors, crois-moi, je ne t'attacherai jamais. D'aucune façon !

Le retour au Palais de justice se fit dans la même position visant à protéger Catherine et ce petit groupe

marchant d'un même pas attira quelques questions et des regards curieux parmi ceux qui n'étaient au courant de rien.

Lorsqu'ils arrivèrent, Rioux était déjà installé avec ses confrères, Carrington s'était de nouveau avachi, plus sûr de lui maintenant que c'était son propre avocat qui allait l'interroger. Rioux observa le manège des quatre hommes, l'un se plaçant comme un écran devant lui tandis que Catherine prenait place sur le banc, suivie par John. Une fois Catherine camouflée à son regard par le corps de John qui s'était tourné vers elle, l'homme contourna le banc pour s'asseoir près d'elle. L'un des hommes resta en faction debout au bout du banc et un autre vint se poster devant Catherine, bras croisés, grand et imposant. Rioux comprit soudain qu'elle était là, même s'il ne l'avait pas vue une seule fois. Et elle semblait être sous haute protection et si c'était le cas, c'est qu'elle l'avait dit. Mais si elle l'avait dit, pourquoi personne n'était venu l'interroger ? Il fut interrompu dans ses réflexions par le juge qui répéta :

— Me Rioux ? Vous pouvez commencer !

Et juste avant qu'il ne se lève, il croisa le regard dur de Charles fixé sur lui qui ne ratait aucune des émotions visibles sur son visage désormais blême.

Il se leva, se força au calme et commença à interroger Carrington longuement. Catherine, toujours invisible à ses yeux, sortit son carnet et, pour l'aider à calmer le dégoût et la peur que lui inspirait cette voix, commença à dessiner le portrait du juge, se penchant de temps en temps vers lui, derrière les jambes de l'homme posté devant elle. Le juge, qui aperçut à quelques reprises son visage concentré et animé d'un doux sourire se pencher vers lui avant de disparaître, se pencha à son tour et lui sourit affectueusement lorsqu'il croisa son regard.

Au bout de quelques heures, alors que Rioux parlait d'une voix forte, Catherine eut un sursaut et se pencha vers John.

— John, chuchota-t-elle et comme il ne répondait pas, elle répéta John !... John ! !

Avant de dire d'une voix à peine plus élevée et affolée sur l'urgence du moment:

— Maître Raus !

Celui-ci se retourna alors avec un sourire moqueur et des yeux brillants de tendresse, son visage tout près du sien, et chuchota à son tour:

— Enfin, tu l'as dit ! Redis-le, murmura-t-il d'une voix si sensuelle qu'elle en demeura stupéfaite.

— Crois-tu vraiment que ce soit le moment ? Il va le dire, John....

Il l'interrompit de cette même voix qui venait la chercher au plus profond d'elle-même, ses yeux brûlants rivés aux siens, la dévisageant avec une ardeur profondément troublante, comme s'ils étaient seuls au monde.

— Je sais Catherine, ... et je vais m'objecter à..... un ... ..deux... .. et juste avant qu'il ne dise trois, il avait posé ses lèvres chaudes sur les siennes en un baiser si doux, si tendre, si léger et si furtif que Catherine crût l'avoir rêvé. ... trois. Et il tonna alors d'une voix forte en se levant:

— Objection votre Honneur !

Alors que Carrington, avec un air satisfait et supérieur, venait d'invoquer un article de loi lui permettant de ne pas répondre à une question posée par Rioux.

— Et sur quoi vous objectez-vous Me Raus ?

— Sur l'article de loi que vient d'évoquer le témoin. Il devra être obligé d'y répondre sous peine de voir sa demande rejetée et je soumetts à la Cour une partie de la jurisprudence déposée par le plaignant lui-même pour confirmer mes dires ainsi qu'une nouvelle jurisprudence qui appuie mes doléances.

Le juge lui fit signe d'approcher.

John prit les deux copies d'une nouvelle jurisprudence épaisse et étayant ses arguments, se tourna une seconde vers Catherine et chuchota tendrement avec un clin d'œil :

— Et c'est parti, mon amour.

Il déposa une liasse de feuilles devant le juge, déposa la même liasse plus loin sur le haut pupitre du juge pour Rioux qui la prit d'un air rageur. Catherine toucha le bras du policier posté devant elle et, avec un sourire, lui fit comprendre que c'était le moment où il devait se pousser.

— Et quelles sont vos doléances, Me Raus ?

Alors John déclama avec le plus grand des respects et la tendresse la plus profonde, sans quitter Catherine des

yeux, comme s'il lui faisait la plus grande des déclarations d'amour:

— J'invoque l'article 2596, paragraphe 2, alinéa 20 du Code civil !

— Le quoi ? ! s'écria Rioux, mais qu'est-ce que c'est ?... avant de se ressaisir et de se hâter vers la table où ses confrères fouillaient déjà fébrilement dans leur gros livre pour trouver cet article. Lorsqu'il le vit approcher de la table de la défense, le policier qui s'était déplacé, vint aussitôt se placer au bout de la table de façon à créer un obstacle entre elle et Rioux et ce dernier, en surprenant son mouvement, la vit alors, les yeux fixés droit devant elle, regardant John qui la soutenait en ce moment même avec toute l'intensité de son amour. Rioux eut un rictus plein de haine et un regard noir que Catherine ne vit pas, plongée dans la sécurité que John lui apportait avec son regard ardent, mais qui n'échappa aucunement à Charles. Et, lorsqu'une nouvelle fois, Rioux croisa le regard de cet homme fixé sur lui, il blêmit et se sentit en proie à une panique croissante.

Catherine leva les yeux vers le juge qui, après avoir consulté le paragraphe du jugement souligné, fronça les sourcils un instant, avant de les lever en hochant la tête

longuement et lentement. Catherine comprit alors qu'il connaissait cet article et qu'il s'amusait maintenant de ce que John l'invoque. Il se pencha vers lui, lui dit quelques mots et lorsque John lui répondit en regardant Catherine et que le juge la regarda un moment incrédule, elle comprit que John lui avait dit que c'était grâce à elle. Le juge eut alors une profonde inclination de tête en signe de respect avant de lui faire comprendre d'un bref signe de tête que désormais son jugement serait rendu en la faveur de John. Catherine leva alors la tête et ses yeux brillants de joie au ciel, un grand sourire aux lèvres, les poings serrés, avant de reporter son regard sur John qui la regardait toujours avec la même intensité remplie d'amour, de respect et de reconnaissance, un grand sourire illuminant tout son visage.

Rioux, de plus en plus énervé, discutait à voix basse avec ses confrères aussi agités que lui et l'évidence le frappa: sa plaidoirie était à l'eau. Tout était à refaire. Carrington, ne comprenant rien, essayait de l'appeler et finit par gronder:

— Me Rioux ! Allez-vous m'expliquer à la fin ?

— Plus tard, monsieur, plus tard, répondit celui-ci avant de se hâter vers le juge:

— Votre Honneur, je demande une prolongation dans les délais. Je demande que la cause soit ajournée jusqu'à ce que j'aie le temps de préparer ma plaidoirie !

— Le temps de préparer votre plaidoirie ? Mais Me Rioux vous avez eu tout le temps nécessaire. Je vous entendrai demain matin, comme prévu.

— Votre Honneur, si je peux me permettre, Me Raus a présenté des faits nouveaux et...

— En quoi ce que soumet Me Raus est nouveau, Me Rioux ? Alors qu'il est parti d'une jurisprudence que vous avez vous-même soumise au Tribunal ? Il n'y a rien de nouveau. Donc, il n'y a aucune raison pour moi de reporter votre plaidoirie, pas plus que celle de Me Raus. Je vous entendrai demain, comme convenu. Vous avez encore le reste de la journée, la soirée et toute la nuit pour la revoir, Me Rioux.

Là-dessus, il donna un grand coup de marteau pour lever l'audience et alors que Rioux, complètement affolé se hâtait rapidement vers la sortie avec ses confrères, ignorant son client qui vociférait en arrière de lui, Charles se pencha vers Catherine et demanda:

— Si j'ai bien compris, John vient de lui faire bouffer ses couilles ?

Catherine ne put réprimer un grand éclat de rire à ces mots qu'elle atténuait tout de suite avec ses deux mains sur la bouche.

— Oui, monsieur, c'est exact et il va avoir du mal à les digérer ! Et surtout, j'espère qu'il s'étouffera avec ! et en disant ces derniers mots, son ton était dur et ses yeux presque noirs.

Mais lorsqu'elle croisa le regard de John revenu près d'elle, ils s'éclaircirent aussitôt et elle leva la main dans laquelle il tapa en signe de victoire avant de l'envelopper dans la sienne et de la porter à ses lèvres longuement.

Catherine vit alors le juge descendre de sa chaire et s'approcher d'elle.

— Je peux voir ma caricature ?

Avec un sourire, Catherine ouvrit son carnet, en détacha une page et la tendit au juge.

— C'est un portrait, monsieur le juge. Je ne caricature que ceux que je n'aime pas. Si vous l'aimez, je vous l'offre avec plaisir.

Il regarda le dessin attentivement, fit un hochement de tête admiratif, un grand sourire aux lèvres.

— Il me plaît énormément ! Je me suis rarement trouvé aussi beau que sur ce dessin. Merci Catherine, je le garderai en souvenir de quelqu'un d'exceptionnel.

Catherine, très émue à ces mots, le remercia d'un sourire.

— Bon, demain c'est le dernier jour. Mon jugement sera rendu le plus rapidement possible, soyez sûrs de ça. En attendant, je vous souhaite une bonne soirée à tous.

Une fois arrivés dans le stationnement, Charles donna congé à ses hommes, leur demandant de les retrouver le lendemain à la même heure, et se tourna vers John et Catherine.

— Demain, c'est la dernière étape. Une fois, l'audience levée, il sera arrêté et vous pourrez respirer plus tranquillement, Catherine. Par contre, je l'ai observé plusieurs fois et je préfère être prudent. Donc ce soir, je ferai effectuer des patrouilles régulières autour de chez vous. Alors, ne vous inquiétez pas si vous voyez des autos de police rouler près de votre maison.

À ces mots, Catherine blêmit et chancela, les jambes soudain molles. John la retint aussitôt et la rassura en l'enveloppant de son bras.

— Tu penses qu'elle peut être en danger ?

— Je ne crois pas, John, mais je préfère ne rien laisser au hasard. D'après ce que j'ai pu comprendre, cet homme a presque à coup sûr perdu sa cause, non ? Donc, il va être encore plus enragé et comme c'est déjà un homme violent, il vaut mieux être prudent. Mais soyez rassurée, Catherine, les hommes qui le surveillent depuis votre agression continuent leur surveillance et suivent ses moindres faits et gestes. C'est juste une sécurité supplémentaire que je préfère prendre pour ce soir. Demain, tout sera fini.

Sa radio grésilla à ce moment et lorsqu'il répondit, il eut l'air rassuré.

— Bon, il est à son bureau en ce moment. On le surveille, ne vous en faites pas.

John, tout en conduisant, observait Catherine, silencieuse, le visage tourné vers la vitre, toute à sa frayeur de ce que Charles avait dit et qui lui évoquait des images terrifiantes.

— Catherine...

Elle se tourna vers lui et, quand il vit à quel point elle était terrorisée, il gara l'auto sur le bord de la route. Il la prit dans ses bras et lui parla avec douceur jusqu'à ce qu'il sente qu'elle s'était calmée.

— Catherine, je suis avec toi, tu ne risques rien. Je ne laisserai jamais personne te faire du mal, tu me crois, n'est-ce pas ? Tu le sais ?

— Oui, John, je le sais. Je crois que la journée a été un peu trop longue et j'ai hâte de rentrer.

La chaleur de son appartement et les ronronnements heureux de son petit chat achevèrent de la rassurer et elle retrouva enfin son sourire. Sans qu'elle le voie, John s'assura de toutes les fermetures des entrées possibles, portes et fenêtres.

Il sortit une bouteille de vin, en servit deux verres. Ils trinquèrent et burent en silence, les yeux dans les yeux.

— Catherine, le plus grand jour était aujourd'hui. Si tu veux, demain, je peux te déposer au bureau et...

— Non, monsieur Raus. Demain, ce maudit salopard sera arrêté et je vais pouvoir enfin respirer sans avoir peur de lui et je ne veux pas rater ça ! Alors, n'essaie pas de m'en empêcher, d'accord ?

— Catherine, tu es têtue comme une mule !

Catherine éclata de rire et John en fut infiniment soulagé, l'observant d'un air moqueur tandis qu'elle disait :

— Bon, après le petit roquet, le petit oiseau, me voilà devenue une mule ! Tu en as beaucoup d'autres comme ça ?

— Oh oui, tout plein ! Tu es également douce comme un agneau, gracieuse comme une colombe, délicate comme une libellule, acharnée et infatigable comme une abeille dans sa ruche. Et tu es aussi fougueuse qu'un cheval sauvage que j'aurai le plus grand plaisir à dompter.

Catherine éclata de nouveau d'un rire joyeux avant de dire d'un ton provocant, son menton relevé le défiant :

— Ça, c'est dans tes rêves, monsieur John Raus ! Je suis indomptable !

— J'aurai le plus grand plaisir à te prouver le contraire ! répondit-il avec un regard si plein de tendresse et de sensualité prometteuse que Catherine se troubla et se hâta vers sa chambre.

— Je vais prendre une douche.

Lorsqu'elle en sortit, John était déjà en train de préparer le souper et elle resta un moment à le regarder sans qu'il la voie, heureuse de se rendre compte que sa présence dans son petit monde intime, qu'elle défendait avec la plus grande énergie contre toute intrusion, ne lui causait aucune angoisse et qu'au contraire, il semblait aussi naturel qu'il soit là, avec elle, que son meilleur ami Ouistiti. Il se tourna alors et croisa son regard posé sur lui avec douceur, un sourire rêveur sur ses lèvres. Il sourit tendrement et lui tendit la main. Il fut touché encore une fois de voir qu'avec sa robe légère et ses pieds nus, elle semblait si fragile, si petite. Il l'imagina, revenant du bureau, enlever ses chaussures et s'habiller de façon plus confortable, vaquant à ses occupations, racontant sa journée à son petit chat, se perdant dans les mondes imaginaires qu'elle inventait.

Il l'enlaça avec douceur et, juste pour voir la petite lueur bagarreuse dans ses yeux, il demanda d'un ton moqueur:

— Redis-le !

— Quoi ?

— Tu sais très bien quoi. Ce que tu m'as dit au Tribunal.

Catherine en riant le regarda d'un air provocant.

— Ça m'a échappé parce que je croyais que tu n'écoutais pas. Mais tu l'as fait exprès. Alors, tu peux toujours courir avant que je le redise. Mais pourquoi tiens-tu tant que ça à ce que je t'appelle comme ça ?

— Parce que quand je te demande ça, tu te mets en rogne et quand tu te mets en rogne, ça me fait rire. Et toi ? Pourquoi t'obstines-tu à ne pas le dire ?

Catherine se hissa sur la pointe des pieds, levant ses deux mains vers son visage, mais comme elle était encore trop petite, John s'inclina vers elle.

— Parce que quand je refuse de te le dire, ça te fait rire. Et quand tu ris et que tes yeux brillent de mille étincelles et que tout ton visage s'illumine, tu as l'air tellement heureux que je veux t'entendre rire encore et encore.

Et en effleurant son visage avec la plus grande douceur, elle murmura ce petit mot avec tant de tendresse et de respect qu'il ressemblait à un mot d'amour :

— Maître.

Alors que leurs regards s'accrochèrent profondément, John eut alors un sourire immense et embrassa son front

avec tendresse, se redressant rapidement, ayant trop peur des gestes qu'il pourrait faire sous la passion qui le saisissait entièrement. Catherine le ressentit aussi et se dégagea doucement, se dirigeant vers la cuisinière pour voir ce qu'il avait préparé, allégeant la tension de désir ardent qui venait de les secouer l'un et l'autre.

— C'est vrai, John. Aujourd'hui, tu leur as montré qui était leur maître et tu ne peux pas savoir à quel point je me suis sentie heureuse pour toi. À quel point, tu étais grand, beau et digne devant ces larves dégoûtantes ! Un jour, je te dessinerai comme je t'ai vu aujourd'hui devant eux, noble et fier comme un vrai seigneur.

Trop ému pour parler, John glissa doucement un doigt sur sa joue et Catherine, troublée, annonça :

— Je vais mettre la table dehors, il fait encore doux ce soir.

Et alors qu'elle se dirigeait vers sa chambre, elle s'arrêta net au son de la voix angoissée de John.

— Non, Catherine ! Elle pivota aussitôt. Attends-moi, je veux y aller avec toi.

Catherine se sentit alors effrayée et se rapprocha rapidement de lui. Il plaça un bras protecteur autour de ses épaules en retournant les steaks qu'il faisait cuire.

— Ne t'en fais pas, Catherine, demain tout sera fini. Fini pour de bon. Tu n'auras plus rien à craindre.

John dormit très peu cette nuit-là, veillant sur Catherine endormie, guettant le moindre bruit. Aussi, il fut prêt très tôt et, après avoir préparé le petit déjeuner, il s'approcha du lit, caressa sa joue d'un mouvement doux jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux, sursaute en le voyant déjà habillé de son costume, consulte son réveil d'un regard affolé avant de se frotter les yeux pendant que John la rassurait.

— Tu as amplement le temps, Catherine. Et tout est prêt.

Soulagée, elle lui sourit.

Dans la salle d'audience, Catherine si bien cachée qu'il ne put pas l'apercevoir une seule fois, Rioux, les traits tirés, nerveux comme il ne l'avait jamais été, saisi d'un malaise grandissant qu'il n'arrivait pas à maîtriser, en proie à un pressentiment qu'il avait du mal à contrôler, fit la pire plaidoirie de toute sa vie, bafouillant, s'interrompant, se reprenant, s'emmêlant dans ses mots.

John clama alors sa plaidoirie avec une assurance dans ses gestes et dans sa voix qui impressionna tout le monde tout autant que ces mots, clairs, nets, sans fioriture, faisant état de faits précis. Et calmement, le plus sereinement du monde, il démolit une par une les allégations de la plainte formulée contre son client.

Quand il eut terminé et juste avant que le juge ne donne le coup de marteau final, il se tourna vers Catherine et, posant la main droite sur son cœur, s'inclina en une révérence du plus grand respect, posant un genou à terre, comme le faisaient les chevaliers d'autrefois.

Catherine ne put retenir un petit rire joyeux et enfantin et son regard bouleversé d'amour le suivit jusqu'à ce qu'il soit de retour près d'elle, enlaçant son corps de ses bras, au moment même où Rioux, en sursautant violemment, entendit dans son dos :

— Monsieur André Rioux ?

Il fit volte-face et se figea en voyant deux policiers. L'un deux lui tendit la plainte signée par Catherine le matin même. Il la parcourut tandis que le policier l'informait de ses droits:

— Veuillez nous suivre s'il vous plait, vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence et tout ce que vous direz pourrait être retenu contre vous.

Rioux, rouge de rage, pivota et hurla d'un cri rempli de haine:

— Salope ! ! ! Je vais te crever, salope ! ! Je vais te faire la peau, sale pute ! ! Je vais te baiser jusqu'à ce que t'en crèves ! Salooope ! ! ! !

Catherine, enfouie tout contre John qui la serrait contre lui avec la plus grande force, tremblait tellement qu'elle n'arrivait plus à reprendre la maîtrise de ses émotions et de la terreur qui la submergeait.

Et Rioux, tandis qu'il sentit deux bras le maintenir fermement, lui passant les menottes d'un geste brusque, croisant au même moment le regard dur de Charles qui notait consciencieusement les mots précis des menaces de mort qu'il venait de proférer dans un Tribunal, devant un nombre impressionnant de témoins, comprit alors qu'il ne serait pas libre de sitôt.

Lorsqu'il fut conduit par les deux policiers qui le tenait par les bras, suivi par Charles et les autres policiers en civil, à travers le long couloir, le grand hall du Palais de

justice où il s'était maintes fois pavané, en croisant les regards dédaigneux et méprisants de plusieurs confrères, il perdit pied complètement, toute arrogance envolée. Et quand, devant le Palais de justice, il fut tout à coup ébloui par les flashes crépitant des appareils photos d'une foule de journalistes massée devant l'entrée, il comprit qu'il était allé, cette fois, beaucoup trop loin pour regagner à jamais sa vie d'avant.

Ses confrères, atterrés, ne comprenant rien, ramassèrent les dossiers avant de partir précipitamment. Le juge ordonna l'évacuation de la salle et s'approcha rapidement de la table où Catherine avait, semble-t-il, le plus grand mal à se reprendre, tremblant convulsivement dans les bras de John dont les mots doux et calmes ne parvenaient pas à l'apaiser. Le juge fit un signe à John et revint plus tard avec un calmant et un verre d'eau que Catherine réussit à avaler. Silencieuse, en proie à une frayeur intense, elle sentit peu à peu ses tremblements s'apaiser au fur et à mesure que le calmant faisait effet. Elle respira plusieurs fois profondément et parvint enfin à se maîtriser.

— Ça va mieux, Catherine ? demanda le juge gentiment.

— Oui, merci, monsieur.

— Bien. Mon jugement sera rendu dans les plus brefs délais, John, sois sûr de ça et je te le ferai parvenir aussitôt par huissier. Je vous souhaite bonne chance à tous les deux pour la suite avec ce bâtard.

— Merci, monsieur, dit John, avant de murmurer à Catherine: C'est fini, Catherine, il ne pourra plus jamais t'approcher maintenant, plus jamais.

Catherine leva les yeux vers lui et il la regardait avec tant d'amour qu'elle se sentit enfin rassurée, enfin apaisée, enfin à l'abri de tout danger. Elle se redressa, poussa un grand soupir de soulagement, sourit au juge qui la regarda avec affection avant de s'éloigner, et, se tournant vers John lui adressa le plus beau des sourires en disant tendrement:

— Tu étais magnifique, John ! Un vrai prince justicier ! Un vrai grand seigneur !

John eut un rire profondément ému et se leva en lui tendant la main:

— Allez, viens ! Nous allons au bureau, Johanna nous a préparé une surprise !

Lorsqu'elle sortit de la salle avec John, elle sursauta en rougissant lorsqu'elle vit une haie d'avocats qui l'applaudirent à grands bruits avec des acclamations et des

félicitations exprimées avec la plus grande admiration. Elle sourit, intimidée devant ce débordement à son égard, croisa le regard tendrement moqueur de John fixé sur elle et avec la plus jolie grâce inclina sa tête devant ses admirateurs, avant de prendre le bras de John et marcher fièrement vers la sortie. Un avocat les intercepta juste avant et leur indiqua une autre sortie pour éviter les journalistes. Ils s'y dirigèrent en courant et en riant comme des gamins.

Arrivés au bureau où elle n'avait pas remis les pieds depuis l'agression, elle sursauta de nouveau et rougit de plaisir alors que retentissait un tonnerre d'applaudissements de tous les employés regroupés dans l'entrée, saluant leur victoire à grands bruits.

D'énormes bouquets de fleurs étaient déposés partout sur son bureau et en les voyant, Catherine ne put retenir des larmes de vive émotion. Solange l'étreignit avec la plus grande joie tandis que Johanna serrait John dans ses bras, sachant à quel point ce dossier lui avait coûté en termes de bouleversements émotionnels. Tour à tour, tous les employés et les autres avocats vinrent le féliciter, l'entourant, réclamant des détails, voulant savoir comment il avait écrasé Rioux avec son fameux article sorti des oubliettes.

Johanna, aidée de Solange, fit sauter les bouchons de plusieurs bouteilles de champagne et une fois, tout le monde servi, leva son verre, en disant avec le plus grand respect :

— À la justice ! La vraie ! Et à ceux qui ont le plus grand des courages pour la défendre !

Tout le monde but en silence avant que ne reprennent les conversations bruyantes et les questions posées de part et d'autre. Catherine parlait avec Solange et, en se tournant vers John, se sentit rougir lorsqu'elle croisa son regard brûlant et rêveur fixé sur elle. Il sourit devant son trouble, leva son verre vers elle. Elle leva le sien à son tour et ses lèvres prononcèrent le mot Maître sans qu'elle le dise. John eut un petit rire espiègle et complice.

Au bout d'un moment, John prit congé de tout le monde, les remerciant pour leur accueil chaleureux, et aidant Catherine à emporter tous les bouquets, ils sortirent tous les deux sous des applaudissements nourris.

Une fois dans l'auto, John demanda :

— Où aimerais-tu aller, Catherine ? Je t'emmène où tu veux.

— Chez moi, si ça ne t'ennuie pas. Mme Carrier doit revenir aujourd'hui et je voudrais m'assurer qu'elle ne manque de rien. On ne travaille pas aujourd'hui ?

— Non, mon adorable Catherine. Aujourd'hui, ton patron t'accorde une journée de congé !

— Oh, il est bien gentil, ce patron. Peut-être que je ne donnerai pas ma démission tout compte fait.

— Elle serait refusée dans tous les cas !

Il prit sa main tout en conduisant et l'embrassa avec douceur.

— Oh ! J'avais failli oublier ! John, c'est samedi, après-demain, la fête chez Me Leclerc et je dois lui acheter un cadeau !

— Pas de problème, on va y aller. On peut déposer les fleurs chez toi avant sinon elles vont s'abîmer et ensuite on peut y aller si ta propriétaire n'est pas encore revenue.

— Non, elle arrivera sûrement en fin d'après-midi.

— Bon alors, c'est parfait. As-tu une idée de ce que tu voudrais lui offrir ?

— Et bien, ils sont passionnés de pêche tous les deux, mais ils ont déjà tout ce qu'il faut, alors je ne sais pas encore.

— C'est vrai, je m'en souviens. Ils m'ont emmené quelquefois avec eux et Jacques, on a passé de bons moments ensemble. Mais tu sais, Catherine, même s'ils ont déjà tout, une nouvelle canne est toujours appréciée pour un pêcheur. Et je connais l'endroit exact où nous pourrons en trouver un grand choix.

— Tant mieux !

— Et ta propriétaire, elle revient comment ?

— Avec sa voiture.

— Elle conduit ?

Catherine eut un petit rire surpris.

— Oui, bien sûr qu'elle conduit. Elle est âgée mais elle est encore très alerte et fait beaucoup de choses, tu sais ?

— Mais alors, pourquoi tu lui fais ses courses si elle conduit ?

Et la réponse de Catherine émut John autant que la simplicité avec laquelle elle l'énonça comme une évidence:

— Pour lui faire plaisir.

Errant à travers les rayons garnis de tous les articles de pêche possibles et imaginables pendant que John discutait avec un vendeur, Catherine tomba en arrêt devant un livre si magnifiquement illustré sur toutes espèces de poissons, plus colorés les uns que les autres, qu'elle resta un long moment à le feuilleter, fascinée et émerveillée. John la fit sursauter en murmurant à son oreille :

— J'ai trouvé ! Il tenait à la main une superbe canne à pêche, dernier cri.

— Moi aussi ! Elle referma le livre, tiqua en voyant le prix mais hocha la tête et se dirigea vers la caisse. John la retint par le bras.

— C'est moi qui paie, Catherine et pas de discussion sinon je t'attache avec du fil de pêche !

— John...

— J'ai dit pas de discussion ! On obéit à son maître !

— Ah, mais n'oublie pas, monsieur Raus, que je suis un petit roquet et que je peux ronger mes liens si tu m'attaches et comme je suis aussi un petit oiseau, je peux ensuite m'envoler !

Mais le sourire moqueur de Catherine s'effaça devant l'air soudain triste et paniqué de John. Elle leva la main vers son visage et dit avec douceur :

— John, je ne m'envolerai pas. Je t'ai dit que je ne te laisserai pas et je ne le ferai pas. Pardonne-moi d'avoir dit ça.

Sans répondre, John l'attira contre lui et la serra longuement dans ses bras sous l'œil amusé du vendeur qui attendait à la caisse.

Assise à la table sur la terrasse, Catherine feuilleta longuement le magnifique livre avant de s'écrier :

— Oh ! C'est lui ! Regarde John, comme il beau ce poisson-là ! Je vais le peindre ! Ils vont l'adorer, j'en suis sûre !

Et quand John vit la flamme allumée soudain dans ses yeux lumineux et le plaisir que lui procurait la simple idée de ce nouveau tableau, il comprit alors à quel point elle était passionnée par la création, bien plus qu'elle ne

pourrait jamais l'être par autre chose, aussi captivante soit-elle. Et cette passion lui parut encore plus belle lorsqu'il la vit peindre dans son petit coin secret. Sans s'approcher d'elle, il finit par s'installer dans le hamac pour l'observer tout à loisir et se plonger avec délice dans la contemplation qu'il avait de cette image d'elle, vêtue d'une blouse tâchée de peinture, faisant aller et venir son pinceau, si calme, si sereine, si abandonnée dans cette passion qu'elle en était bouleversante de beauté. Sans qu'elle s'en aperçoive, John prit alors plusieurs photos d'elle pour graver à tout jamais ces moments si précieux et si uniques. Toujours sans qu'elle s'en aperçoive, il se leva, se tenant toujours éloigné d'elle, il la contourna pour la prendre sous plusieurs angles. Il retourna ensuite dans le hamac et, un sourire tendre aux lèvres, se laissa bercer par ce sentiment de profond bien-être, de parfait bonheur qu'il n'avait encore jamais connu avec autant d'intensité.

Une partie de l'après-midi s'écoula dans cette même douceur tranquille, égayée par le chant des oiseaux, qu'un bruit de moteur vint interrompre suivit peu après par le claquement d'une portière. Catherine interrompit son geste, plaça son pinceau dans le bocal rempli d'eau et se leva en essuyant ses doigts avant de courir chercher John. Lorsqu'elle le vit dans le hamac, elle s'arrêta net et se

rendit compte alors qu'il était resté tout ce temps à la regarder peindre. Profondément touchée à cette pensée, elle marcha vers lui et dit :

— Viens, John, je vais te présenter Mme Carrier.

Au moment où ils arrivaient près de l'auto, Mme Carrier était en train de sortir son sac à mains.

— Catherine ! Ma petite Catherine ! Comme je suis contente de te revoir enfin !

Elle tendit les bras et elles s'enlacèrent affectueusement. À peine plus grande que Catherine, voûtée par les ans, les cheveux blancs épais et ébouriffés, un sourire franc et doux, un petit regard pétillant derrière ses lunettes, elle plut tout de suite à John.

— Moi aussi, Mme Carrier ! C'était si long ! Tout s'est bien passé ?

— Oh oui ! L'accouchement s'est déroulé sans aucun problème et me voilà grand-mère d'une nouvelle petite fille. Je te montrerai les photos, elle est si mignonne ! C'est sûr que mes petits-enfants sont vraiment adorables, mais tu sais, à mon âge, ils m'ont étourdi plus qu'autre chose. Je suis contente de pouvoir me reposer un peu

maintenant que je suis rentrée. Et toi, dis-moi, tu as été engagée ?

Catherine en riant, se tourna vers John:

— Oui, par ce grand monsieur. Mme Carrier, je vous présente Me John Raus.

John s'inclina avec un grand sourire, prit la main tendue de la vieille dame et au lieu de la serrer y déposa un baiser léger, ce qui plut énormément à Mme Carrier.

— Voyez-vous ça ! La galanterie existe encore de nos jours, comme c'est charmant !

— Oui, madame, et il me fera plaisir de monter vos bagages chez vous.

— Oh, vous êtes adorable, jeune homme, merci ! Vous pouvez tout mettre dans ma chambre, merci beaucoup !

Et tandis que John déchargeait l'auto, Catherine entraîna Mme Carrier pour lui montrer toutes les fleurs et les légumes qui avaient poussés pendant sa longue absence. Ils burent une limonade et Mme Carrier, fatiguée du voyage, se retira assez vite.

— Non, Catherine, je t'assure que je n'ai besoin de rien. Elle est incroyablement gentille cette petite, vous savez ? Toujours à se soucier de moi et des autres...

— Oui, je sais, madame, c'est un ange. Un ange de douceur et de beauté.

Et devant les joues rougissantes de Catherine et le regard de John posé sur elle, Mme Carrier eut un petit sourire, se pencha pour embrasser Catherine et chuchota à son oreille:

— Apparemment, il s'est passé des choses durant mon absence. Tu me raconteras, hein ?

— Oui promis. Reposez-vous bien, Mme Carrier.

Elle sourit à John et se leva.

— J'ai bientôt fini mon tableau, tu veux le voir ?

— Tu me le montreras quand il sera terminé, je vais travailler un peu et j'ai plusieurs appels à faire pour la suite.

À ces mots, le sourire de Catherine s'effaça et ses yeux se voilèrent d'inquiétude.

— Comment va se passer la suite ?

John se leva aussitôt.

— Catherine, tu n'as plus à t'inquiéter maintenant. Il est sous les verrous et il ne pourra pas en sortir avant très longtemps. J'y veille. Johanna a déjà déposé une demande pour lui refuser toute libération conditionnelle. Demain, je vais faire ma représentation devant le juge pour cette demande et avec les menaces qu'il a clairement proférées à ton encontre en présence de nombreux témoins, il ne fait aucun doute que le juge va le garder enfermé jusqu'à son procès. Car il y aura un procès, crois-moi. Et cette fois, en aucun cas, je ne veux que tu t'occupes de quoi que ce soit dans cette affaire. Je te tiendrai informée, je te préparerai quand ce sera le temps, mais en aucun cas, tu ne touches à ce dossier.

— Mais John...

— Chut, Catherine. C'est non. Tu m'as aidé comme je n'aurais jamais pu l'espérer dans un dossier qui pesait très lourd pour moi. Maintenant, c'est moi qui prend la charge pour toi parce que sinon, je sais que tu en seras affectée et bouleversée. Et moi, je veux que tu sois heureuse, tu comprends ? Comme tu l'étais avant que ce salaud ne pose les mains sur toi. Il va payer pour ça et c'est moi et moi

seul qui m'en charge. Et je ne veux entendre aucune objection, je suis très sérieux.

— Oui, je vois ça...

Cherchant un moyen de lui rendre la si belle sérénité qu'elle avait avant qu'il ne parle, le regard de John sembla s'allumer d'un coup.

— Au fait, dans le livre, j'ai vu l'image d'un poisson qui me plaisait beaucoup. Accepterais-tu de me le peindre pour le mettre dans mon bureau ? Si tu veux bien sûr et si tu as le temps ?

Aussitôt, le regard de Catherine redevint lumineux et John se sentit soulagé.

— Oh oui ! Viens me le montrer !

Et elle l'entraîna en courant. Alors qu'il allait prendre le livre, il demeura stupéfait devant le tableau presque achevé, l'observant longuement, le comparant à l'image qu'il avait sous les yeux.

— C'est incroyable, Catherine ! Tu l'as fait à une vitesse exceptionnelle ! Il est si ressemblant que ça en est stupéfiant ! Et tu lui as apporté aussi ta part de toi-même.

Catherine, surprise de cette remarque, demanda:

— De moi-même ?

— Oui, tu vois sur ton tableau, ses yeux sont plus doux, ses nageoires plus fluides. Dans ton tableau, il a l'air plus calme, plus heureux.

— Oh, John ! C'est tellement mignon ce que tu viens de dire ! dit Catherine en riant, émue. Allez, montre-moi le tien.

Il feuilleta le livre, l'arrêta sur une page et lui montra une image du doigt.

— C'est lui. Il te plaît ?

— Oh oui ! ! Il est beau ! Il a plein de nuances, plein de détails, je vais me régaler ! Merci, John !

— Je te demande de me peindre un tableau et c'est toi qui me dis merci... tu es si adorable, petite Catherine ! Mais puisque tu sembles si heureuse, alors je vais remplir mon bureau de poissons, comme un aquarium.

— Tu me diras lesquels que tu aimes le plus, John ! Pour toi, je peindrai tous les poissons de l'océan !

Bouleversé, John la regarda sans rien dire.

— Quoi ? C'est vrai, je t'assure.

Alors, le visage de John s'éclaira de joie et il eut un grand rire si heureux que Catherine sentit son cœur fondre de bonheur tandis qu'il s'éloignait en riant, courant vers la maison.

Lorsque plus tard, alors qu'il travaillait, il la vit arriver vers lui, le visage rayonnant et qu'il aperçut le bout d'une feuille à dessin cachée dans son dos, John devina qu'elle voulait lui montrer le portrait qu'elle avait fait de lui et qui l'avait tant ému le jour où il l'avait vu. À la lueur de joie dans ses yeux et son sourire lumineux, heureuse à l'idée du plaisir qu'elle allait lui faire, il comprit alors qu'il ne devait pas lui dire qu'il avait déjà vu son magnifique dessin sous risque de voir sa joie s'atténuer et disparaître. Et il se promit que ce serait le seul mensonge qu'il lui ferait jamais.

— John, je voulais te le donner après que tu aies reçu le jugement mais comme je suis sûre que tu vas gagner ta cause, je voudrais t'offrir un dessin. Je l'ai fait le jour où tu m'as demandé de ne pas te laisser après m'avoir copieusement engueulée.

Elle lui tendit son portrait et lorsqu'il le revit, il fut bouleversé à nouveau et encore plus de savoir qu'elle

l'avait dessiné ce jour-là, précisément. Il le regarda longuement avec un sourire attendri.

— Je suis si beau que ça ? C'est incroyable comment tu sais apporter cette douceur et cette bienveillance qui sont en toi dans tes créations ! J'en suis impressionné et encore plus touché de me voir comme ça. Vu par tes yeux, je me trouve magnifique ! Merci, Catherine, merci infiniment !

— Mais tu l'es, John ! Tu l'es vraiment ! Beau et magnifique !

Il saisit sa main et l'embrassa avec la plus grande émotion avant de la tourner et d'embrasser sa paume de la même façon, ému lorsqu'il la sentit frémir sous ses lèvres.



## CHAPITRE 7

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, John était déjà parti et son absence lui laissa un curieux sentiment de vide qu'elle n'avait pas connu depuis très longtemps, désormais pleinement heureuse et épanouie dans sa vie solitaire et paisible. Sur le comptoir, elle trouva une note qui lui amena un tendre sourire.

"Catherine, tu dormais si bien que je n'ai pas osé te réveiller avant de partir. Je vais au tribunal une partie de la journée et après au bureau. Il faut que je passe chez moi aussi et ensuite, si tu veux bien de moi encore ce soir, je viendrai te rejoindre. Demain ou quand tu voudras, nous irons récupérer ton auto. Je vais penser à toi à chaque instant et tu vas me manquer à chaque instant. Je t'aime. Maître John."

C'est seulement alors que Catherine se rendit compte que son auto était restée dans le stationnement du bureau depuis l'agression et qu'elle n'avait pas pensé une seconde à la récupérer. Et elle se rendit compte en même temps que, puisque Rioux était en prison, John n'avait plus vraiment de raison de rester chez elle pour la protéger. Et cette idée la rendit si triste et nostalgique qu'elle réalisa

alors à quel point elle l'aimait et combien, en si peu de temps, il avait changé tant de choses dans sa vie.

Aussi, à peine eut-elle pris sa douche et déjeuné qu'elle se plongea aussitôt dans la peinture de son poisson, en agrandissant la perspective, rajoutant des algues et des anémones de mer, des rochers et des coraux. Lorsqu'elle eut terminé et qu'elle le déposa plus loin afin de le contempler, elle se sentit infiniment heureuse à l'idée que John allait l'adorer. Alors, elle se plongea dans un autre tableau, aux couleurs similaires, choisissant d'autres poissons qui lui plaisaient et qui, elle le pensait, plairaient aussi à John. Plongée dans son univers sous-marin, elle ne vit pas le temps passer et sursauta en entendant Mme Carrier l'appeler.

— Catherine ! Ah, tu es là ! Je te cherchais. J'ai préparé un taboulé, en veux-tu ? Je suis sûre qu'encore une fois, tu n'as pas mangé, hein ? À chaque fois, que tu peins c'est comme ça... Oh ! Mais que c'est joli, ces poissons ! Oh ! Ils sont magnifiques ! Catherine, combien de fois devrais-je te répéter que tu dois exposer ! Tu as tellement de talent ! Ils sont magnifiques, ces poissons !

Catherine, en riant, réussit à l'interrompre :

— Chère Madame Carrier ! Oui, j'ai faim, c'est vrai, je n'ai pas vu le temps passer alors j'accepte avec joie votre taboulé ! Quelle heure est-il ?

— Pas loin de midi et demi. Allons, viens ! Je veux tout savoir sur ce bel homme qui apparemment dort ici...

— D'accord, mais je ne sais pas si je pourrais tout vous raconter aujourd'hui. Je veux finir ce tableau avant qu'il arrive. C'est pour lui.

— Oh... Cette petite lueur dans tes yeux... Serais-tu amoureuse de lui par hasard, ma petite Catherine ?

Et sans répondre, Catherine, en riant, prit son bras et l'entraîna vers la maison.

— Voilà, vous savez tout. Elle avait réussi, en allant au plus court, à faire le récit de son histoire à Mme Carrier qui demeurait stupéfaite et inquiète.

— Mais comment va ton dos maintenant ? Tu n'as plus mal au moins ? Ah, si je le tenais, ce petit voyou ! Oser te faire du mal, à toi qui es si bonne !

Catherine, attendrie, saisit son petit poing ridé et tendu et y déposa un baiser plein de tendresse.

— Ne vous en faites pas, Mme Carrier, il est en prison et mon dos va beaucoup mieux. Je n'ai presque plus mal. Ne m'en veuillez pas, mais il faut que j'aille finir mon tableau.

— Bien sûr, ma petite Catherine, bien sûr ! Alors, ça veut dire que John va rentrer chez lui ?

— Oui. Mais j'espère qu'il reviendra souvent.

— Oh, tu sais, tu n'as qu'à le lui demander. Je suis bien certaine, à la façon qu'il te regarde, qu'il n'attend que ça.

Catherine, avec un sourire ému, embrassa la vieille dame et dévala les escaliers pour retrouver ses fonds sous-marins et tous les mystères qu'ils lui dévoilaient au fur et à mesure de ses coups de pinceaux. Quand elle l'eut terminé et qu'elle le plaça à côté de l'autre, Catherine ne put retenir un petit cri de joie tellement ils étaient harmonieux, détaillés tout en restant légers, mystérieux, invitant au rêve et à la découverte. Elle prit alors une autre toile, très étroite et de la même hauteur que les deux autres et, en la plaçant entre les deux, eut la certitude que de longues algues, légères et fluides, sur celle-ci permettrait un lien entre ses deux tableaux qui serait du plus bel effet dans le bureau de John.

Effectivement, quand elle eut fini, l'effet de ces deux grandes toiles séparées par cette toile étroite au milieu était saisissant de beauté et d'une distinction sobre et gaie à la fois. Ils invitaient au voyage comme la lecture d'un livre de Jules Vernes. Pour que John juge mieux de l'effet qu'ils feraient sur un mur, elle les accrocha au dessus de son lit et les regarda longuement, subjuguée par cet effet si vif qu'ils procuraient immédiatement et fut absolument ravie de son travail et du plaisir qu'ils apporteraient à John, à n'en pas douter.

L'après-midi avait passé ainsi à une allure folle et elle fut surprise en voyant l'heure avancée. Elle se hâta de retourner nettoyer soigneusement ses pinceaux mis à tremper dans l'eau et ranger son matériel. Elle sursauta en apercevant John, arrivé sans bruit en contournant la maison, qui l'observait avec douceur. Son visage s'illumina en le voyant et John en ressentit une vive émotion de bonheur. Il regarda le tableau qu'elle avait fait pour Louise et Georges, subjugué encore une fois par sa beauté et Catherine dit avec un air contrit :

— Je suis désolée, John, je n'ai pas eu le temps de faire ton poisson.

Il sourit d'un air moqueur.

— Tu mens très mal, Catherine.

Catherine éclata d'un rire joyeux et, lui prenant la main, elle l'entraîna vers la maison.

— C'est vrai, je ne sais pas mentir. Viens.

Arrivés devant la porte patio, elle ordonna :

— Ferme tes yeux, John et ne triche pas.

— Sinon quoi ?

— Sinon... sinon... sinon, tu vas le regretter !

John obtempéra en riant et elle le guida jusqu'en face de son lit, observant sa réaction lorsqu'elle dit d'une voix excitée :

— Tu peux ouvrir les yeux !

John, en ouvrant les yeux, reçut de plein fouet cette impression saisissante qu'il était sous la mer, dans un sous marin et qu'un hublot lui faisait soudain entrevoir les mystérieux et magnifiques fonds à travers lesquels il naviguait. Ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche s'entrouvrit sous l'effet de la plus grande surprise. Il était si étonné, si fasciné, si subjugué par le spectacle qu'il avait devant lui qu'il demeura immobile et muet pendant un temps

interminable. Il finit par baisser les yeux vers Catherine et quand il vit à quel point elle était heureuse de lui faire un si beau cadeau, attendant ses mots avec une impatience excitée et une joie anticipée, il sentit monter en lui une émotion trop forte pour être contrôlée et, reportant ses yeux sur les tableaux, ne put empêcher les larmes de couler sur ses joues, malgré tous les efforts qu'il faisait pour se ressaisir.

Catherine grimpa sur le lit et, debout face à lui, leurs visages à la même hauteur, bouleversée, elle prit sa tête entre ses mains, et, sans un mot, le serra contre elle. John enlaça son petit corps avec la plus grande douceur.

— Ne pleure pas, John, chuchota Catherine doucement.

— Tu me rends si heureux, Catherine, tu me donnes tant de bonheur... si tu savais à quel point je suis bien près de toi... à quel point je t'aime tant...

Catherine releva son visage de ses mains et, d'un geste infiniment tendre, essuya ses larmes avec ses lèvres, les déposa sur celles de John avec douceur, avant de se reculer, partagée entre le désir ardent de l'embrasser, encore et encore, de se donner à lui corps et âme et une frayeur qu'elle ne connaissait que trop bien d'y perdre à jamais une partie d'elle qu'elle protégeait avec la dernière

énergie. John le ressentit, le comprit et ses yeux plongés dans les siens, lui adressa un grand sourire aimant et rassurant. Alors, c'est comme si son visage s'illuminait d'un coup et Catherine eut toutes les peines du monde à ne pas céder à ce désir brûlant qui l'envahissait toute entière de l'embrasser partout jusqu'à la fin des temps.

Elle poussa un petit cri de surprise avant de rire lorsque John, les bras enlaçant ses jambes la souleva très haut, la fit tourner. Elle s'agrippa à ses épaules mais bientôt leva ses bras écartés en l'air, en s'écriant d'une voix exaltée :

— Je suis grande !

— Oui, Catherine, tu es grande ! Tu es la plus grande, la plus jolie, la plus adorable, la plus précieuse de tous les êtres de l'univers !

Il la reposa doucement, debout sur le lit et replongea ses yeux dans les tableaux, fasciné, émerveillé et complètement bouleversé de bonheur. Catherine les regarda un long moment, silencieuse à ses côtés, son bras enlaçant son cou. Puis, elle déposa un baiser tendre sur sa joue avant de descendre du lit.

— Va t'habiller, Catherine, ce soir je t'emmène au restaurant mais avant, je veux te montrer un endroit au

bord de la rivière que presque personne ne connaît et que tu vas adorer, j'en suis sûr, tellement c'est beau et paisible. C'est mon petit coin secret à moi, je ne l'ai jamais montré à personne et tu es la seule à qui je veux le montrer, avec qui je veux le partager.

\*\*\*

Le lendemain, la fête battait déjà son plein lorsqu'ils arrivèrent dans le jardin de Louise et Georges Leclerc où était dressé un grand chapiteau au bord de la rivière. Quand il l'aperçut, Georges tonna :

— Catherine !!!

Celle-ci se figea et dit à John en faisant une grimace :

— Oh, la la... Quand il m'appelle comme ça, c'est qu'il est fâché !

Effectivement, Georges en marchant vers eux avait un air renfrogné et furieux. Il se planta devant elle, les poings sur les hanches.

— Catherine !! Quand donc apprendras-tu à obéir ? !!

John éclata d'un grand rire à ces mots et Catherine, en levant ses yeux vers lui, répondit, espiègle :

— Jamais !!

Le visage de Georges se radoucit et ses yeux brillèrent d'affection.

— Mini-Cat... En ce moment, je suis partagé entre l'envie de te serrer dans mes bras et celle de te flanquer une bonne fessée !

Catherine, en mettant ses poings sur ses hanches comme lui, répliqua, plus petit roquet que jamais.

— Hé bien, je choisis la première option parce que pour la deuxième, vous savez bien que je ne me laisserai pas faire et qu'en plus je cours beaucoup plus vite que vous !

Georges Leclerc se mit à rire et ouvrit ses bras dans lesquels elle se laissa envelopper avec joie.

— Mini-Cat ! Mini-Cat ! Comme tu m'as manqué ! Quand j'ai su ce qui t'était arrivé, j'étais mort d'inquiétude et fou de colère aussi. Je t'avais pourtant prévenu de faire attention... Tu es impossible, Mini-Cat !

— Vous aussi, Me Leclerc ! répliqua Catherine en riant.

Georges embrassa affectueusement son front avant de serrer John contre lui :

— John, je suis si content de te revoir ! Ça fait si longtemps ! Il faut que tu la dresses, cette petite !

John, en riant devant l'air frondeur et défiant de Catherine, répondit, avec une voix pleine de tendresse et de sensuelles promesses :

— Oh, sois sûr, Georges, que ça va être un grand plaisir pour moi de lui apprendre qui est son maître !

Catherine ne put répliquer que le cri de Louise qui courrait vers eux la fit sursauter et se retourner :

— Catherine ! Ma petite Mini-Cat !

L'après-midi, chaude et ensoleillée se poursuivait sous le bruit des discussions des nombreux invités et leurs grands éclats de rire qui devenaient plus forts au fur et à mesure que la journée avançait et que les verres se vidaient. Sous l'immense chapiteau, de grandes tables offraient un buffet abondant ainsi que des boissons variées. Une piste de danse était envahie de danseurs, virevoltant au son de la musique d'un petit orchestre.

Catherine et John marchaient avec Georges au bord de la rivière lorsque Catherine demanda :

— Me Leclerc, le dossier de la jeune fille qui a porté plainte contre Rioux, comment se fait-il que je n'en sois pas au courant ? Je travaillais bien pour vous à ce moment-là, non ?

— Oui, Mini-Cat, c'est exact, mais c'était le moment où tu as eu ton... accident et il était réglé quand tu es revenue.

— Je vois.

Au son de sa voix, au raidissement de son corps, John comprit que cet accident que Georges avait hésité à mentionner devait cacher quelque chose d'important, connu d'eux seuls.

— Catheriiiiine ! ! ! !

La voix aigüe d'une grande femme courant vers eux les fit sursauter.

Catherine pivota aussitôt, ses yeux illuminés de joie.

— Sylviie ! ! ! Et en courant vers elle, elle tomba dans les bras de son amie de longue date, qui avait travaillé dans le même bureau qu'elle. Elles s'étreignirent longuement et, bras dessus, bras dessous s'éloignèrent en

parlant d'une façon agitée, éclatant de rire en même temps, avant de s'asseoir à l'écart dans l'herbe, pour se raconter leurs vies à tour de rôle.

Georges eut un petit rire attendri.

— Ah, ces deux là ! Elles étaient inséparables ! Alors, John, parle-moi du dossier de Rioux.

— Oui, Georges, mais avant dis-moi de quel accident il s'agit.

Georges secoua la tête tristement, regarda un instant Catherine qui parlait avec animation, avant d'entraîner John le long de la rivière.

— Pauvre petite ! À l'époque, elle sortait avec un garçon et ils vivaient ensemble. Il avait l'air gentil avec elle mais de plus en plus, il cherchait à lui imposer sa loi, ses volontés et ses désirs. Tu connais notre petite Catherine, c'est bien la dernière chose à faire avec elle... Bref, un soir, il regardait la télé et il l'a appelée plusieurs fois pour qu'elle vienne voir quelque chose. Elle lui a répondu qu'elle était occupée et a ignoré ensuite ses demandes, concentrée sur un dessin qu'elle était en train de faire. D'un coup, il était devant elle et il était comme fou. Fou de rage qu'elle l'ignore. Il l'a engueulée, elle a

répliqué. Ils se sont disputés. Il a pris son dessin et l'a déchiré. Catherine, folle de colère et de chagrin, lui a alors sauté dessus mais comme il était bien plus grand et bien plus fort qu'elle, elle n'a pas pu avoir le dessus et il l'a battue. Il lui a alors tordu le bras si violemment qu'il le lui a cassé. Elle a réussi à lui échapper et à se cacher. Ses cris avaient alerté les voisins du dessus qui ont appelé la police aussitôt avant d'essayer de lui porter secours mais ils ne l'ont pas trouvée. Le bâtard s'est enfui avant que la police n'arrive et, que ce soient les voisins ou les policiers, ils ont mis un temps fou à la retrouver tellement elle était si bien cachée dans un recoin, en dessous de la terrasse, où seul un petit enfant aurait réussi à se faufiler. Elle était si terrorisée que ça lui a pris une semaine avant de pouvoir retrouver l'usage de la parole. Quand elle est sortie de l'hôpital, comme son père était en voyage chez son fils à ce moment-là et qu'elle n'avait nulle part d'autre où aller, on l'a gardée chez nous quelques temps et elle a ensuite trouvé le logement où elle habite maintenant. Louise lui a alors offert un petit chat et, grâce à lui semble-t-il, elle a réussi à retrouver la paix. Le bâtard n'a jamais été retrouvé, je crois qu'il a quitté la province. Et Catherine n'a jamais plus laissé aucun homme s'approcher d'elle.

John, la tête baissée, les poings serrés, ne pouvait retenir les larmes coulant sur ses joues tant l'idée de sa petite Catherine adorée, cachée dans un trou, meurtrie, blessée, souffrante et terrifiée, lui déchirait le cœur en mille morceaux. Il comprit alors la réaction qu'elle avait eue lorsqu'il lui avait demandé un jour, par curiosité :

— Tu n'as pas de télé ?

Catherine était devenue livide et avait répliqué: Non ! d'un ton sec et froid avant de rajouter plus doucement devant l'air étonné de John : Je n'aime pas regarder la télé. Elle avait alors demandé d'une voix anxieuse : Et toi ? et elle avait paru infiniment soulagée lorsque John avait répondu :

— J'ai une télé mais en fait, je regarde juste un film de temps en temps. Ce n'est pas ce que je préfère. Moi, non plus je n'aime pas trop ça.

Il poussa un grand soupir et respira profondément plusieurs fois pour se reprendre, essuyant ses larmes. Georges, tout en marchant, mit la main sur son bras, lui donnant une pression encourageante.

— John, j'ai remarqué la façon dont elle te regarde, dont elle te parle et je ne l'ai jamais vue ainsi, aussi

confiante et heureuse depuis ce tragique moment de sa vie. C'est la première fois, depuis ce moment, où je la vois accompagnée d'un homme. Jolie et adorable comme elle l'est, quelques uns de mes clients ou des confrères essayaient de l'approcher, la complimentant, mais elle s'est toujours protégée de toute avance en restant polie, mais sèche et froide, complètement fermée. Avec toi, elle semble s'ouvrir à nouveau et tu ne peux pas savoir à quel point ça me rend heureux !

Il se tut un moment, lança un regard vers Catherine et poursuivit :

— Allons, parle-moi du dossier de Rioux maintenant.

Plus tard, Georges parti rejoindre ses invités, John s'assit dans l'herbe face à la rivière, laissant ses pensées dériver. Il sentit alors une petite main caresser ses cheveux, la prit dans la sienne et la porta à ses lèvres avec la plus grande douceur. Il leva les yeux vers elle et se perdit longtemps dans le bleu de ses yeux. Il l'attira contre lui et la fit asseoir sur lui, l'enveloppant de ses bras, la berçant sans un mot, caressant d'un geste infiniment doux sa tête blottie contre son torse.

— Mini-Cat... c'est mignon, ce surnom.

— Oui, c'est Me Leclerc qui m'a appelé comme ça, presque dès le début. C'est lui qui m'a tout appris dans ce métier. Mais quand il était fâché après moi et que je le faisais enrager, il m'appelait Catherine. Et ça arrivait souvent ! ajouta Catherine avec un petit rire espiègle, en levant les yeux vers lui.

John secoua la tête en riant, la dévisageant tendrement.

— Pourquoi avoir choisi le domaine juridique ? Parce que ça te plaisait ou c'est par hasard ?

— C'est par hasard et comme ça m'a plu beaucoup, je suis restée dans ce milieu. Mais en fait, c'était surtout pour pouvoir te rencontrer un jour, déclara Catherine en caressant son visage avec douceur.

— Catherine, si tu ne n'arrêtes pas de me regarder comme ça, je vais t'embrasser jusqu'à ce que tu en perdes le souffle et je vais recommencer dès que tu l'auras repris, encore et encore.

— C'est toi qui me regardes comme ça, murmura Catherine, troublée. Elle se redressa, embrassa son cou avec tendresse et se leva, lui tendant les mains pour qu'il se relève aussi. Est-ce que tu aimes danser, John ?

Il eut un rire mi-amer en se relevant.

— J'aimais bien danser avant, même si je n'ai jamais été un grand danseur, mais quand j'ai connu Sophie, elle m'a encouragé à apprendre pour l'accompagner dans ses soirées. Alors, j'ai appris pour lui faire plaisir et je connais à peu près tous les pas, mais ça fait une éternité que je n'ai plus dansé, plus éprouvé de plaisir à le faire. Il s'interrompit devant la lueur bleue marine de ses yeux.

— Elle voulait faire de toi son petit chien de luxe, c'est ça ? Qu'elle pourrait montrer fièrement à tout le monde en le tenant par sa laisse ?

Cette fois, le rire de John était heureux et attendri.

— Oui, mon adorable Catherine. C'est ce qu'elle voulait, c'est ce qu'elle pensait pouvoir faire avec moi. Mais elle n'a pas réussi, elle n'était pas tombée sur la bonne personne pour ça. Tu sais, même si je ne suis pas un petit roquet hargneux, je sais quand-même m'imposer et me défendre aussi. Je l'ai fait pour lui faire plaisir et tu vois, aujourd'hui j'en suis heureux parce que je vais pouvoir inviter à danser la plus jolie et la plus adorable des petites perles de tous les océans.

Effectivement, John s'avéra être un danseur émérite et Catherine, qui adorait danser, se laissa entraîner longuement entre ses bras, riant de bonheur. Jusqu'au

moment où la voyant grimacer brusquement, John arrêta aussitôt son mouvement pour l'attirer contre lui avec douceur.

— Tu as mal au dos ?

— Oui, ça vient de tirer un peu, mais ça va, je ne pense pas que ce soit grave. Par contre, je crois qu'on devra remettre ça à une autre fois. C'est dommage, c'est un vrai bonheur de danser avec toi, John, il faudra qu'on recommence. Je vais aller m'allonger à l'intérieur cinq minutes, ça va aider à passer.

— Pour moi aussi, Catherine, c'est un vrai bonheur de danser avec toi. Un bonheur comme je n'en ai jamais connu avant et sois sûre que l'on recommencera souvent !

Et, avant qu'elle ait pu faire un pas, John l'avait soulevée dans ses bras pour la conduire dans le salon où il trouva un canapé pour l'y allonger sur le ventre. Il s'agenouilla devant elle et de ses mains, très doucement, massa longuement l'endroit de la blessure à travers la soie de sa robe. Au bout d'un moment, elle soupira, soulagée de n'avoir plus mal.

— Merci, ça fait du bien. Vous avez des mains expertes, monsieur Raus.

John, sans répondre, hocha la tête et, levant ses sourcils, lui adressa un tel regard lui disant qu'elle n'avait encore rien vu et qu'il pouvait lui montrer à quel point elle avait raison, qu'elle se sentit devenir écarlate et cacha son visage dans les coussins.

Ils prirent congé de tout le monde un peu plus tard et promirent à Georges et Louise de venir avec eux sur leur bateau inaugurer leur nouvelle canne à pêche. Le tableau, devant lequel Georges et Louise s'étaient extasiés longuement, était accroché dans le salon et le livre illustré trônait sur la table basse, tel une œuvre d'art. Georges serra Catherine longuement contre lui, avant de gronder d'un ton faussement sévère :

— Prends soin de toi, ma Mini-Cat, sinon je vais me fâcher pour de bon.

Arrivés devant chez Catherine, John, profondément triste, se dit qu'il n'avait plus aucune excuse pour rester chez elle maintenant qu'elle ne courrait plus aucun danger. Dans la matinée, ils avaient ramené l'auto de Catherine et les affaires de John étaient toutes rangées dans sa voiture et cette tristesse poignante qu'il avait ressentie en les emballant dans un sac revint le saisir avec encore plus de violence.

Catherine, aussi désespérée que lui devant son départ imminent après ces moments d'intimité si beaux et si intenses qu'ils avaient vécus, s'en aperçut, prit sa main et dit doucement.

— Viens chercher tes tableaux, John.

Le visage de John s'éclaira soudain, non seulement à l'idée de ces tableaux magnifiques et de ce qu'ils représentaient pour lui et qu'il n'avait voulu emporter qu'à la dernière minute pour être sûr de ne pas les abîmer, mais aussi et surtout à l'idée de pouvoir encore un moment être seul avec elle.

Il sortit d'un bond de l'auto et avant qu'elle ait pu en sortir elle-même il l'avait prise dans ses bras pour la porter dans la maison.

— John, je peux marcher...

— Je sais.

Il se rendit directement dans la chambre, lui enleva ses chaussures sans la lâcher et la mit debout sur le lit, l'enlaçant avec tendresse.

— Je n'ai aucune envie de partir, Catherine. Je n'ai aucune envie de te quitter, de rentrer chez moi, de ne plus

te voir. Si tu me dis de sortir, je vais le faire aussitôt, mais je n'en ai aucune envie. Je vais le faire pourtant parce que je t'aime plus que tout et que je ne veux surtout pas t'effrayer, ni m'imposer, ni que tu aies peur à cause de ma présence de perdre ce qui t'est si cher. Et si tu...

Mais il fut interrompu par Catherine qui mit ses bras autour de son cou et se blottit contre lui en murmurant d'une voix tendre et effrayée à la fois :

— Ne me laisse pas John, ne t'en vas pas.

John, sans un mot, resserra son étreinte, caressant ses cheveux avec douceur. Il la souleva à peine et avec délicatesse, l'allongea sur le lit avant de se déchausser et s'allonger près d'elle, redressé sur son coude, sa main et ses yeux parcourant son visage tendrement. Il comprenait si bien maintenant ce qui l'effrayait tant de se laisser aimer à nouveau même si elle savait, il en était certain, que jamais il ne pourrait lui faire le moindre mal. Se laisser aimer et ouvrir à quelqu'un d'autre qu'à son petit chat cet univers secret, intime et sécurisant qui la protégeait comme un cocon. Si elle avait entr'ouvert sa porte pour lui, il savait aussi que le laisser entrer vraiment dans sa vie serait pour elle un parcours semé de désirs autant que de peurs et il lui laisserait tout le temps nécessaire de se

laisser apprivoiser et être pleinement rassurée que jamais, avec lui, elle ne perdrait rien de ce qu'elle aimait tant.

Il embrassa son front avec tendresse et elle se blottit contre lui.

— Je resterai comme ça, avec toi dans mes bras, jusqu'à la fin des temps, tellement je suis bien.

— Moi aussi, John.

Il la fit basculer sur lui et, allongée de tout son long sur ce grand corps qu'elle aimait tant, elle se sentit alors plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Elle savait qu'il ne la toucherait pas tant qu'elle n'aurait pas fait le premier pas et ce respect qu'il avait de ses émotions contradictoires lui faisait l'aimer encore plus. Elle embrassa son torse avec douceur puis y plaça ses avant-bras écartés, se redressant à demi pour mieux le contempler. Il attrapa un oreiller qu'il mit sous sa tête afin, lui aussi, de mieux la contempler.

— Demain, je reste avec toi toute la journée et demain soir, je rentre chez moi. J'ai du travail pour lundi et je sais que si je reste près de toi, je vais avoir beaucoup de mal à rester concentré.

— Et moi, je retourne travailler lundi, sinon mon patron va finir par me virer pour absentéisme aigu.

— En fait, ton patron adore que tu sois absente, à la seule condition que tu le sois en même temps que lui. Mais, Catherine, je veux être sûr avant tout que ton dos soit complètement rétabli. Les journées risquent d'être longues, donc je préfère que tu attendes encore quelques jours avant de revenir.

— Tu peux toujours rêver, monsieur Raus ! Personne ne m'a jamais empêchée de faire ce que je veux et si j'ai envie de retourner travailler, tu ne pourras pas t'y opposer, sois sûr de ça !

John se mit à rire et Catherine, encore une fois, fut troublée de voir à quel point il était beau, émouvant et si adorablement séduisant quand son visage s'illuminait et se détendait de cette façon.

Ils dormirent étroitement enlacés, sans se lâcher un seul moment et au matin, c'est Ouistiti, sérieusement affamé, qui, en se glissant entre leurs bras et faisant ressortir sa petite tête, les réveilla d'un miaulement plaintif. Ils ouvrirent les yeux, se regardèrent avant de se mettre à rire devant cette petite tête nichée qui émergeait de leurs bras réunis. Catherine caressa le petit chat, qui vint aussitôt se frotter contre son cou. Alors qu'elle s'étirait pour se lever,

John l'arrêta d'un baiser sur son front et s'assit au bord du lit pour enfiler son pantalon.

— Ne bouge pas, j'y vais.

Se tournant vers elle et surprenant son regard posé rêveusement sur son dos, il ajouta :

— Arrêtez de me reluquer, mademoiselle.

— Jamais, monsieur.

Une fois debout, John dit :

— Reste au lit. Je vais préparer le petit déjeuner et on va le prendre dehors.

— Ça ressemble à un ordre...

— Effectivement, ça en est un. Et on obéit à son maître sans discuter !

À ce moment, le petit chat qui se frottait contre lui avec impatience, se mit à pousser un long miaulement affamé, lui enjoignant de se dépêcher.

En riant, John ajouta :

— Tu vois, c'est bien ce que je disais !

Il attrapa le petit chat dans ses bras et juste au moment où il allait sortir, Catherine murmura tendrement :

— Je t'aime, John.

Fou de joie, il pivota et sans pouvoir parler lui adressa le plus beau des sourires, les yeux illuminés du plus grand des bonheurs, avant de dire au petit chat :

— Tu as entendu ?

Et il sortit aussitôt, trop ému, trop profondément heureux pour réussir à dire quoique ce soit d'autre.

Lorsqu'il revint avec un grand plateau garni d'un petit déjeuner aux odeurs appétissantes, Catherine n'était plus dans le lit. En sortant sur la terrasse, il l'aperçut, marchant pieds nus dans le jardin, se penchant vers des fleurs qu'elle soulevait avec délicatesse, vêtue de son peignoir de soie, si belle dans cette lumière matinale qu'elle semblait tout droit sortie d'un rêve. Il déposa le plateau et la contempla avec un sourire rêveur et heureux. Comme si elle avait senti son regard sur elle, elle se retourna et courut vers lui avec un grand sourire de joie, les yeux brillants de bonheur, remplis d'amour et tomba dans ses bras, le serrant fortement.

— Mon petit chat, mon adorable amour de petit chat, murmura John en embrassant ses cheveux.

La journée se déroula dans la plus douce quiétude, la plus profonde tendresse et le plus grand apaisement qu'ils n'aient jamais connus. Ils se racontèrent l'un à l'autre des secrets qu'ils n'avaient jamais dit à personne. Assise en tailleur dans l'herbe, face à John, entourée de ses longues jambes, Catherine lui raconta la relation tumultueuse qu'elle avait vécue jusqu'à la tragique soirée bouleversant sa vie à jamais. Et, en l'écoutant avec ses mots à elle, ses émotions à elle, John fut encore plus ébranlé que lorsque Georges lui en avait parlé. Quand elle eut terminé, il la serra fortement contre lui, lui assurant que plus personne, jamais, ne lui ferait aucun mal désormais et qu'il veillerait sur elle jusqu'à sa mort.

Si le moment de leur séparation leur laissa à chacun un sentiment de tristesse, celui-ci fut atténué à l'idée de se revoir dès le lendemain. De retour, chacun, à leur solitude habituelle, ils se sentirent tous les deux heureux, tant la pensée l'un de l'autre les habitait en permanence, les laissant rêveurs durant de longs instants.

Le retour au bureau de Catherine fut acclamé à grands renforts de mots gentils, d'embrassades et de sourires

affectueux, tant elle était appréciée et elle en fut profondément touchée d'autant plus que sur son bureau trônait un énorme bouquet de roses rouges dans un long vase de cristal autour duquel était enroulée une corde qui lui amena un petit rire attendri autant que le petit mot qu'elle trouva à travers les fleurs.

"Hier a été le plus beau jour de ma vie et avant-hier aussi et tous les autres avant, tous sans exception depuis que tu es là. Je t'aime. John"

En consultant l'agenda, elle se rendit compte qu'il était à la Cour et ne serait pas revenu avant la fin de la matinée dans le meilleur des cas ou en après-midi dans le pire. La cause n'était pas indiquée et cela l'intrigua. Elle nota qu'il avait un rendez-vous à 15:00 heures avec une certaine Mélanie mais aucun nom de famille ne suivait, ce qui l'intrigua encore plus. Elle commença à se replonger dans tout ce qui était plus ou moins en attente depuis son absence. Solange, qui s'était occupée de la plupart des dossiers, l'informa du nécessaire et lui répéta sa joie de la voir de retour.

Elle retrouva avec plaisir ses tâches qui la tenaient éloignée de la pensée du procès à venir contre Rioux. Si dire à John et à Charles ce qui était arrivé avait été

relativement facile, même si cela n'avait pas été évident, devoir le répéter encore devant des inconnus la rendait inquiète, mal à l'aise et anxieuse. Même si elle savait que John ferait tout pour la préparer à ce nouveau combat, elle n'avait jamais eu à affronter ce genre de situation et demeurait tendue, stressée et nerveuse quand elle y pensait.

Aussi, plongée assidûment dans son travail, elle ne l'entendit pas arriver, ne le vit pas se planter devant elle, l'observant avec un débordement d'amour et de joie sans pareille.

— Où est-elle ?

Catherine sursauta, surprise, avant de sourire de bonheur devant son sourire épanoui et ses yeux remplis d'amour.

— Bonjour, monsieur Raus.

— Bonjour Catherine. Où est-elle ?

— Elle ? Qui, elle ? Voyons... l'horloge ? Accrochée au mur, comme d'habitude. La photocopieuse ? Toujours à sa place à moins qu'il lui ait poussé des pattes pendant la nuit. La chemise des lettres à signer ? Près de moi, attendant l'arrivée de mon patron qui m'empêche de

travailler. La jurisprudence pour le prochain dossier à plaider ? Si mon patron me laissait travailler, j'en aurais déjà imprimé quelques pages. À part ça, je ne vois pas de quoi vous parlez monsieur. Elle baissa le ton : Votre nuit a-t-elle été agréable ?

— Non, insupportable. J'ai rêvé d'un petit roquet que je ne trouvais pas dans mes bras et après lequel je voulais attacher une corde pour être sûr qu'il ne s'enfuit jamais loin de moi.

— Donc, vous cherchez le petit roquet ou bien la corde ?

— Le petit roquet, je l'ai devant moi et s'il n'arrête pas de me regarder avec ses yeux magnifiques, je vais l'emporter et l'obliger à prendre congé, avec son maître bien sûr, et ce, aussi longtemps qu'il plaira à ce maître. C'est la corde que je cherche pour être sûr de me faire obéir.

Catherine ne put retenir plus longtemps le rire qui s'échappa de sa gorge avec tant de spontanéité et de bonheur que John en demeura bouleversé et profondément heureux.

Il se pencha et chuchota tendrement :

— Rejoins-moi vite dans mon bureau, je ne rêve que de te tenir dans mes bras depuis hier soir.

Et tandis qu'il s'éloignait d'un pas rapide vers son bureau, Catherine lui laissa le temps de découvrir, sur sa chaise, la corde enroulée autour d'un bout de papier sur lequel elle avait dessiné un grand cœur et à l'intérieur duquel elle avait écrit :

"Pour moi aussi hier était le plus beau jour de ma vie ainsi que presque tous les précédents depuis que tu es là. Tu n'as pas besoin d'une corde pour être sûr que je ne m'envolerai pas, parce que j'ai seulement envie de rester avec toi, près de toi et que si un jour, je m'envole, sois sûr que je t'emmènerai avec moi parce que je t'aime du plus profond de tout mon être et pour toujours. Catherine"

Aussi lorsqu'elle entendit sa voix émue dans l'interphone, essayant de prendre son ton impérieux, elle eut un grand sourire plein de tendresse.

— Catherine, venez au bureau de Me Raus, je vous prie.

Portant ses dossiers, elle cogna doucement et échangea un sourire amusé avec Solange en entendant:

— Entrez ! d'une voix qu'il essayait de rendre autoritaire sans y parvenir.

Elle eut à peine refermé la porte qu'il était devant elle et la serrait dans ses bras avec force.

— Mon amour... mon adorable amour, murmura-t-il, ému, avant de se redresser. Viens.

Il la prit par le bras, la fit asseoir et au lieu de s'asseoir à son bureau, s'assit sur la chaise qu'il tourna face à elle. Il lui ôta les dossiers des mains, les déposa sur le bureau et prit ses mains dans les siennes.

— Merci pour ce que tu m'as écrit, Catherine, tu ne peux pas savoir à quel point tes mots me comblent de bonheur. Mon cœur explose de joie quand je pense à toi, quand je te vois, quand je t'entends, tout le temps, depuis que tu es là.

Il effleura sa joue avec douceur, son pouce descendit jusqu'à ses lèvres qu'il caressa doucement.

— Refais-le, John.

— Quoi ?

— Tu sais quoi, ce que tu as fait au tribunal avant de t'objecter, refais-le.

— Pas ici, Catherine. Même si j'en meurs d'envie, pas ici, je préfère attendre d'être ailleurs, vraiment seul avec toi. Il tourna les yeux vers le mur. Tu as vu tes poissons ?

— Oui, ils ressortent bien sur ce mur. Johanna les a vus aussi et tu sais quoi ? Elle veut que je lui peigne des fleurs pour son bureau. À ces mots, les yeux de Catherine brillèrent de cette lueur si particulière de bonheur anticipé à l'idée d'une nouvelle création et encore une fois, John comprit à quel point cela la rendait pleinement heureuse et épanouie, combien ces moments étaient précieux pour elle.

— J'en suis ravi, Catherine ! En effet, mes poissons ressortent bien mais plus encore. Ils sont tellement vivants qu'ils surprennent immédiatement et qu'on a du mal à en détacher le regard. C'est une sensation qui captive complètement. En plus, je suis sûr que ça va apaiser mes clients anxieux. En parlant de ça, cette après-midi, j'ai un rendez-vous avec Mélanie et tu seras là ainsi que Johanna. On s'installera dans la salle de conférence.

Catherine comprit alors.

— Mélanie, c'est la jeune fille que Rioux a agressée ?

— Oui, et elle a hâte de te rencontrer.

— Johanna est avec toi dans ce dossier ?

— Oui, on se partage certaines tâches. Catherine, je vais, dès demain, te préparer à ce qui t'attend, ton interrogatoire surtout, ça sera le plus difficile, mais avant tout, je veux savoir si tu es aussi prête à affronter la presse. Je vais faire tout mon possible pour que personne ne sache que c'est toi la plaignante et on entrera au Tribunal par une autre porte que l'entrée principale, mais les journalistes sont rusés et tenaces. Ils vont tenir là un gros morceau puisque l'inculpé est l'un des membres de l'une des plus grandes et des plus fortunées familles du pays. Donc, ils vont à tout prix vouloir savoir qui est derrière cette plainte. J'ai rencontré le juge en privé et je lui ai dit qu'étant donné la menace qui pouvait peser sur toi, ton nom ne devait en aucun cas être mentionné dans les procédures. Seul ton prénom apparaîtra. Et le procès se déroulera à huis clos.

Catherine avait baissé la tête, effrayée à nouveau à l'idée de raconter tout ça à des inconnus. Elle leva d'un coup les yeux vers lui :

— De quelle menace tu parles ?

— Samuel.

Catherine blêmit à l'énoncé de ce nom et se figea mais John avait déjà pris sa tête entre ses mains et son regard la rassura.

— Tu ne risques rien, Catherine. J'y veille et j'y veillerai en tout temps, sois sûre de ça. Maintenant, voyons ce travail excellent que tu as à me proposer et ensuite, il sera temps de se préparer pour recevoir Mélanie.

Lorsque cette dernière arriva, Catherine comprit en quoi elle était une proie parfaite pour Rioux. Plus grande que Catherine, âgée de quelques années de plus qu'elle, mince et menue, elle portait en elle une beauté douce et fragile qui la rendait adorablement innocente. Elle était accompagnée d'un homme plus grand qu'elle, trapu, aux muscles saillants sous son tee-shirt et aux bras impressionnants. Son nez épaté, ses yeux vifs, sa démarche et sa corpulence, trahissaient le boxeur qu'il était. Catherine se leva aussitôt et les accueillit avec un grand sourire. Elle serra la main de Mélanie avec chaleur et lorsqu'elle tendit sa main à Steve, elle grimaça de souffrance tant elle sentit ses doigts se broyer sous sa poigne ferme. Il s'en aperçut et la relâcha aussitôt, contrit et confus:

— Oh, je suis si désolé, madame ! Pardonnez-moi ! Je ne connais pas ma force, on me le dit souvent. Je suis navré de vous avoir fait mal, vraiment, je...

— Ce n'est rien, Steve, c'est déjà passé. Venez, allons dans la salle de conférence, Me Raus va nous y rejoindre.

Elle leur offrit un rafraîchissement et John arriva peu après avec Johanna.

Prenant des notes pendant qu'elle parlait, John interrogea longuement Mélanie sur son agression, serrant quelquefois la main de Catherine, assise près de lui, quand il sentait son corps frémir sous le coup de la peur, du dégoût et de la rage. Catherine vit le regard de Steve devenir noir et ses poings se serrer sur ses jambes. Même s'il connaissait déjà l'histoire de Mélanie, son récit semblait le bouleverser de nouveau à un point tel qu'il avait peine à se maîtriser. Catherine se dit alors que si Rioux avait le malheur de se trouver face à lui, il était certain qu'il n'en sortirait pas vivant.

— Mélanie, lors de votre interrogatoire, vous avez menti en disant avoir eu des relations consentantes avec lui. Cette question va revenir, c'est certain et vous serez attaquée là-dessus, c'est certain aussi. Je comprends votre frayeur, je comprends très bien ce qui a pu se passer pour

que vous vous rétractiez et n'osiez pas aller plus loin. Je connais Georges Leclerc depuis longtemps. Je sais qu'il a dû vous préparer suffisamment bien pour avoir le courage d'affronter cette épreuve. Mise à part votre frayeur qui justifierait à elle seule votre rétractation, s'est-il passé quelque chose de particulier ?

— Oui, Me Raus. J'ai reçu des menaces de mort. Sur mon répondeur, sur un mot accroché à ma porte et même un dans mon sac à main.

— Quoi ? ! ! s'écria Catherine en se levant d'un bond.

— Catherine, la rappela doucement à l'ordre la voix de John en même temps qu'il posait la main sur son bras.

— Catherine ? ! s'écria Mélanie, les yeux écarquillés. C'est vous la Catherine qui lui avez fait ça ?

Catherine se rassit et hocha la tête en souriant.

— Mais vous êtes minuscule ! ! Comment avez-vous réussi un coup pareil ?

Mélanie la regardait avec si plein d'admiration et de respect que Catherine ne put s'empêcher de rire.

— Je vous le montrerai, Mélanie. Et en croisant le regard admiratif et surpris de Steve posé sur elle, elle

sourit en ajoutant : Mais je crois que Steve aura étalé quiconque avant que nous n'ayez le temps de faire quoi que ce soit pour vous défendre.

Mélanie tourna les yeux vers Steve et ils échangèrent un regard si plein d'amour que Catherine comprit que cette jeune femme arriverait, cette fois, à trouver la force d'aller jusqu'au bout.

— Mélanie, j'ose espérer que vous avez gardé ces menaces écrites ?

— Oui, Me Raus. Sur le coup, j'ai voulu les brûler tellement j'avais peur, mais je les ai cachées. Les voici. Elle sortit deux morceaux de papiers froissés de son sac et les tendit à John qui en prit connaissance avec des yeux noirs, les mâchoires serrées.

— En aviez-vous informé Me Leclerc ?

— Non, la menace sur mon répondeur était claire. Si j'en parlais à qui que ce soit, il me tuerait sur le champ. Il disait qu'il avait tous les appuis pour ça, qu'il connaissait beaucoup de monde dans le milieu policier ou ailleurs et que je ne pourrais trouver de l'aide nulle part si j'avais le malheur d'en chercher, mais que lui me tuerait si je ne disais pas que nos rapports sexuels étaient pleinement

consentants. J'ai ramassé quelques affaires en vitesse et je suis allée chez une amie. Je suis restée longtemps chez elle tant j'avais peur de retourner chez moi. Après le procès, j'ai fini par déménager en prenant garde de rester anonyme autant que possible. Ça a duré jusqu'à ce que je rencontre Steve.

Catherine, à l'idée de cette frayeur qu'elle avait dû ressentir, sentit ses yeux se remplir de larmes qu'elle essuya furtivement. Et lorsqu'elle sentit la main de John se poser sur la sienne elle put se ressaisir. C'est la colère qui l'emporta alors.

— Qu'il s'étouffe avec ses couilles ce maudit fils de p... Elle s'arrêta aussitôt, une main sur sa bouche mais l'éclat de rire de Steve et celui de Mélanie détendirent l'ambiance pesante de la grande salle.

Mélanie donna ensuite à John une feuille sur laquelle elle avait inscrit les noms et les coordonnées de celles qui étaient prêtes à témoigner également. Il y en avait quatre. Quatre autres jeunes filles agressées violemment, muettes de terreur depuis toutes ces années. Mélanie mentionna deux autres jeunes filles qui, elles, refusaient de témoigner tant elles étaient effrayées.

En lisant ces noms, Catherine ne put cette fois retenir des larmes de compassion profonde, mêlée d'une rage impuissante, du dégoût le plus intense et d'une tristesse sans nom pour toutes ces pauvres femmes brisées, certaines à jamais. Tête baissée, elle essayait de penser à son petit chat, aux poissons dans les tableaux, aux fleurs de son jardin, aux rivages qui la faisaient tant rêver, n'importe quoi de doux, de joli, d'apaisant pour chasser toute cette horreur. Elle sentit la main de John caresser doucement ses cheveux et en tournant les yeux vers lui, trouva le courage de se reprendre.

Mélanie lui dit alors avec douceur :

— Catherine, grâce à vous il ne pourra plus faire de mal à personne, désormais. Grâce à vous, il subira le châtement qu'il mérite. Vous avez le courage de le faire et vous allez nous donner à toutes le courage de le faire aussi.

Catherine lui adressa un sourire et essuya ses larmes.

— Oui, Mélanie. Mais vous avez bien plus de courage que moi. Moi, j'ai un grand monsieur à mes côtés pour m'aider à l'affronter et pour me protéger. Vous, vous étiez seule à ce moment-là. Et soyez sûre que nous irons

jusqu'au bout, toutes ensembles, et qu'il va payer pour tout ça. Pour tout. Je vous en donne ma parole.

John donna congé à Mélanie et à Steve, en leur serrant la main, leur disant qu'il les tiendrait informés de la suite. Mélanie serra chaleureusement la main de Catherine dans les siennes mais quand Steve voulut en faire autant, Catherine en souriant gentiment lui dit :

— Je veux bien vous saluer, Steve, mais s'il vous plait, épargnez mes doigts, j'en ai encore besoin.

Avec un rire attendri, Steve prit sa main et y déposa un baiser plein de gentillesse en la félicitant pour sa bravoure.

John resta longuement à discuter avec Johanna, retenant la main de Catherine alors qu'elle allait se lever pour retrouver son bureau.

— Bon, John, je m'occupe d'appeler les autres jeunes femmes et de recueillir leurs témoignages, conclut Johanna en se levant avant de les saluer d'un sourire et de sortir.

John se tourna vers Catherine et d'une main sur son visage encore bouleversé, il l'attira contre lui.

— C'est sûr que ça va être très dur, Catherine, mais je sais que tu peux y arriver. Et je serai près de toi à chaque seconde. Et maintenant, tu vas rentrer dans ton petit nid et commencer à peindre des fleurs pour Johanna. La journée a été suffisamment longue pour un retour au travail. Et je sais combien le fait de retrouver tes pinceaux va t'aider à repousser ces images.

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui et qu'il vit à quel point elle était soulagée et reconnaissante d'être aussi bien comprise, il sourit de bonheur de voir qu'il pouvait la rendre aussi heureuse. Il embrassa son front avec douceur.

Quand elle fut devant la porte, il dit d'une voix remplie de tendresse :

— À demain, mon amour.

Catherine se tourna vers lui et dit d'un ton ému avant de sortir rapidement.

— Je t'aime, John. Plus que tout.

Le lendemain, à sa mine renfrognée et soucieuse, John comprit que quelque chose n'allait pas et quand il lui demanda ce qui la tracassait, elle dit d'un ton déçu :

— Ce n'est rien de grave, mais hier, Mme Carrier m'a annoncé une nouvelle à laquelle je ne m'attendais pas du tout. Tu vois, on s'était mises d'accord toutes les deux depuis longtemps pour que le jour où elle aurait de la difficulté à monter les escaliers, elle habiterait en bas et moi en haut. Mais là, elle m'a dit qu'elle avait l'intention d'agrandir la maison en bas et de rajouter un petit logement pour elle sans que j'aie besoin de déménager en haut. Bien sûr, ça me fait plaisir. J'adore l'endroit où j'habite. Mais elle m'a dit aussi qu'elle avait besoin d'un revenu supplémentaire et que donc, quand tout serait fini, elle louerait son logement en haut. Ça veut dire qu'il va y avoir beaucoup de bruit pendant le temps des travaux et qu'ensuite, il y aura d'autres personnes avec nous.

Elle haussa les épaules et eut un sourire qui détendit ses traits aussitôt.

— Je ne sais pas si tu as remarqué mais je suis plutôt du genre solitaire et sauvage et avoir trop de monde autour de moi m'insécurise plus qu'autre chose. Enfin, de toute façon, c'est comme ça et je n'y peux rien alors, autant ne plus en parler... Bon, on y va ?

John la suivit jusqu'à la salle de conférence où il commença à la préparer à son interrogatoire.

— Catherine, la première partie consistera à raconter ce qui s'est passé lors de l'agression comme tu l'as fait devant moi et Charles, sans rien ajouter, ni rien enlever. On y reviendra après. Mais aujourd'hui, je vais jouer le rôle de l'avocat de Rioux qui va te contre-interroger aussitôt après. Je vais donc être brusque, sec et intimidant comme je suis sûr qu'il le sera avec toi. Essaie, autant que possible, de maîtriser tes émotions et de me répondre de manière courte et concise, d'accord ?

Catherine hocha la tête. Elle était assise face à lui et il marchait devant elle, prenant son temps. Ses premières questions furent faciles même si son ton dur lui laissait un sentiment de malaise et de tristesse grandissant.

— Est-il vrai que vous avez soulevé votre jupe d'une façon provocante devant l'inculpé ?

— Provocante ? s'insurgea Catherine hors d'elle. Mais c'était pour...

— Répondez à ma question !

— Je l'ai fait oui, mais pas de façon provocante ! Je voulais juste...

John s'accroupit devant elle.

— Catherine, tu réponds à la première partie de sa phrase seulement. Tu réponds, oui, j'ai soulevé ma jupe, c'est tout. Sans mentionner le mot provocant ou quelque soit celui qu'il emploiera. D'accord ? Il ne te demandera pas pourquoi tu as fait ça, parce ce qu'il s'en doute. Lorsque, moi, je t'interrogerai, je te demanderai pourquoi tu as soulevé ta jupe et là tu pourras répondre. Mais on n'en est pas encore là. Tu as compris ?

— D'accord. John, on recommence.

Quand plus tard, John, toujours avec ce même ton dur et méprisant qui la bouleversait malgré elle, lui demanda abruptement :

— Pour quelle raison avez-vous infligé ce coup à monsieur Rioux ?

Sa voix commença à trembler lorsqu'elle répondit :

— Il m'avait insultée.

— Vraiment ? Et quelle est cette insulte ?

— Il m'a traité de nabot et ... de naine. Catherine avait de plus en plus de mal à contrôler son chagrin et à retenir ses larmes.

— De nabot et de naine ! Et c'est suffisant pour vous pour agresser quelqu'un de cette manière ? !

Le ton de John était si méprisant en disant ces mots qu'elle ne put se retenir plus longtemps et éclata en sanglots. John la fit se lever aussitôt et la prit dans ses bras.

— Catherine, mon amour, je sais que c'est dur pour toi. Je comprends à quel point ces insultes t'ont blessée et te blessent encore et je sais pourquoi. Mais c'est comme ça qu'ils vont t'aborder. Ils savent qu'ils peuvent t'atteindre de cette façon et ils ne vont pas s'en priver. Il faut que tu sois forte pour affronter cette partie et je sais que tu l'es.

— Je sais, John, mais quand tu me parles comme ça... Sa voix tremblante et son chagrin si intense le bouleversèrent profondément.

— Catherine, je joue un rôle, ce n'est pas moi qui te parle. Jamais, je ne te parlerai de cette façon. Jamais je ne pourrais te blesser de quelque façon que ce soit. Il souleva son visage avec sa main. Préfères-tu que ce soit Johanna qui te prépare pour cette partie et ensuite on fera ensemble la partie où moi, je vais t'interroger ?

Catherine hochait la tête tant il lui était insupportable d'entendre John lui parler de cette façon. Il resta près d'elle tout le temps, l'encourageant, la reprenant, la guidant dans ses réponses alors que Johanna, impitoyable elle aussi, lui assénait les questions les plus dures, faisant les sous-entendus les plus désobligeants et les plus cruels. Mais Catherine, face à elle, réussit mieux à se maîtriser que devant John.

Ils reprirent jusqu'à ce que Catherine fut en mesure de répondre d'une voix ferme et assurée, sans larmes ni émotion apparente.

À la fin, elle poussa un grand soupir de soulagement. Elle comprenait maintenant combien les témoins pouvaient vivre de stress avant une comparution et à plus forte raison, les victimes d'agressions sexuelles.

Johanna embrassa sa joue en la félicitant avant de retourner dans son bureau et John commença son propre interrogatoire. Cette fois, c'était bien lui qui parlait et Catherine se sentit soulagée.

— Je demande à la Cour d'accorder la permission au témoin de se lever et de venir face à moi. Là, le juge va t'accorder la permission et tu te places face à moi. Tu

porteras ce jour-là la même jupe que tu avais alors, d'accord ?

— Mademoiselle, veuillez montrer à la Cour ce qu'il s'est passé et ce que vous avez fait. Là, tu places tes mains sur moi et tu essaies de me donner un coup de genou avec ta jupe baissée. Je vais dire alors: "Vous voyez, monsieur le juge que mademoiselle ne peut lever sa jambe plus haut avec cette jupe". Alors, tu vas remonter ta jupe d'un geste précis et rapide et tu vas de nouveau mimer le coup de genou. Et cette fois, je dirai: "Vous voyez, monsieur le juge, la seule raison pour laquelle ma cliente a remonté sa jupe était pour pouvoir se défendre contre l'agression de l'inculpé à son égard". Tu as compris ?

Catherine hocha la tête.

— Alors vas-y, mais ne me donne pas un vrai coup, hein ? dit John en riant, avec un air faussement inquiet.

Catherine se mit à rire et ça lui fit le plus grand bien. Comme John lui avait demandé de porter une jupe identique, elle put faire exactement ce qu'il disait et ce qu'elle montrerait au juge le moment venu. Alors que John lui faisait recommencer pour la troisième fois, les yeux brillants, elle s'insurgea:

— Monsieur Raus ! Est-ce que vous êtes en train de profiter de la situation pour reluquer mes jambes ou bien est-ce que je ne fais pas ce que vous voulez de la bonne façon ?

John eut un rire rempli de tendresse:

— Non, tu fais ça très bien et j'avoue que je ne suis qu'un vil pervers qui adore tes jolies jambes et tout ton joli corps et toi toute entière ! D'un geste si sensuel que Catherine en frémit, le corps soudain enflammé, il redescendit lui-même la jupe en caressant ses hanches avec douceur. Bon, assieds-toi, je reprends sérieusement.

— À ce moment, l'avocat va répliquer qu'il n'y a pas eu d'agression de la part de son client. C'est là que ça risque d'être difficile pour toi, Catherine, parce que je vais expliquer en quoi les insultes qu'il t'a lancées ont été reçues par toi comme de véritables agressions.

— Tu vas parler de Samuel ?

— Oui, sûrement, mais en évitant autant que possible d'en dire trop sur ta vie privée. Je ferai tout pour la protéger, sois sûre de ça. S'il est des contextes où des insultes peuvent être ravalées, il y en a d'autres où elles ne le peuvent pas, comme ça a été le cas pour toi. Au moment

où je parlerai de tout ça, essaie de penser à d'autres choses, même si c'est difficile à faire, ça t'aidera à mieux passer au travers, d'accord ? Mais je pense que je ferai le détail lors de ma plaidoirie, pas à ce moment-là. Tout dépendra du déroulement de l'interrogatoire et des questions de l'avocat.

— Est-ce qu'il y aura un jury ?

— Oui. Et je vais m'arranger pour le choisir avec soin, même si je ne suis pas le seul à décider. Cette partie va être longue mais il faut passer par là. Pour l'instant, j'ai déposé une requête visant à faire considérer Rioux comme un dangereux criminel. Vu les dépositions des cinq victimes plus la tienne, le juge va prendre ma requête en considération. C'est toi qui va commencer en témoignant de ton agression. Ensuite, Charles qui a reçu ta déposition, le docteur, Henri et moi, premiers témoins de l'agression dont tu as été victime. Il y aura également les nombreux avocats, témoins du premier jour du procès concernant les insultes de Rioux et le coup que tu lui as porté. Là, enfin ça en sera fini pour toi. Je ferai ensuite témoigner Mélanie et toutes celles qui veulent se présenter comme témoins à charge. Pour terminer, il y aura nos deux plaidoiries et le jury se retirera pour rendre son verdict sur les chefs d'accusations dont Rioux est accusé envers toi.

— Envers moi et les autres filles, non ?

— Non, toi seulement, c'est toi la plaignante. Elles ne sont là que pour confirmer la dangerosité de Rioux en témoignant de ses actes criminels à leur endroit. Rien ne les empêchera ensuite de lui intenter un procès chacune à leur tour et je me ferai un plaisir de les représenter, avec toi à mes côtés, si tu le désires. Les peines qu'il recevra alors s'ajouteront les unes aux autres et il restera en prison pour longtemps, crois-moi.

— John... Devant son hésitation, John comprit et répondit:

— Oui, Catherine, je suis au courant pour Sophie, Johanna m'en a parlé.

— Et ?

— Et on verra à ce moment, mais je me sens prêt à l'interroger si elle veut témoigner. Sinon, Johanna le fera. Allez, viens, c'est assez pour aujourd'hui, je t'emmène manger à l'extérieur et on ira au bord de la rivière.

— John ! J'ai du travail, moi !

— Je sais et moi aussi, mais on fait une pause. Je n'ai qu'une envie, c'est de passer du temps seul avec toi. Donc, on fait une pause, c'est un ordre !

— Décidément, il est vraiment louche ce patron. Louche, pervers, licencieux... hum, il vaut mieux que je méfie...

— Tu ferais mieux, oui, surtout quand tu le regardes avec ses yeux là et qu'il n'a qu'une envie c'est de te croquer toute entière.

\*\*\*

Les jours suivants, Catherine travailla seule la plupart du temps, John étant pris à la Cour. Quelquefois, elle ne le voyait qu'en coup de vent et la première chose qu'il faisait était de l'appeler dans son bureau pour la serrer contre lui, lui répétant tendrement à quel point il l'aimait et combien il avait hâte de pouvoir passer plus de temps auprès d'elle.

Un jour, Catherine fut réveillée plus tôt que d'habitude par le vacarme des grosses pelles qui commençaient à creuser les fondations pour l'agrandissement de la maison. Ouistiti, affolé, ce cacha sous les couvertures et Catherine lui parla doucement pour le rassurer. Tout se fit alors à une telle vitesse qu'elle en demeura étourdie.

Les ouvriers travaillaient six jours sur sept, du matin à l'aube jusqu'à la tombée de la nuit et Catherine, qui aimait par dessus tout le calme et le silence, qui n'aimait comme bruit que le chant du vent, des oiseaux et la musique, sentait ses nerfs à vif et sa patience à bout. John lui proposa d'habiter chez lui le temps des travaux, lui assurant que Mme Carrier pourrait s'occuper de son petit chat ou encore qu'elle pouvait l'emmener avec elle.

— Non, John, c'est gentil à toi, mais il est vraiment terrorisé et je suis la seule à pouvoir le calmer. Comme il a été le seul à pouvoir me calmer aussi à une autre époque et l'emmener chez toi lui causerait un stress certain. Les chats détestent déménager, tu sais ? C'est sûr que j'adorerais voir l'univers dans lequel tu vis, tu m'y emmèneras un jour ? Mais bon, à l'allure où ils avancent, j'espère bien qu'il y aura moins de bruit bientôt. En tout cas, je n'ai jamais vu Mme Carrier être aussi excitée et fébrile. Même si elle est très gentille avec eux, leur sert à boire et à manger bien souvent, elle est sans cesse sur le dos des ouvriers pour être sûre qu'ils travaillent bien et qu'ils finissent vite, surtout.

Et effectivement, quelques jours plus tard, les coups de marteau et le bruit des scies s'amenuisèrent et disparurent. Les ouvriers travaillaient maintenant à l'intérieur et le

bruit était bien moindre ce qui soulagea Catherine, de plus en plus nerveuse au fur et à mesure que le procès approchait. Malgré tous les moyens qu'elle prenait en peignant, lisant, dessinant, pour se relaxer, malgré tous les mots doux et encourageants de John, elle avait beaucoup de mal à se défaire de cette anxiété grandissante.

Un soir, en rentrant, Mme Carrier l'invita à venir voir son nouveau logement. Disposant de deux chambres, d'un vaste salon ouvert sur une petite cuisine, d'une grande salle de bains équipée de toutes les commodités facilitant ses mouvements, l'appartement était lumineux, chaleureux, accueillant et Catherine fut ravie de voir que tout avait été conçu dans l'idée que c'est une personne âgée qui allait vivre là et que tout avait été prévu pour le jour où, éventuellement, elle se déplacerait en fauteuil roulant.

— Madame Carrier, vous avez pensé à tout ça ! Vous êtes tout simplement incroyable !

— J'ai eu de l'aide pour les plans. Beaucoup d'aide, crois-moi. Comme tu le sais, ma petite Catherine, c'est la maison où j'ai grandi et où j'ai toujours vécu. Et où j'espère finir mes jours. Je n'ai aucune envie de me retrouver dans ces maisons de vieux où ils vous parlent

comme si vous étiez gâteux et où ils vous font jouer aux cartes toute la journée. Au moins, comme ça, je pourrai rester ici jusqu'au bout. Et je t'avoue qu'il me plaît beaucoup ce logement ! D'ailleurs, dès que les peintres auront fini, les déménageurs feront leur travail aussitôt et je pourrai emménager très vite. Il me tarde, je t'avoue.

— Je comprends ça, Mme Carrier, mais pourquoi vous hâtez-vous autant ? Avez-vous donc tant besoin de ce revenu supplémentaire ?

— Non, ma petite Catherine, non. Mais mon nouveau locataire est impatient d'emménager.

— Votre nouveau locataire ? Vous avez déjà trouvé quelqu'un ?

— Oui et il est là justement ! répondit Mme Carrier avec un sourire malicieux.

Catherine se retourna d'un mouvement vif et vit John sur le pas de la porte patio, souriant avec tendresse. Elle ouvrit la bouche, écarquilla les yeux, pivota vers Mme Carrier qui hochait la tête en riant de sa surprise. Catherine pivota de nouveau vers John.

— C'est toi qui vas habiter en haut ?

— Oui, si tu veux bien de moi comme voisin. Je ne suis pas bruyant, ni envahissant, tu sais. Et comme ça, je pourrai te voir tous les jours et te permettre en même temps de garder ton petit univers tranquille et solitaire tout en étant près de toi sans m'imposer dans ta vie d'aucune façon. Je veux juste être près de toi et veiller sur toi en silence. T'aimer sans te déranger, ni te faire peur.

— Oh... John... murmura Catherine d'une voix étranglée, ne pouvant retenir ses larmes mêlées de joie et d'intense émotion.

En deux pas, il fut près d'elle et la serra contre lui, tandis qu'elle pleurait, sous le regard ému et attendri de Mme Carrier.

— Allons, mon amour, je croyais que tu serais contente, pas que tu allais pleurer.

— Je le suis, John, je le suis tellement, justement ! Et je suis tellement touchée que tu penses à tout ça pour moi, que tu me respectes autant, que tu me comprennes autant surtout...

Elle leva les yeux vers lui et tendit ses bras pour qu'il la porte dans ses bras. Une fois son visage au même niveau que le sien, ses bras autour de son cou, elle frotta

longuement sa joue contre la sienne, embrassa son cou avec tendresse et se mit à rire tant son cœur débordait de joie à cet instant même.

— Et tu ne sais pas le plus beau, ma petite Catherine ? C'est John le nouveau propriétaire. Il a acheté ma maison, a tout payé pour ce nouveau logement. Il refuse toujours que je lui verse le moindre loyer mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Interdite, Catherine tourna la tête vers elle avant de la tourner à nouveau vers John.

— Tu as acheté cette maison ?

— Oui. Tu m'as dit que tu espérais ne jamais partir d'ici à moins de trouver quelque chose de semblable. Alors...

Alors, de nouveau, Catherine, bouleversée, se remit à pleurer la tête enfouie dans son cou tandis qu'il la berçait tendrement.



## CHAPITRE 8

La sélection des jurés avait été la plus longue étape et John était pleinement satisfait des personnes sélectionnées. Sur les douze jurés, sept étaient des femmes et, parmi elles, deux étaient de taille relativement petite, même si elles étaient un peu plus grandes que Catherine.

Cette longue étape permit, dans le même temps, le déménagement de Mme Carrier et l'emménagement de John, après que les peintres eurent repeint le logement à son goût.

Aussi, lorsque le premier jour du procès commença, Catherine, qui avait dormi dans les bras de John toute la nuit, se sentit beaucoup plus sereine et forte qu'elle ne l'était quelques jours auparavant. Sur les conseils avisés de John, elle était habillée sobrement, portant la même jupe que lorsqu'elle avait montré à Rioux à qui il avait à faire, mais John avait refusé tous talons de plus de deux centimètres.

— Mais, pourquoi John ? Quand je porte des talons, je me sens un peu plus grande et donc plus forte.

— Je sais, Catherine. Mais ta petite taille a été, pour toi, une grande source de souffrance depuis toujours à cause de tous ceux qui s'en sont moqués. Le jury comprendra mieux la raison de ta colère et de ton geste envers Rioux ce jour-là, lorsqu'il t'a insulté sur cette part de toi qui est si sensible pour toi, tu comprends ?

— C'est une stratégie, monsieur Raus, c'est ça ?

— Oui, mon adorable Catherine, mais c'est aussi la vérité. S'il t'avait lancé, je ne sais pas moi, que tu étais moche, même si tu sais que ce n'est pas vrai, tu n'aurais pas réagi de cette façon. J'ai raison ou pas ?

— Oui, John, tu as raison. Tout à fait raison. Mais regarde de quoi j'ai l'air à côté de toi ! ne put s'empêcher de rire Catherine se tenant à côté de lui.

— Pour moi, ça ne fait aucune différence que quand tu es pieds-nus, ça ne fait aucune différence au fait que tu es la plus jolie, la plus adorable et surtout la plus grande dame que j'ai jamais connue. Ça ne fait aucune différence au fait que je t'aime depuis le premier jour où je t'ai vue et que je t'aimerai encore, même quand je serai mort et que je ne te verrai plus.

Et en disant ces mots, il s'était penché, l'avait saisie sous les jambes et l'avait fait se redresser au bout de ses bras pendant qu'elle riait aux éclats. Il la fit redescendre un peu jusqu'à avoir son visage près du sien. Catherine, les bras autour de son cou, lui donna des baisers très doux partout sur son visage et déposa un long et tendre baiser sur ses lèvres.

Tous les deux furent alors saisis d'un désir intense qui les troubla profondément.

— Catherine, ne fais pas ça, sinon je ne pourrai pas m'arrêter de t'embrasser encore et encore et on n'a pas le temps. Mais, on pourra recommencer quand tu veux et aussi longtemps que tu veux.

— Soyez sûr, monsieur Raus, que je ne vous laisserai pas tranquille une seconde.

— Soyez sûre, mademoiselle, que j'en serai ravi, que je ne le ferai pas non plus et que je suis très gourmand.

À ces mots et tout ce qu'ils pouvaient suggérer, Catherine sentit ses joues s'enflammer et murmura, troublée :

— Descends-moi, John, il faut y aller.

Arrivés au Palais de justice, avant de sortir de l'auto, John prit sa main, l'embrassa avec douceur.

— Tout va bien se passer, ne t'en fais pas. Et n'oublie pas, Catherine, si tu as peur, si tu sens trop d'émotion monter, que ce soit de la colère ou de la tristesse, regarde-moi, d'accord ?

Ils furent parmi les premiers arrivés. L'avocat de Rioux était déjà là. Il était aussi grand que John mais son corps mince et nerveux le faisait paraître encore plus grand. Ses traits émaciés, ses sourcils froncés en permanence, ses yeux petits et rapprochés et son nez busqué, pointant vers une bouche mince et pincée, inspirèrent immédiatement à Catherine une caricature hilarante et elle se retint de rire, se promettant de la dessiner dès qu'elle en aurait l'occasion. Debout, penché sur ses papiers, il adressa un signe de tête à peine courtois à John et jaugea Catherine rapidement d'un air glacial qui lui donna un frisson. Sa caricature, d'un seul coup, ne la faisait plus rire et elle le vit plutôt comme un oiseau de proie fixant une petite souris, juste avant de l'emporter. Elle eut le temps de maîtriser la peur qui l'avait saisie, alors que les jurés sortirent, un derrière l'autre de la grande salle où ils avaient été réunis par le juge. Catherine prit le temps de les observer et se sentit rassurée. Ces gens-là étaient des

personnes ordinaires, issues de divers milieux, des personnes qu'elle aurait pu rencontrer dans la rue, à l'épicerie ou ailleurs. Le juge arriva enfin. Il avait une stature imposante, une grosse moustache, un regard sévère. Sa voix était aussi grave que l'étaient ses traits et Catherine se sentit d'un coup très impressionnée. Elle allait devoir raconter beaucoup de choses à tous ces gens qu'elle ne connaissait pas et qui ne la connaissaient pas. De choses intimes, secrètes, des douleurs anciennes mais toujours aussi vivement présentes. Arriva ensuite Rioux, menotté, encadré de deux policiers qui le conduisirent sur un banc face aux jurés avant de libérer ses menottes et de s'asseoir près de lui. À ce moment, John mit doucement la main sur la sienne et lui donna une douce pression. En tournant les yeux vers lui, elle comprit qu'il ne l'avait pas quittée du regard une seconde, veillant sur elle à travers les émotions diverses qu'elle ressentait. Elle lui adressa un sourire reconnaissant et, en tournant sa main contre la sienne, lui donna à son tour une douce pression de ses doigts lui faisant comprendre qu'elle était prête.

Le juge commença par les procédures préliminaires, posant des questions aux deux avocats puis invita Catherine à venir prendre place sur le grand fauteuil à côté de son pupitre. Tandis qu'elle marchait vers le fauteuil,

John observa la réaction des jurés face à cette femme si petite, qui avançait d'un pas rapide et décidé vers le fauteuil où elle s'assit avec grâce. Il remarqua quelques sourires amusés mais bienveillants quand ils se rendirent compte que sa taille l'empêchait de poser les pieds au sol une fois assise, tant le fauteuil était haut et elle petite. John s'aperçut que le léger ricanement méchant de Rioux ne leur échappa pas non plus.

— Bon. Vous pouvez commencer Me Raus.

John se leva et s'approcha, se tenant debout devant elle.

— Catherine, voulez-vous nous raconter ce qu'il s'est passé, depuis l'instant où, alors que nous nous trouvions dans la salle d'audience numéro 3, vous vous êtes rendue aux toilettes et l'agression qui s'en est suivie.

Catherine commença alors son récit précis, détaillé, ses yeux teintés à nouveau de l'éclat bleu marine que John connaissait, ses traits tendus à ce souvenir qu'elle faisait tout pour oublier tant il l'effrayait à chaque fois qu'il venait hanter son esprit.

John observa discrètement les jurés qui écoutaient attentivement, notant des regards horrifiés, inquiets de la suite, emplis de colère mêlée de compassion.

Quand elle eut terminé, elle croisa le regard de John posé sur elle comme une protection invincible et il lui adressa un discret clin d'œil en disant:

— Je n'ai pas d'autres questions pour l'instant, votre Honneur.

— Bien, poursuivons. Me Lamarre, je vous prie.

Celui-ci se leva, déployant sa grande taille. Les larges manches de sa toge bougeant à ce moment, firent immédiatement penser à Catherine qu'il avait l'air d'un corbeau. Mais son regard était plutôt celui d'un vautour ou d'un aigle. À la façon dont il marchait devant elle de long en large, elle comprit qu'il voulait l'impressionner et l'obliger à lever les yeux vers lui, lui donnant encore plus l'impression d'être une proie. Ce qu'elle ne fit pas, se contentant de fixer un point devant elle, attendant qu'il attaque. Elle remarqua alors une tâche de gras sur sa toge et se dit avec fierté que celle de John, au contraire, était impeccablement propre. Alors, cet homme-là cessa aussitôt de l'impressionner et lorsqu'il commença d'une voix abrupte et sèche, elle était déjà prête à l'attaque et répondit d'une façon calme et posée, à la plus grande fierté de John.

— N'est-il pas vrai, madame, que quelques jours avant votre soi-disant agression, vous avez soulevé votre jupe devant l'inculpé devant plusieurs témoins ?

— Objection, votre Honneur ! Il ne s'agit pas d'une soi-disant agression mais d'une agression véritable !

— Objection accordée, Me Raus. Veuillez, madame, répondre à la question qui vous a été posée, en omettant ce passage.

— Oui, votre Honneur, répondit Catherine en regardant le juge. Il est vrai que j'ai soulevé ma jupe devant l'inculpé.

John observa les jurés, fronçant ou levant les sourcils, semblant étonnés.

— Est-il vrai, madame, que vous avez fait ce geste de la manière la plus aguicheuse et provocante qu'il soit ?

— Absolument pas.

Catherine entendit alors, tout comme les jurés, le juron proféré par Rioux.

Lamarre jeta un regard à son client avant de se tourner vers Catherine.

— Certains témoins sont prêts à dire le contraire.

— Est-ce une question, monsieur le Juge ? demanda Catherine innocemment en guise de réponse et John qui allait, à ce moment même s'objecter dans le même sens, ne put s'empêcher de sourire.

— Non, aucunement. Posez votre question ou poursuivez Me Lamarre.

— N'est-il pas vrai que juste avant d'avoir soulevé votre jupe devant de nombreux témoins, vous avez insulté l'inculpé ?

— Non. Je n'ai pas insulté l'inculpé. Je lui ai seulement fait savoir en quoi le fait de lui être présentée aurait un impact incontrôlable sur mon estomac et les conséquences désastreuses que cet impact pourrait avoir sur sa toge.

John se retint de rire à cette phrase qu'elle n'avait jamais dite durant sa préparation et fut soulagé de voir qu'elle faisait le même effet sur la plupart des jurés et même sur le juge qui sembla esquisser un sourire sous sa moustache.

— Nieriez-vous, madame, vous être déhanchée de façon éhontée devant de nombreux témoins au moment où vous avez soulevé votre jupe devant l'inculpé ?

— Je le nie en effet.

De nouveau, Rioux marmonna un juron et le juge donna un coup de marteau.

— Vous n'êtes pas autorisé à parler monsieur Rioux !  
Continuez, Me Lamarre.

Celui-ci resta un moment silencieux, marchant devant elle, frustré de ne pas rencontrer son regard qu'elle tenait droit devant elle ou levait seulement vers le juge.

— Avez-vous crié lors de votre agression pour appeler au secours ?

— Oui, j'ai crié. Deux fois. Je l'ai dit tout à l'heure.

— Avez-vous crié assez fort pour être entendue ?

Catherine, qui sentait la rage monter en elle, regarda John et sentit aussitôt sa colère se calmer tant son regard aimant la soutenait.

— Oui, effectivement. Le plus fort que je pouvais.

— Pourtant, personne ne vous a porté secours.

— Est-ce une question votre Honneur ?

— Non. Veuillez formuler une question, Me Lamarre, si vous en avez une à ce propos.

— Si vous avez crié si fort que vous le dites, pourquoi, d'après vous, personne ne s'est porté à votre secours ?

— Pour deux raisons. La première est parce qu'il n'était même pas 13:00 heures et que le Palais de justice était relativement désert à cette heure-ci, la deuxième est que l'inculpé m'a violemment frappé la tête contre le sol pour m'empêcher de le faire.

— N'est-il pas vrai que vous avez à un moment poussé vos fesses contre l'inculpé, lui faisant clairement comprendre ainsi que vous souhaitiez avoir des rapports sexuels avec lui ?

— Il est vrai que j'ai poussé mes fesses contre l'inculpé.

— Mesdames et messieurs les jurés, je vous laisse le soin de considérer la situation : voilà une femme qui se place devant un homme, relève sa jupe de façon éhontée devant plusieurs personnes avant de le provoquer en lui donnant un coup brutal et qui, peu après, avec ce même homme pousse ses fesses contre lui de façon on ne peut plus explicite. Je n'ai pas d'autres questions, votre Honneur.

John voyait que Catherine faisait les plus grands efforts pour maîtriser sa colère et sa rage d'être ainsi traitée comme une vulgaire allumeuse, aguichant un homme, pour ensuite le faire accuser à tort.

Il demanda au juge la permission de contre-interroger la plaignante et, se plaçant devant elle, réussit à nouveau, de son regard doux et aimant, à la calmer et poursuivre son témoignage.

— Pour quelle raison avez-vous relevé votre jupe devant l'inculpé ?

— Votre Honneur, pour répondre à cette question, me permettez-vous de me lever, de m'approcher de mon avocat et de vous le montrer ?

— Absolument, madame.

— Debout ou assise, ça fait pas de différence ! lança Rioux méchamment.

Plusieurs jurés émirent des murmures désapprobateurs alors que le marteau du juge cognait fortement.

— Monsieur Rioux, c'est le dernier avertissement que je vous donne ! À aucun moment, je ne vous ai autorisé à parler ! Si vous dites encore un seul mot, vous serez

ramené à votre cellule sur le champ ! Me Lamarre, veuillez contenir votre client !

Et tandis que Lamarre se penchait vers Rioux, le juge ajouta plus gentiment :

— Continuez, Madame.

— Si j'ai remonté ma jupe, c'est uniquement parce qu'elle était trop étroite pour que je puisse me défendre adéquatement. Vous voyez, si je lève ma jambe, je ne peux pas aller plus loin que ça alors qu'en la remontant, je peux lever ma jambe suffisamment pour me défendre.

Et tout en parlant, Catherine fit exactement les gestes qu'elle avait répétés avec John, relevant et rabaissant sa jupe de manière si précise et rapide que personne parmi les jurés ne trouva de vulgarité ni de provocation dans ce mouvement.

— Vous pouvez vous rasseoir, Catherine. En quoi, certains témoins pourraient alors affirmer que votre façon de soulever votre jupe était aguichante ou provocante alors que vous venez de nous montrer qu'elle ne l'était aucunement ?

— C'est très simple, Me Raus, répondit Catherine, se retenant de rire devant les yeux amusés de John. Je ne

pense pas que vous soyez familier avec le fait de porter des talons aiguilles. Cependant, je peux vous assurer que l'équilibre du corps sur ce genre de talons comparé à des talons plats est complètement différent. Aussi, lorsque vous bougez, vous le faites de façon à garder cet équilibre devenu précaire. Le mouvement du corps est donc très différent.

John baissa la tête un instant, se maîtrisant pour retenir le rire qui lui venait au souvenir du soir où Catherine lui avait suggéré cette réponse à la question qui lui serait sûrement posée et du fou-rire qui les avait saisi tous les deux à ce moment-là.

— Bien, Catherine. Pouvez-vous expliquer au jury ce qu'il s'est passé exactement et pour quelle raison vous avez eu ce geste envers l'inculpé ?

Catherine se tourna vers le jury et dit calmement :

— Ce jour-là, je me rendais à un procès avec Me Raus, dont je suis la secrétaire, l'inculpé étant l'avocat de la partie adverse. En passant devant l'inculpé, ce dernier a provoqué Me Raus en lui demandant de me présenter à lui. Je lui ai alors répondu.

— Pouvez-vous préciser quelle a été votre réponse exacte ?

— Je lui ai dit que le jour où je serais présentée à un cloporte de son espèce, il vaudrait mieux pour lui de prévoir un costume de rechange parce que j'allais dégueuler abondamment sur la toge qu'il ne méritait pas de porter.

— Bien, Catherine, continuez.

— Comme plusieurs témoins ont ri de ma réponse, l'inculpé m'a alors insulté méchamment. J'ai répondu à ses insultes en lui donnant un coup de genou dans l'entrejambe après avoir remonté ma jupe pour permettre à ma jambe une aisance de mouvement assez en hauteur par rapport à ma taille et à la sienne.

— De quelle façon, vous a-t-il insultée ?

— Il m'a traitée de nabot et de naine.

— De nabot et de naine, répéta John calmement, laissant le jury s'imprégner du sens de ses paroles. Mesdames et Messieurs les jurés, monsieur le juge, j'expliquerai lors de ma plaidoirie en quoi ces deux mots ont pu provoquer une telle réaction de la part la plaignante

qui a subi en retour l'agression violente de l'inculpé à son égard peu de temps après.

Il se tut un instant, laissant le temps à ses mots de provoquer l'effet souhaité.

— Catherine, avez-vous, à un quelconque moment, souhaité avoir des relations sexuelles avec l'inculpé ?

— Jamais !

— Vous dites vous-même avoir poussé vos fesses contre lui lors de votre agression. Pourriez-vous rappeler au jury pour quelles raisons vous l'avez fait ?

— Pour m'échapper. Pour lui faire croire que je répondais à son attaque afin qu'il se recule, qu'il s'éloigne de moi, que je puisse avoir assez d'élan pour lui planter mon talon dans le pied et que je puisse m'échapper. Parce que c'était ma seule façon d'espérer pouvoir lui échapper. Vu nos différences de taille et de poids, il avait le dessus sur moi et je n'avais plus que ce seul espoir de m'enfuir.

— Je vous remercie, Catherine, je n'ai pas d'autres questions pour l'instant.

John lui adressa un regard rempli d'amour et un signe de tête encourageant pour lui donner la force de soutenir

l'attaque de Lamarre qui commença dès qu'il fut retourné à sa place.

Son ton de voix était mielleux, hautain, méprisant et intentionnellement moqueur et méchant.

— L'inculpé vous a traité de nabot et de naine... En quoi ces simples mots peuvent-ils justifier l'attaque violente dont il a été victime de votre part ?

John vit Catherine se raidir, ses traits se tendre, ses mâchoires se serrer fortement, ses yeux tourner au noir sous l'insulte de ces paroles.

— Objection, votre Honneur ! Les mots employés par mon confrère sont disproportionnés ! En quoi un coup de genou dans un entrejambe peut-il être qualifié d'attaque violente alors qu'il s'agit ici avant tout d'une agression sexuelle extrêmement grave et véritablement violente à l'encontre de ma cliente ?

— Objection accordée ! Mesurez vos propos, Me Lamarre.

John reporta son regard sur Catherine. Elle avait fermé les yeux et, en voyant son visage se détendre peu à peu, il sut qu'elle pensait à lui comme elle avait dit qu'elle le ferait en cas de détresse, et lorsqu'elle les rouvrit, son

regard à nouveau clair se posa sur lui aussitôt et ne le quitta pas un instant tandis qu'elle répondait et John se sentit profondément heureux de savoir que lui aussi pouvait l'apaiser aussi bien qu'elle le faisait pour lui.

— Ces simples mots, comme vous dites, sont, pour une personne de ma taille, un grand sujet de souffrance depuis très longtemps. Je ne peux tolérer ni supporter ce genre d'insultes sans en subir de graves conséquences morales. À plus forte raison quand ces insultes viennent d'un individu tel que l'inculpé.

— N'est-il pas vrai, madame, qu'après avoir porté ce coup bas à l'inculpé alors qu'il ne vous avait lancé que ces simples mots, vous l'avez, en plus, humilié et ridiculisé devant de nombreux témoins ?

Pour la première fois, Catherine leva ses yeux vers Lamarre et, à la lueur foncée de son regard posé sur lui avec le plus grand mépris, John fut une nouvelle fois surpris par cette force qu'elle avait de pouvoir faire face alors même qu'il savait qu'elle vivait, en ce moment même, un des pires moments de sa vie.

— Devant sa soi-disant souffrance après mon coup de genou dans son entrejambe, j'ai exprimé mon étonnement qu'il puisse avoir mal alors que je n'avais senti que du mou

là-dessous. Alors, si ces simples mots l'ont humilié et ridiculisé en public, la réponse est oui. Il n'y a, paraît-il, que la vérité qui blesse, comme j'ai effectivement été blessée lorsqu'il m'a humiliée et ridiculisée en public sur ma taille en me traitant de nabot et de naine.

John en jetant un regard vers les jurés aperçut quelques sourires, de discrets hochements de têtes admiratifs et des échanges de regards.

— Salope de naine ! ragea alors d'un coup Rioux, hors de lui, en se levant, le visage déformé par la colère, le regard haineux, maintenu et menotté aussitôt par les policiers. Le coup de marteau fit taire les murmures choqués parmi les jurés et le juge ordonna l'expulsion immédiate de l'inculpé vers sa cellule.

Lamarre marmonna qu'il n'avait pas d'autres questions et le juge libéra enfin Catherine. D'une démarche chancelante, faisant de son mieux pour rester droite et digne, elle s'assit, à bout de forces, aussi près de John que possible et il passa aussitôt un bras autour de ses épaules, murmurant à son oreille:

— C'est bientôt, fini, Catherine, tiens bon.

Il prit la main qu'elle avait posée sur sa cuisse pour se soutenir et la serra doucement, l'effleurant de son pouce. Il la sentit reprendre son calme.

Le témoignage de Charles interrogé par John fut bref et il relata exactement les faits tels que Catherine les lui avait décrits. Lamarre ne lui posa aucune question. En sortant, il fit à Catherine un geste d'encouragement avec son poing serré, très petit roquet qui la fit sourire et lui fit le plus grand bien.

Le témoignage du docteur par contre, les photos qu'il avait soumises au juge et qui seraient plus tard montrées au jury, son rapport complet et précis sur les blessures et lésions infligées à Catherine, amenèrent parmi les jurés des regards choqués et inquiets et plusieurs se posèrent un instant sur elle avec compassion lorsque le docteur précisa :

— Le coup qui a été porté dans le dos de la plaignante l'a atteint à moins de 5mm de la moelle épinière. Si celle-ci avait été touchée, vu la violence du coup assené, je peux affirmer avec certitude et sans le moindre doute possible que la plaignante aurait perdu à jamais l'usage de ses jambes. Le coup violent porté à sa tête aurait, quant à lui, pu être fatal pour sa vie.

Catherine sentit un long frisson d'effroi parcourir son dos à ses mots et baissa la tête. Elle aurait tout donné pour que l'audience s'arrête enfin tant elle sentait ses nerfs à bout, épuisée de cette tension insupportable.

Le témoignage du docteur s'acheva sans que Lamarre ne lui pose la moindre question. En sortant, il échangea un regard plein d'affection et d'encouragement avec Catherine et elle le remercia d'un sourire et d'un signe de tête.

Au plus grand soulagement de Catherine, le juge leva enfin l'audience qui serait reprise deux heures plus tard avec le témoignage de John, interrogé par Johanna et d'Henri, premiers témoins à la suite de l'agression. John attendit que la salle soit vide pour faire sortir Catherine par une porte dérobée et elle se retrouva enfin à l'air libre avec bonheur. Elle n'avait pas dit un mot et John, sachant qu'elle avait avant tout besoin de se remettre, prit sa main sans rien dire non plus. Il l'entraîna dans un petit parc discret, sortit de sa mallette deux sandwiches qu'il avait préparés le matin et deux bouteilles d'eau, plus une bouteille de boisson protéinée pour Catherine. Celle-ci, debout face à lui, put à peine avaler quelques bouchées tant elle sentait son estomac tordu par le trop-plein d'émotions qu'elle venait de vivre. John lui tendit la bouteille en disant:

— Tiens, bois ça, Catherine, ça va te donner des forces pour finir la journée. Ne t'en fais pas, il reste encore peu de temps. Les trois prochains témoignages ne seront pas longs et Lamarre ne posera pas de question non plus, c'est à peu près certain. Après, ça sera fini pour aujourd'hui.

— Mais demain, ça va recommencer avec Lamarre, pas vrai ?

— Oui. Les deux confrères de Rioux vont témoigner et encore faire les mêmes allusions sur ta façon soi-disant provocante d'avoir soulevé ta jupe. C'est la seule carte qu'il peut espérer pouvoir jouer, tu comprends ? Que tu l'as provoqué sciemment pour ensuite le faire accuser à tort. Lamarre n'a rien d'autre à moins de demander une expertise psychologique de son client visant à amoindrir la peine ou la faire permuter en internement en hôpital psychiatrique. Mais je ne sais pas s'il va aller jusque là, vu le scandale que ça pourrait provoquer pour lui et sa famille.

Il prit sa main et l'attira près de lui, la fit asseoir sur lui.

— Une chose est sûre, Catherine, ton avocat est extrêmement fier de toi. Tu as été parfaite d'un bout à l'autre et plus encore que ce que je pouvais espérer. Et je sais combien il t'en a coûté de subir tout ça.

— J'ai réussi à tenir la laisse du petit roquet même si je t'avoue que je l'aurais lâché avec plaisir plus d'une fois.

— Je sais, mon amour. C'est une des choses que j'admire le plus chez toi, parmi tant d'autres, tu sais ? Cette force que tu as... la façon dont tu n'as pas regardé Lamarre une seule fois alors qu'il n'attendait que ça pour te mettre à sa merci. Tu l'as compris d'emblée et tu as su lui tenir tête et ne pas rentrer dans son jeu. Et le seul moment où tu l'as fait, ça a été pour le ridiculiser autant que Rioux l'a été. Tu m'impressionnes tellement, tout le temps ! Et je suis convaincu que le jury est tout aussi impressionné que moi. Tu as réussi à tous les mettre dans ta petite poche.

Cette image de ces douze personnes dans sa petite poche amena un rire amusé et spontané chez Catherine et John put voir avec plaisir ses traits se détendre à nouveau.

— Bois ça, c'est un ordre !

— J'aime ton sens de la démocratie, John !

— Et moi ton sens de l'humour, Catherine. Obéis à ton maître !

Avec un sourire en coin, Catherine but la boisson protéinée et effectivement se sentit mieux. Le liquide était plus facile à prendre que la nourriture.

— Tu sais, depuis qu'il t'a agressée, je m'en suis souvent voulu de t'avoir emmenée à ce procès. Si je t'avais laissée au bureau, rien de tout ça ne se serait passé.

— Ne dis pas ça, John. Tu ne pouvais pas prévoir qu'il m'attaquerait de cette façon aussi lâche. Et puis, tu m'aurais fait manqué le plus beau spectacle : celui de voir ceux qui t'ont fait tant de mal et qui t'ont tant humilié être rabaissés à leur réel niveau de vermine. Si tu savais combien ça me fait mal quand j'y pense, combien j'ai de la peine de t'imaginer parmi ces gens, encaissant les coups bas sans pouvoir les rendre. Cette fois, au moins, tu as pu te défendre et de la façon la plus cuisante pour eux parce que tu n'as pas agi comme eux, bassement, avec mépris et méchanceté. Toi, tu as agi avec grandeur et noblesse.

— Tu as le plus grand cœur du monde, Catherine.

— Et toi, tu es l'homme le plus merveilleux du monde, John. Est-ce qu'on te l'a déjà dit ?

— Oui ! Toi ! Tu viens de le faire ! Et alors que son visage s'illuminait de ce sourire magnifique qui remuait Catherine au plus profond d'elle-même, elle embrassa sa joue avec douceur, descendit jusqu'à son cou où elle blottit sa tête, retrouvant enfin le calme en elle.

\*\*\*

Le lendemain fut beaucoup moins difficile pour Catherine puisqu'elle n'avait plus à témoigner et même si l'interrogatoire des deux confrères de Rioux, l'un après l'autre, amena encore une fois le doute sur son attitude provocante vis-à-vis de Rioux, elle fut ravie d'entendre John leur poser à chacun à tour de rôle, une seule question:

— Pouvez-vous répéter exactement quels sont les mots prononcés par l'inculpé après que la plaignante lui eut mentionné qu'elle allait vomir abondamment sur sa toge si elle lui était présentée ?

— Elle n'a pas dit vomir, elle a dit dégueuler ! répliqua le premier interrogé.

— Soit. Vous comprendrez, mesdames et messieurs les jurés que peu importe que ce soit l'un ou l'autre de ces mots que la plaignante ait employé, le résultat sur ledit vêtement aurait été exactement le même. Cette précision linguistique étant faite, veuillez donc répondre à ma question, monsieur, je vous prie.

Catherine observa plusieurs sourires et des regards amusés sur les visages des jurés.

— Me Rioux a dit : Mais c'est qu'il aboie le petit nabot ! C'est ton garde du corps, John ? T'as rien trouvé de plus grand que cette naine ?

— Merci, je n'ai pas d'autres questions votre Honneur !

Et lorsque l'autre confrère répéta la même chose, l'impact sur les jurés fut encore plus grand.

Lamarre les interrogea longuement sur l'attitude provocante de la plaignante à l'endroit de l'inculpé. Il crut bien faire en demandant à l'un des deux témoins de mimer le mouvement aguicheur de la plaignante au moment où elle avait soulevé sa jupe, mais ce dernier le fit d'une telle façon ridiculement exagérée que plusieurs jurés éclatèrent d'un rire spontané. John et Catherine échangèrent un regard, se retenant de rire tous les deux.

Ce fut ensuite le tour de quatre témoins, avocats présents lors de la confrontation. John avait dit à Catherine que plus d'une dizaine l'avait appelé spontanément pour témoigner en sa faveur, mais qu'il avait choisi les quatre qui étaient le plus près de la scène.

Devant les attaques sournoises de Lamarre, ils furent tous unanimes, Catherine n'avait en aucun cas, ni d'aucune façon, été provocante ni aguichante dans son geste mais au

contraire pleine de grâce et de distinction. S'ils avaient été une seconde surpris par ce geste inattendu, ils en avaient compris immédiatement la raison quand elle avait asséné ce coup à l'inculpé en réponse à une insulte blessante.

John ne leur posa qu'une question à chacun, la même qu'il avait posé aux deux autres.

Aussi l'impact sur les jurés fut-il cette fois retentissant alors que les mots nabot et naine revinrent six fois de suite en quelques heures à peine.

— Enfin ! soupira Catherine, ravie et soulagée de retrouver son joli jardin si tranquille après tout ce bruit. Dès son arrivée, elle avait, comme à son habitude, enlevé ses chaussures, et s'était rendue directement dehors. Allongée dans l'herbe, elle prenait le temps d'évacuer le stress de cette deuxième journée éreintante.

— Oui, enfin, c'est fini pour aujourd'hui. Ne bouge pas, je vais nous chercher du vin. Il rapprocha une petite table, y plaça la bouteille et, assis dans l'herbe tous les deux, ils trinquèrent et burent en silence. Mme Carrier s'avança vers eux et leur lança avec un grand sourire :

— Je vous ai préparé un ragoût pour le souper. Il mijote depuis quatre heures. Je suis sûre que vous allez l'aimer.

— Oh, Mme Carrier ! C'est tellement gentil à vous ! Mais il ne fallait pas vous donner cette peine...

— Si, ma petite Catherine. Avec tout ce qui s'est passé ces derniers jours, je sais que tu n'aurais rien mangé, je te connais. Et puis avec tout ce que tu as déjà fait pour moi, je peux bien faire quelque chose à mon tour. Oh, John ! Si tu savais comme j'apprécie ces tiroirs à portée de main pour les plats les plus gros. Je n'ai plus à me pencher pour rien. Tu as vraiment pensé à tout !

— Pensé à tout ? C'est toi qui as pensé à tout ça, John ?

Mme Carrier ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Oui, c'est lui. Tout. Absolument tout. Il m'en a parlé avant pour connaître mes préférences et a laissé à l'architecte le soin de concevoir les plans en conséquence, mais c'est lui qui a tout prévu et tout imaginé, comme c'est là.

— Mais comment as-tu eu le temps de faire tout ça ? ! Tu étais à la Cour la plupart du temps !

John esquissa un sourire moqueur, les yeux malicieux :

— Non, justement, je n'y étais pas. Je ne voulais pas que tu te doutes de quoique ce soit pour te faire la surprise. Et le plus souvent j'étais ici avec Mme Carrier, avec elle chez le notaire, au bureau municipal pour obtenir les permis nécessaires, avec l'architecte, avec l'entrepreneur en construction, bref partout, sauf à la Cour.

— Mais tu as fait tout ça tellement vite, alors que le procès de Rioux arrivait ! Pourquoi ne pas avoir...

— Parce que j'avais très hâte d'être près de toi, l'interrompit John avec un sourire rempli d'amour.

Mme Carrier eut un petit rire.

— Oh, c'est si mignon ! Vous êtes si mignons, tous les deux ! Bon, je vous laisse. Vous viendrez manger quand vous voudrez, tout est prêt.

John déposa son verre sur la table, prit celui de Catherine pour en faire autant et saisit sa main, la porta à sa bouche.

— Oui, c'est vrai que j'ai vu au plus urgent dans l'immédiat. Mais tu sais, ce n'est pas fini. Je vais faire construire une galerie pour Mme Carrier et les piliers

soutiendront une grande terrasse que je veux faire bâtir en haut, au-dessus de son toit. Et j'y installerai un grand lit et on pourra dormir là quand il fera trop chaud tout en regardant les étoiles.

Catherine, les yeux brillants, eut un rire ravi et elle sauta à son cou, le renversant dans l'herbe.

— Tu es si adorable, John ! Tu es un amour ! Je t'aime tant !

En riant, John enlaça son petit corps, les yeux plongés dans les siens avec ravissement.

— On en était où, déjà, avant d'être interrompus par un procès ?

— Ici, répondit Catherine en déposant tendrement ses lèvres sur les siennes, avant qu'il ne l'embrasse avec une ardeur passionnée, la faisant rouler sous lui.

\*\*\*

Les deux jours suivants furent particulièrement éprouvants pour Catherine, alors que Mélanie et les quatre autres jeunes femmes témoignèrent, à tour de rôle, des violences que Rioux leur avait fait subir. John avait protesté, mais Catherine avait tenu à être présente, pour

les soutenir. Comme elle tenait à être là lorsque John les représenterait dans les procès qu'elles intenteraient, chacune, contre lui.

— John, si je n'avais pas porté plainte et qu'il se retrouve enfin en prison, aucune de ces femmes n'auraient pu trouver le courage de l'affronter tant ses menaces étaient réelles, sournoises, effrayantes et dangereusement possibles ! Je veux être là pour les soutenir, pour qu'elles puissent chacune à leur tour briser le silence et ces liens invisibles avec lesquels il les tient depuis tout ce temps ! Je veux être là pour les voir regagner leur liberté !

Longuement et patiemment préparées par John et Johanna, elles parvinrent à faire le récit de leur drame avec calme et précision, mais Catherine, bouleversée, tête baissée, ne put retenir ses sanglots étouffés, lorsque la dernière d'entre elles, d'apparence si jeune et si fragile, témoigna :

— Il m'avait demandé de finir un travail dont il avait un besoin urgent et lorsque je l'ai terminé, je me suis rendue compte que tout le monde était parti et que j'étais seule avec lui dans le bureau. Il a commencé à me dire qu'il me trouvait jolie, qu'il aimait mon sourire. Comme je me sentais mal à l'aise, je me suis hâtée pour partir, mais il

s'est placé devant la porte et a essayé de m'embrasser. Quand je l'ai repoussé, il est devenu comme fou. Il m'a saisi par les bras, me les a tordus dans le dos et il m'a brusquement couchée sur le bureau. Mes cris n'ont pu alerter personne car l'édifice était désert. Et plus je criais et je me débattais, plus il semblait en éprouver du plaisir en riant d'un air sadique. Je me suis débattue autant que je pouvais mais il était beaucoup plus fort que moi. Il a saisi mes cheveux et m'a cogné la tête contre le bureau. Si fort que je me suis évanouie. Quand j'ai repris conscience, il était en train de me violer. Il avait attaché mes mains et m'avait bâillonnée. Il m'a ensuite conduite dans le parking souterrain de l'immeuble, m'a forcée à m'accroupir sur le plancher du siège avant de son auto et m'a reconduite chez moi. Avant de défaire mes liens et mon bâillon, il m'a longuement menacée de me tuer après m'avoir fait subir de nombreux sévices si je disais un seul mot à quiconque sur ce qui venait de se passer. J'étais tellement terrorisée et j'ai eu si peur qu'il mette ses menaces à exécution que je n'ai jamais pu en parler à personne. Je me suis terrée longtemps chez moi, effrayée à la seule idée de sortir. Mon téléphone sonnait souvent et c'était lui qui appelait pour s'assurer de mon silence. J'ai fini par m'enfuir dans une autre ville et c'est seulement quand j'ai appris qu'il

avait été arrêté que j'ai, pour la première fois depuis tout ce temps, pu enfin respirer sans craindre pour ma vie.

John dit avec la plus grande douceur:

— Je vous remercie, vous pouvez vous retirer. Je n'ai plus d'autres questions, votre Honneur.

Le silence pesant de la salle d'audience n'était troublé que par les reniflements de plusieurs jurés qui essayaient leurs yeux remplis de larmes de compassion.

Sur ordre du juge, Rioux était absent pour permettre à ses victimes de témoigner sans crainte. Lamarre se tint coi et ne posa aucune question à aucune d'entre elles.

Juste avant de lever l'audience, le juge s'adressa aux jurés.

— Mesdames et Messieurs les jurés, comme je vous l'ai mentionné avant l'audition de ces témoins, on ne vous demandera pas, le moment venu, de rendre un verdict concernant les actes criminels que vous venez d'entendre, mais bien de donner votre verdict sur la dangerosité de l'inculpé pour la sécurité publique en plus, évidemment d'en rendre un sur l'agression et les menaces de mort dont la plaignante a été victime.

La salle se vida dans un silence lourd. Johanna partit rejoindre les cinq jeunes femmes réunies dans la salle des témoins. Les cinq plaintes avaient été déposées simultanément et le juge avait décidé de les regrouper en un seul gros procès qui aurait lieu tout de suite après le terme de celui-ci.

John, avec douceur, prit Catherine dans ses bras, essayant les larmes qu'elle ne parvenait pas à contenir ni à maîtriser.

— Viens, mon amour, allons-nous en.

## CHAPITRE 9

Le lendemain, Sophie fut longuement interrogée par Johanna. Vêtue avec une grande élégance, essuyant dignement ses larmes quand son récit devenait trop intense en émotions, elle témoigna de la vie qu'elle avait eue avec Rioux, depuis les débuts où il l'avait séduite et charmée par ses manières, brusques certes, mais qui lui plaisaient, jusqu'à ces moments, de plus en plus fréquents jusqu'à devenir permanents, où il l'avait agressée, battue et violée de façon régulière. Tout en parlant, elle jeta fréquemment des regards à John.

Mais lui ne la regarda pas un seul instant, écoutant, serrant les mâchoires de temps en temps, effleurant doucement la main de Catherine posée sur sa cuisse, jouant avec ses doigts, la regardant tendrement.

Sophie fut ensuite assaillie de questions sournoises et méprisantes par Lamarre et Johanna la défendit en s'objectant souvent. Pas un instant, John n'intervint.

Quand son témoignage fut terminé, le juge suspendit l'audience pour la journée. Une fois dans le couloir, Johanna s'éloigna pour se rendre aux toilettes et Sophie se tourna vers John pour lui parler. Sa voix émue était

sincère. Quand elle commença à parler, Catherine s'éloigna discrètement de quelques pas, s'accotant contre le mur, attendant qu'elle ait fini.

— John, je suis tellement désolée ! Si tu savais à quel point ! Je t'ai tant fait souffrir ! Jamais, je n'aurais dû te quitter, je...

John l'interrompit d'une voix ferme.

— Sophie, je suis désolé pour toi que tu aies enduré tout ça. Aucune femme ne devrait jamais tomber entre les mains de cet individu. Tu aurais dû chercher de l'aide et tu sais où tu aurais pu en trouver rapidement. Charles t'aurait aidée aussitôt et de la meilleure manière, tu le sais. Et plusieurs autres de tes amis aussi.

— J'en ai cherché, John ! Je t'ai appelé des dizaines de fois. Pourquoi n'as-tu jamais décroché ? Pourquoi n'as-tu jamais retourné mes appels ?

— Même si j'avais su ce que j'ai entendu aujourd'hui, j'étais la dernière personne à pouvoir t'aider, Sophie.

— Pourquoi, John ? Pourquoi ? Ne comprends-tu donc pas que je t'aime encore ? Que je n'ai jamais cessé de t'aimer ? Que je donnerais tout pour revenir en arrière et

tout effacer ? Pour être avec toi de nouveau ? John !  
Répond-moi ! John ? !

John, à ces mots, sembla pris d'un accès de panique. En plein désarroi, son regard affolé parcourut les alentours, cherchant Catherine désespérément et lorsqu'il la vit enfin, plus loin derrière lui, il poussa un grand soupir, parut infiniment soulagé et s'accrocha à ses yeux comme un naufragé s'accroche à un morceau de bois flottant au milieu de l'océan. Il tendit la main vers elle en un geste suppliant et elle s'approcha aussitôt pour la prendre, sans le quitter des yeux. Elle mesura alors combien cette épreuve dans sa vie avait été intensément douloureuse pour lui, combien il avait du mal à s'en défaire et elle en fut complètement bouleversée. Elle serra sa main dans les siennes, se plaçant contre lui, prête à tout faire pour le protéger.

Sophie étouffa un sanglot en les voyant tous les deux puis se ressaisit, jaugea Catherine d'un air hautain et, sans un mot, releva la tête et marcha vers la sortie. Alors, John serra Catherine dans ses bras à l'étouffer.

— Si tu devais me quitter, j'en mourrais, Catherine, j'en mourrais, c'est sûr, murmura-t-il, profondément éprouvé.

Catherine l'entraîna un peu plus loin devant une chaise sur laquelle elle grimpa pour avoir ses yeux à la même hauteur que les siens. Elle prit son visage entre ses mains avec douceur et plongea son regard dans le sien.

— Jamais je ne te quitterai, John, jamais je ne te laisserai. Jamais je ne pourrai te faire le moindre mal. Et jamais je ne permettrai à quiconque de t'en faire. Jamais, je te le promets. Je t'aime plus que tout au monde et je veux toujours rester près de toi.

Et alors qu'il l'enlaçait avec force, elle appuya sa tête contre son cou, caressant ses cheveux avec tendresse, le rassurant et le réconfortant.

— Allez, venez, Maître Raus, vous avez une plaidoirie à préparer pour défendre un petit roquet qui vous adore plus que tout.

En arrivant, John fila directement chez lui pour prendre une douche et se changer. Catherine consulta le courrier reçu et s'étonna d'une enveloppe sur laquelle elle reconnut l'écriture de son père. Même s'il demeurait trop loin pour qu'ils se voient souvent, ils se parlaient régulièrement au téléphone mais il lui avait rarement écrit, seulement pour lui envoyer une carte pour son anniversaire.

Catherine enleva ses chaussures et se rendit dans le jardin. Assise au pied d'un arbre, elle déchiqueta l'enveloppe.

Quand John redescendit et qu'il la vit, recroquevillée au pied de l'arbre, ses bras entourant ses genoux, sa tête appuyée dessus, secouée de sanglots, il courut aussitôt vers elle, inquiet et affolé.

— Catherine, qu'y a-t-il ? Dis-moi.

Elle leva son visage vers lui et, rassuré, il put voir son sourire malgré ses yeux ruisselants de larmes. Sans répondre, elle lui tendit les lettres. Il s'assit près d'elle, entoura son corps de son bras et commença à lire. La première lettre, courte, émanait de son père.

"Ma petite Catherine adorée,

Je te fais parvenir une lettre que Samuel m'a chargé de te transmettre, n'ayant pas ton adresse. À sa lecture, tu verras que bien des choses ont changé. Je te laisse seul juge sur ce que tu veux faire. Ne te sens pas contrainte d'aucune façon et agis comme ton cœur te le dictera. Quelque soit ta décision, je t'appuierai et je serai là pour toi comme je l'ai toujours été. Je t'aime de tout mon cœur.

Papa."

La deuxième lettre, datée de plusieurs jours avant, provenait de Chine et était écrite par Samuel.

"Catherine,

N'aie pas peur en voyant qui est le signataire de cette lettre car je t'assure que je ne te veux aucun mal. Je sais à quel point je t'ai fait souffrir, à quel point j'ai été cruel et injuste envers toi, à quel point j'ai pu te faire peur aussi, moi qui ai tenté de t'enlever la vie. À quel point, je t'ai privée et je nous ai privés d'une vie de famille unie et heureuse en t'accusant injustement d'avoir tué notre mère.

Tu vois, il y a une justice dans ce monde. Au moment où je t'écris, je tiens dans mes bras ma fille, ma si mignonne et si adorable petite fille qui aura deux semaines bientôt. Sa mère est dans le coma depuis ce temps. L'accouchement s'est avéré difficile et elle a eue une grave hémorragie. Lorsque tu liras cette lettre, je ne sais pas encore si elle survivra et sera près de moi pour élever notre enfant. Je prie avec ardeur pour que ce soit le cas. Quand je regarde ma fille, si petite et si innocente, je me dis que si quelqu'un devait l'accuser et la blâmer de ce qui pourrait arriver à sa mère, je serai le premier à lui trancher la gorge.

Je comprends à quel point Papa a dû souffrir à cause de moi et le fait que je n'étais alors qu'un enfant n'est en aucun cas une excuse valable. Je comprends aussi et surtout que lorsque tu es née, ce n'est pas seulement moi qui ai perdu ma Maman mais toi aussi. Et toi, tu l'as perdue sans même jamais avoir eu le bonheur de voir son doux regard et son sourire si tendre, sans même avoir jamais pu entendre sa voix rassurante et aimante qui consolait comme personne, racontait des histoires et chantait des chansons de la façon la plus douce et la plus émouvante. C'est peut-être parce que tu lui ressembles tant que je n'ai pas réussi, plus tard, lorsqu'on se voyait, à te pardonner de ce dont je t'ai si injustement accusée. Tes yeux, tes mimiques, tes sourires, tout en toi me la rappelait et me faisait encore plus cruellement souffrir de son absence. J'ai été si dangereux, si injustement cruel et méchant envers toi que je comprends très bien que tu n'aies plus jamais voulu me voir et que Papa t'aie si bien protégée de moi tant il avait peur du mal que je pourrais te faire encore.

Je comprendrais que tu veuilles protéger ta tranquillité d'esprit en refusant de me revoir un jour. Mais si jamais, si par bonheur, tu voulais bien me donner cette dernière chance, alors je serais le plus heureux des hommes car je

pourrais enfin être pour toi le grand frère que je n'ai jamais été et apprendre à connaître enfin cette petite sœur à laquelle je pense si souvent. Le mois prochain, je rentre au pays pour voir Papa et lui présenter mon enfant et, si Dieu le veut et le permet, mon épouse adorée dont le sort est en ce moment entre ses mains. Si tu le souhaites et que tu le désires aussi, j'aimerais tant te voir, te connaître et te demander pardon pour tout le mal que je t'ai fait.

Ma fille bien-aimée, mon adorable petit bébé qui dort dans mes bras en ce moment, s'appelle Emma-Catherine, Emma comme notre Maman et Catherine, comme toi.

Je te laisse mes coordonnées afin que tu puisses me rejoindre directement, si tu le souhaites. Si tu ne le fais pas, j'en comprendrais très bien la raison et je ne t'en voudrais pas. Je ne t'en voudrai plus jamais pour quoi que ce soit, sois sûr de ça.

Samuel"

Quand il eut terminé, John, profondément ému, essuya d'un geste tendre les larmes sur les joues de Catherine qui riait et pleurait en même temps.

— J'ai un frère, John. Maintenant, j'ai un frère moi aussi, murmura-t-elle d'une voix tremblante d'émotion.

John la serra dans ses bras, infiniment heureux et soulagé qu'elle n'ait plus rien à craindre de lui désormais.

— Tu vas lui écrire ?

— Non, je vais l'appeler. Une lettre serait trop longue à arriver. Papa va être si content ! Si content, enfin !

Elle se plaça entre les jambes de John et, collée contre lui pour qu'il entende aussi, elle composa le numéro laissé par Samuel.

— Samuel ?

Il y eut un long silence, puis la voix tremblante et vibrante d'espoir de Samuel résonna à ses oreilles pour la première fois depuis très longtemps.

— Catherine ? Catherine, c'est toi ?

— Oui, Samuel, c'est moi.

Elle entendit son sanglot étouffé et il reprit avec une voix nouée par l'émotion.

— Catherine, je suis si heureux de t'entendre ! Je suis tellement désolé pour tout ce...

— Dis-moi pour ta femme ? le coupa Catherine.

— Elle a survécu, Catherine. Elle est sortie du coma, il y a deux jours. Je suis près d'elle en ce moment et notre petite Emma-Catherine dort dans ses bras. Et maintenant, toi qui m'appelles...

Il se tut et Catherine l'entendit sangloter, peinant à reprendre le contrôle de ses émotions. Elle dit avec douceur :

— Alors, j'ai une petite nièce...

La voix tremblante de Samuel lui répondit :

— Oui, Catherine et c'est vraiment le plus beau bébé du monde !

Et lorsque, tout de suite après elle l'entendit rire de bonheur, elle se rendit compte que jamais, de toute sa vie, elle n'avait encore entendu le rire de son frère.

— Je vais te donner mon e-mail, Samuel. J'aimerais que tu m'envoies des photos, je voudrais dessiner son portrait.

— Dessiner son portrait ? Tu dessines ?

— Oui et je peins aussi, je te montrerai quand tu viendras.

— Oh oui... Oh oui ! Il y a tant de choses que j'ignore !  
Tant de choses que je veux savoir et apprendre sur toi...  
Catherine... si tu savais... si tu savais...

Et de nouveau, Catherine l'entendit pleurer et elle sentit son cœur se serrer et ses larmes couler à la pensée de toute la souffrance qu'il avait lui-même endurée pendant toutes ces années.

Quand elle raccrocha, Catherine resta longtemps blottie dans les bras de John, remuée d'un flot d'émotions et infiniment heureuse de ce revirement inattendu et si bouleversant. Elle se leva, le cœur en joie, prit le visage de John dans ses mains et embrassa tendrement ses lèvres avant de courir vers la maison.

— Je vais prendre une douche et me changer. Ensuite, je te ferai un gâteau et je préparerai un souper comme tu les aimes.

Pendant ce temps, John appela Johanna, lui demandant de contacter Sophie et qu'elle l'informe sur toute confidence que Rioux aurait pu lui faire sur lui, son enfance, sa jeunesse ou sa vie d'adulte qui aiderait sa plaidoirie et lui permettrait d'anticiper celle de Lamarre.

Johanna s'exécuta et le rappela peu après. John écoutait attentivement, prenant des notes. Alors qu'il était en train de lui poser une question, il s'interrompit brusquement en voyant Catherine devant la porte patio. Vêtue d'une robe courte qui moulait son corps menu et soulignait ses formes exquis, les yeux lumineux de la joie qu'elle éprouvait d'avoir retrouvé son frère, rayonnante de bonheur, elle lui adressa un grand sourire, lui envoya un baiser de sa main et retourna rapidement dans la maison pour préparer son gâteau.

— John ?

— Oui, excuse-moi Johanna. Je viens d'être interrompu par une image belle comme un rêve. Donc, je te demandais...

Quand il eut terminé son appel et avant de se mettre au travail, il surprit Catherine en enlaçant sa taille tendrement alors qu'elle mesurait une dose de farine. Elle sursauta avec un petit cri, répandant de la farine sur le comptoir.

— Si tu t'habilles de cette façon, je dois t'avertir que tu mets grandement ta vertu en danger, tu sais ? Peu importe comment tu es habillée, l'effet est le même, mais cette robe-là est particulièrement éprouvante pour moi et mon contrôle.

Catherine eut un petit rire ravi et leva les yeux vers lui, s'accotant contre son torse.

— Hé bien, il faudra apprendre à vous maîtriser, Maître, car j'en ai d'autres beaucoup plus éprouvantes encore. Et si vous n'arrêtez pas de me regarder comme ça, je peux vous assurer que votre gâteau aura l'air de tout sauf d'un gâteau. Allez, au travail, monsieur Raus et arrêtez de me déranger.

— Sinon quoi ?

— Sinon, je vous attache sur une chaise et je vous fais comprendre certaines choses.

En riant, John se pencha et embrassa son cou, laissant ses lèvres courir avec douceur sur sa peau fine, la faisant frémir de désir.

Il avait presque fini de préparer sa plaidoirie que Catherine, ayant terminé son gâteau et le souper gardé au chaud dans le four, parut devant lui, droite et intimidée de ce qu'elle allait dire.

Il leva les yeux et sourit en la voyant, lui tendant les mains avant de l'attirer contre lui.

— John, je voudrais que tu me le dises.

— Quoi, mon amour ? Que je t'aime comme un fou ? Que je n'ai jamais été plus heureux que depuis le jour où tu es apparue dans ma vie comme un miracle ? Que je t'aimerai toujours ? Que je te veux pour la vie entière ?

— Oui, ça aussi, mais ce n'est pas ça. Je voudrais que tu me dises la couleur de mes yeux.

En disant ces mots à voix presque basse, elle se troubla profondément et sentit ses joues s'enflammer, son cœur battant à tout rompre. John, profondément troublé lui aussi et ému au-delà de tout, la prit dans ses bras avec douceur, la fit asseoir sur lui, prit ses lèvres avec passion et l'embrassa avec la plus grande des tendresses. Toujours sans un mot, il la porta jusqu'à son lit où il l'étendit avant de caresser tout son corps d'une multitude de tendres baisers et de doux effleurements qui l'amènèrent au bord de l'extase. Les yeux dans les yeux, ils se déshabillèrent l'un l'autre avec douceur et Catherine, à son tour, couvrit son grand corps de baisers si tendres et de caresses si douces qu'il eut l'impression d'avoir une multitude de papillons se posant sur lui en même temps. Et quand leurs caresses mutuelles devinrent ardentes à un point tel qu'ils aspiraient seulement à être unis l'un à l'autre, John, qui avait si peur de lui faire mal tant elle était menue et petite découvrit avec un émoi émerveillé à quel point elle était

ardente et passionnée lorsqu'elle l'attira en elle avec un gémissement de plaisir, s'offrant à lui avec le plus grand abandon et le plus profond amour qu'il n'ait jamais connu et qui le rendit à cet instant même si heureux qu'il sentit les larmes monter à ses yeux tant ce bonheur le bouleversait. Et quand plus tard, elle poussa un petit cri et de longs gémissements de jouissance intense et qu'il vit à son tour les larmes dans ses yeux, il comprit alors que cet amour si puissant qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre serait à jamais éternel et inaltérable. Merveilleux et indestructible.

Allongée sur lui alors que ses grandes mains caressaient son corps brûlant avec douceur, tous deux silencieux, apaisés, émerveillés et profondément heureux, Catherine releva sa tête et demanda, les yeux brillants :

— Alors, ils sont de quelle couleur ?

John eut un grand sourire avant de dire d'un ton tendrement moqueur :

— En fait, je ne suis pas vraiment sûr. Je n'ai pas vu comme il faut. Il va falloir que je recommence pour te le dire avec précision.

Catherine eut un petit rire joyeux.

— Quelque chose me dit que c'est une phrase que je risque d'entendre souvent, non ? Et que je risque aussi de ne jamais avoir de réponse à cette question, pourtant devenue cruciale pour moi.

John éclata de rire et en la serrant contre lui et répondit d'une voix remplie de bonheur.

— Oui, c'est vrai, mon amour que tu vas l'entendre très souvent. Mais un jour, je te le dirai. Quand on sera très vieux tous les deux et que ces moments ne seront plus que des souvenirs merveilleux, alors oui, je te le dirai. Mais, crois-moi, on sera alors très, très, vieux, et d'ici là, je prendrai tout le temps qu'il faudra pour recommencer encore et encore jusqu'à ce que je sois sûr et certain de la couleur exacte. Je prendrai le temps de te goûter encore et encore de toutes les façons et le plus souvent possible.

— Monsieur John Raus, vous n'êtes qu'un pervers dépravé et obsédé.

— Je l'avoue humblement, mademoiselle, vraiment je l'avoue volontiers ! Et si tu savais à quel point ma perversion libidineuse me plaît quand je peux l'assouvir avec toi... à quel point tout en toi est si délicieux et si adorable... à quel point, en ce moment même, je suis l'homme le plus comblé et le plus heureux du monde. En

fait, je pense que je vais vérifier tout de suite si je peux enfin voir cette couleur si mystérieuse teinter ton si magnifique regard !

— John ! s'écria Catherine en riant, alors qu'il la faisait basculer sous lui, l'emprisonnant avec douceur de son grand corps, avant de la faire taire en l'embrassant ardemment.



## CHAPITRE 10

— Mesdames et messieurs les jurés, nous avons tous, un jour ou l'autre été blessé, heurté, chagriné, bouleversé par une injure, une insulte, un simple mot lancé à notre endroit et qui nous a profondément atteint. Assez pour que cette injure, cette insulte ou ce simple mot grave à tout jamais une meurtrissure profonde à l'intérieur de nous, une blessure vive qui n'a jamais guérie. Je vous laisse le temps de penser, à chacune et chacun d'entre vous, quelle a été la vôtre et à quel point elle a pu être douloureuse pour vous, tant par le passé, aussi éloigné soit-il, que dans le présent, aussi proche soit-il, et aussi infime qu'elle puisse paraître aux yeux d'autrui mais qui reste si intensément présente et souffrante pour vous.

John se tut un instant, faisant quelques pas devant les jurés avant de se tourner vers eux à nouveau.

— S'il y a des insultes qui peuvent être encaissées, ignorées et ravalées, certaines ne pourront jamais l'être. Et à plus forte raison quand ces insultes, aussi blessantes que des coups de poignards en plein cœur, viennent d'un être aussi cher et aussi proche qu'un membre de votre famille, votre frère, votre sœur, vos parents ou encore votre

meilleur ami. Ces insultes laissent alors une plaie morale qui ne se cicatrisera peut-être jamais. Et cette douleur devient alors d'autant plus intolérable lorsqu'elle est proférée de nouveau à votre encontre, en public et devant de nombreuses personnes, ré-ouvrant ainsi cette plaie vive et infiniment douloureuse. Peu importe alors le moment de votre vie où cette insulte, cette injure ou ce simple mot vous aura affecté, le réentendre à nouveau vous deviendra insupportable tant la souffrance qui y est associée est encore présente et intense.

"Ainsi, la réaction immédiate de la plaignante à une insulte de l'inculpé a été proportionnelle à la douleur que cette insulte a provoqué en elle."

"Aussi surprenant que cela puisse paraître si on compare sa taille et la mienne, la plaignante a, avant tout, voulu me protéger et me défendre, moi, contre toute provocation, humiliation ou remarque désobligeante de l'inculpé à mon égard, sachant qu'il en avait déjà été ainsi par le passé."

En disant ces mots, John s'était tourné vers Catherine, lui adressant le plus tendre et le plus aimant des regards. Il se tourna de nouveau vers les jurés.

— Comme, effectivement, l'inculpé m'a provoqué, la plaignante a alors riposté pour prendre ma défense. Humilié d'être rabroué en public, qui plus est par une femme, l'inculpé lui a alors lancé cette insulte si blessante pour elle, ravivant une souffrance profonde. Insulte à laquelle elle a répondu en réagissant de la façon dont vous l'avez entendue.

"Si cette réaction, de la part de la plaignante, qui peut sembler excessive à certains, a été aussi vive et rapide, c'est justement à cause de cette souffrance immense et refoulée depuis tant d'années découlant des moqueries cruelles qu'elle a subies longtemps et de la façon la plus dramatique en raison de sa taille inhabituellement petite."

"Mais de toutes les façons, et en aucun cas, la réaction de la plaignante, aussi vive a-t-elle été vis-à-vis de l'inculpé ne peut excuser ni justifier l'agression extrêmement violente que celui-ci lui a infligée par la suite. En aucun cas, cette agression lâche, violente et traumatisante ne peut trouver de justification, ni d'excuse quelconque. En aucun cas !"

"Mon confrère vous parlera certainement, lors de sa plaidoirie, des propres souffrances dont l'inculpé a été victime lui-même. Issu d'un milieu aisé où l'on reçoit tout

avant même de le demander, ni même avoir eu le temps de le souhaiter, il a toujours obtenu tout ce qu'il a voulu depuis son plus jeune âge. Arrivé à l'adolescence, cette assurance que tout lui était dû sans qu'il ait à le demander lui a causé, à lui aussi, une immense souffrance, à jamais profondément ouverte et jamais cicatrisée lorsque il s'est aperçu que ses amours et ses émois de jeune homme n'étaient aucunement réciproques et, qu'au contraire, il s'est retrouvé moqué, rejeté et refoulé par les jeunes filles qu'il tentait d'approcher et qui lui plaisaient. Dont une en particulier. Une qu'il aimait profondément et qui l'a repoussé et ignoré avec le plus grand dédain. Mon confrère vous racontera alors combien ce refus et cette ignorance de son amour véritable pour elle a eu un impact dramatique sur sa vie future. Profondément blessé par ce rejet, l'inculpé s'est mis alors à éprouver un dédain, un mépris et une haine croissante et de plus en plus vive envers les femmes de tous âges et de toutes apparences, mais surtout envers les plus jeunes et encore plus envers les plus petites, puisque la jeune fille en question était à peine plus grande que la plaignante."

Catherine, qui écoutait sa plaidoirie avec la plus grande attention et le plus profond émoi, demeura stupéfaite à ces mots. Elle osa jeter un regard discret vers Rioux qui, la

tête baissée, écoutait en ne laissant rien paraître de ses émotions. Lamarre, par contre, suivait John des yeux, furieux de voir qu'il était en train de démolir sa propre plaidoirie.

— L'inculpé, profondément blessé, s'est mis à haïr les femmes qui refusaient ses avances et particulièrement les plus petites. Aussi, celles qui le refusaient, le repoussaient ou l'ignoraient devenaient victimes de cette haine par les agressions violentes et criminelles qu'il leur a infligées. Il a donc assouvi ses désirs et sa vengeance en se servant de sa force physique contre des femmes bien inférieures en force et en poids que lui-même. Profitant de son pouvoir d'employeur et de la supériorité que cette fonction lui donnait, il a ainsi violenté, agressé, abusé, violé, blessé et traumatisé plusieurs de ses employées, secrétaires ou commis de bureau dont vous avez pu entendre certains témoignages. D'autres, encore terrifiées, terrorisées et traumatisées par les très réelles menaces de mort que l'inculpé a proféré, à maintes reprises, à leur endroit, se tairont probablement à jamais, maintenues dans une prison de silence et de frayeur.

"Aussi, la plaignante, suite à sa réaction face à une insulte profondément injuste et blessante pour elle, a subi

en retour une attaque brutale, d'une extrême violence et d'une haine incontrôlable qui a mis sa vie en danger."

"Comme je l'ai dit précédemment tous ces faits, que mon confrère vous détaillera, j'en suis certain, en profondeur plus tard, ne doivent en aucun cas vous détourner de votre objectif premier : rendre la justice à une personne agressée violemment par l'inculpé au risque, vous l'avez entendu d'y perdre sa vie ou à tout jamais l'usage de ses jambes. La plaignante a subi d'énormes préjudices et de graves traumatismes à cause de l'agression violente de l'inculpé qui a trouvé en elle, une fois de plus, un moyen d'assouvir sa vengeance contre les souffrances infligées dans son passé, comme il l'a déjà fait auparavant sur d'innocentes victimes."

"Cet homme-là, comme vous avez pu en juger parmi les nombreux témoignages que vous avez entendus est un homme dangereux, qui ne peut contenir aucune de ses pulsions sexuelles, avivées qui plus est par le refus des femmes à se soumettre à lui immédiatement. Cet homme est extrêmement dangereux, à maints égards, pour la sécurité de toutes les femmes qui auraient le malheur de croiser son chemin. Je vous demande donc de rendre votre jugement dans ce sens, de déclarer l'inculpé coupable de violente agression sexuelle envers la plaignante, de le

déclarer coupable d'avoir porté atteinte à sa vie, à sa sécurité, à son intégrité physique et morale, d'avoir proféré de nombreuses menaces de mort à son endroit et de le reconnaître comme un criminel extrêmement dangereux et hors de contrôle, mettant en jeu la sécurité publique. En conséquence, je vous demande de lui infliger les plus lourdes sanctions prévues par le Code criminel. Je vous remercie d'agir dans ce sens et de rétablir ainsi la justice envers les nombreuses souffrances infligées à des innocentes par l'inculpé."

Sur ces mots, John s'inclina légèrement vers le jury et retourna auprès de Catherine. Un silence de mort pesait dans la salle d'audience. Les jurés, impressionnés, restaient sous le coup de cette plaidoirie qu'ils avaient écoutée avec la plus grande attention.

Lamarre se leva et demanda au juge une suspension d'audience de quelques minutes afin de s'entretenir avec son client. Le juge la lui accorda et suspendit l'audience pour une demi-heure. Les jurés se retirèrent dans la grande salle, Lamarre et Rioux, accompagné par les policiers, se retirèrent dans une salle plus petite.

Catherine, silencieuse et impressionnée par le discours de John, prit sa main et la porta à ses lèvres pour l'embrasser avec douceur avant de dire à voix basse :

— Comment as-tu su tout ça ?

John, avec un sourire, répondit sur le même ton :

— Disons que pour une fois, une seule dans sa vie, Sophie a réussi à me rendre service. Au début de leur relation, il s'est confié à elle sur cette histoire ancienne qui l'a gravement atteint et sur ses nombreux déboires avec les femmes à l'adolescence. Johanna n'a eu qu'à glaner ces informations pour moi.

— Lamarre voulait certainement en parler, non ?

— Oui, exact, j'en suis à peu près certain. Je viens de lui mettre des bâtons dans les roues en le devançant.

Lorsque reprit l'audience, la plaidoirie de Lamarre fut plutôt brève comparée à celle de John. Il mit principalement l'emphase sur les souffrances profondes de Rioux, subies dans son passé en raison des nombreux refus et moqueries de la part de plusieurs femmes à ses avances sincères et empreintes des sentiments les plus doux. Il détailla l'histoire d'amour tragique qu'il avait vécue à sens unique avec cette femme qui l'avait si

cruellement fait souffrir qu'il n'avait jamais pu vraiment s'en remettre. Il souligna en quoi l'attitude provocante et aguicheuse de la plaignante avait fait remonter en lui cette souffrance intolérable, lui rappelant l'humiliation profondément blessante infligée à lui par le passé et il minimisa la violence de la réaction incontrôlable que son client avait eue par la suite. Essayant au maximum d'attendrir le jury, il parla longuement de l'attitude pacifique, aimante et calme de son client avant cette histoire extrêmement tragique et désespérante pour lui. Il demanda au jury de se prononcer en tenant compte de tous ces faits et le supplia d'être indulgent envers l'inculpé en faisant preuve de clémence lorsqu'il rendrait son verdict.

Le coup de marteau du juge mit fin à l'audience et ce dernier accompagna les jurés dans la grande salle, les informant longuement des peines et des sanctions sur lesquelles ils devraient se décider, répondant à leurs questions et finalement les laissa pour délibérer.

Johanna se pencha vers John :

— J'ai des choses à voir ici pour les autres dossiers. Si tu veux, vous pouvez aller dehors, je t'appellerai quand le juge annoncera la reprise.

— Oui, c'est une bonne idée. Ça va nous faire du bien de prendre de l'air. On restera assez près pour revenir aussi vite que possible.

Il sourit en voyant que Catherine était déjà debout, ravie de sortir de là.

Sortant par la porte dérobée, ils n'avaient pas fait dix pas qu'ils entendirent une voix crier plus loin derrière eux :

— C'est elle !

Ils se tournèrent en même temps et, voyant arriver deux journalistes, appareils photos en main, John saisit la main de Catherine et l'entraîna en courant. Comme elle avait dû mal à le suivre, elle poussa un petit cri de surprise avant d'éclater de rire lorsqu'elle se sentit soulevée dans les bras de John qui courrait à toute vitesse. Il se faufila dans une ruelle et se cacha dans un recoin. En riant, il déposa Catherine à terre avant de la prendre dans ses bras et de l'embrasser.

— C'est pratique d'avoir des grandes jambes, souligna Catherine en souriant. Mais, tu sais, John, maintenant je ne risque plus rien et je peux leur parler. Enfin, s'il le faut

bien sûr. Si on peut l'éviter, tant mieux. Je n'aime pas trop ça que tant de monde connaisse cette histoire.

— Je sais, et moi non plus. Je leur dirai quelques mots quand le jury aura rendu son verdict, mais je préfère que tu repartes avec Johanna et qu'ils ne te voient pas. On se retrouvera au bureau.

Après s'être assuré que les journalistes n'étaient pas dans les parages, John entraîna Catherine vers le parc où ils marchèrent un long moment avant de s'asseoir au pied d'un arbre. Pendant que John faisait un appel, Catherine consulta ses e-mails et poussa un cri de joie en découvrant celui de Samuel et les nombreuses photos qu'il venait de lui faire parvenir. Elle les observa longuement, bouleversée de voir le visage de son frère, ému et attendri, dont les yeux étaient posés sur le visage d'un tout petit bébé qu'il regardait avec amour. Il y en avait plusieurs de la petite Emma-Catherine, endormie ou ouvrant les yeux, esquissant un sourire, faisant des grimaces dans son sommeil. Il y en avait d'autres aussi de Samuel et de Kim sa jolie épouse, petite et menue Chinoise aux yeux noirs et brillants et au sourire rayonnant, tenant son bébé dans les bras. Quand John raccrocha, il essuya avec tendresse les larmes sur les joues de Catherine avant de regarder les photos qu'elle lui montra avec la plus grande émotion.

— Je suis si heureux pour toi, Catherine ! Si heureux que tu aies enfin retrouvé ton frère ! Il a l'air gentil.

— Oui et il est beau aussi, il ressemble à mon père. Ils sont si adorables tous les trois ! Regarde, John. Elle fit glisser les photos et lui en montra deux du bébé et une de la petite famille réunie. Je vais dessiner celles-là. J'ai hâte d'être rentrée pour m'y mettre ! Oh ! et regarde ça ! Je vais faire plein de tableaux de ces images, c'est tellement beau !

Émerveillée, les yeux lumineux, elle lui montra des images de petites maisons, de grands cerisiers en fleurs et de plusieurs paysages magnifiques que Samuel lui avait envoyées également pour lui montrer le monde dans lequel il vivait depuis de nombreuses années.

Le téléphone de John sonna à ce moment et il eut l'air surpris en entendant la voix de Johanna.

— Viens, Catherine, on y retourne. Le jury est prêt à rendre son verdict. C'est inhabituel que ça aille si vite mais c'est bon signe, ça veut dire qu'ils sont sûrement tous d'accord.

Effectivement, une fois tous réunis à nouveau dans la salle d'audience, le juge demanda à l'un des jurés de leur

faire connaître leur décision. Celui-ci annonça d'une voix grave que tous les jurés étaient unanimes et qu'ils avaient tous reconnu l'accusé coupable de voies de fait criminelles graves à l'encontre de Catherine et l'avait également reconnu comme étant un dangereux criminel. Rioux fut donc condamné aux plus lourdes peines d'emprisonnement prévues par le Code criminel. Celui-ci reçut sa sentence sans un mot, la tête baissée, complètement effondré alors que son avocat venait de lui annoncer qu'il devrait de nouveau affronter la justice, sous peu, pour les cinq autres plaintes déposées contre lui.

Catherine eut un sourire de reconnaissance envers les jurés dont plusieurs la regardaient avec gentillesse et bienveillance, heureux de lui avoir rendu justice. John serra sa main, fou de joie.

Johanna entraîna Catherine vers une autre sortie et John, en sortant par la grande porte, fut aussitôt assailli par de nombreuses questions ainsi que des flashes d'appareils photos. Réussissant à répondre à la plupart sans jamais mentionner le nom de Catherine, il informa les journalistes qu'un autre procès aurait lieu, sous peu, contre l'accusé et qu'il devrait répondre de cinq plaintes portées contre lui. Il mit un terme aux nombreuses questions qui fusèrent alors en se dirigeant rapidement vers son auto.

\*\*\*

Alors que Catherine se dirigeait vers la terrasse, John la surprit en la saisissant par la main, la soulevant dans ses bras avant de la porter dans la chambre et de l'allonger sur le lit. Se tenant au-dessus d'elle, son regard intense plongé dans le sien, il embrassa ses lèvres et descendit en une caresse sensuelle le long de son cou vers son épaule, la sentit frémir avec un plaisir heureux.

— Je veux voir la couleur de tes yeux, murmura-t-il sans cesser ses caresses de ses lèvres chaudes sur la peau douce et délicate.

— Objection, Maître Raus ! J'ai un tableau à finir pour Samuel. C'est demain qu'on va chez mon père et il ne me reste pas beaucoup de temps. Après, par contre, tu auras tout le temps et si tu oublies, ne t'en fais pas que je saurai te le rappeler !

— Objection accordée ! Jamais je ne t'empêcherai de faire ce que tu aimes avant tout. Et ne crois pas que je vais oublier, sûrement pas. Ça, c'est impossible !

Catherine eut un rire attendri et, en prenant son visage entre ses mains, elle l'attira contre elle pour l'embrasser longuement avec tendresse.

— Je t'aime, John. Pour la vie entière !

John lui adressa un grand sourire, rempli de bonheur.

— Je t'aime, Catherine. Pour la vie entière !

À ce moment, Ouistiti sauta sur le lit, se glissa entre eux, les frôla l'un après l'autre en ronronnant et, en poussant un petit miaulement heureux, leur dit à sa façon combien il les aimait lui aussi. Tous les deux. Énormément. Pour la vie entière.

**FIN**

ISBN n° 978-2-9817618-4-2 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-5-9 - Pdf

Achevé d'imprimer en mars 2019

Dépôt légal : .....2019